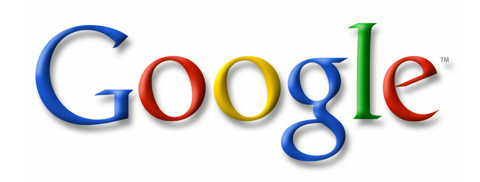




NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06737438 3



HISTOIRE
DES LETTRES.

Paris.—Typographie de Cosson, rue du Four-Saint-Germain, 47.

HISTOIRE

DES LETTRES,

— *COURS DE LITTÉRATURES COMPARÉES;* —

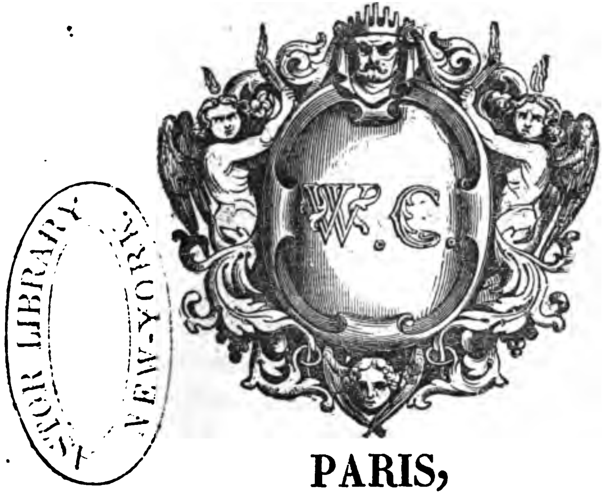
Par M. Amédée Duquesnel.

Le beau est la splendeur du vrai.
PLATON.

I

Considérations générales.—L'Orient.—L'Inde.—La Chine.—La Bible.

DEUXIÈME ÉDITION,
Revue, corrigée et considérablement augmentée.



PARIS,
W. COQUEBERT, LIBRAIRE,
48, RUE JACOB.

1841 - 1845.

PRÉFACE DE L'ÉDITION DE 1845.

Dès que j'ai pu étudier la société française et les livres qui lui ont été légués par le dix-huitième siècle, j'ai reconnu que le christianisme était loin d'occuper la place qui lui est due dans la politique, dans les lettres, dans la science. C'est une grave injustice historique, une véritable calamité sociale. Plusieurs ouvrages contemporains prouvent que cette idée est celle du siècle.

Mes goûts m'avaient porté vers une étude longue et consciencieuse de la littérature et des langues de plusieurs nations. Je vis que la France ne possédait pas d'histoire générale des lettres, et qu'un grand nombre d'ouvrages particuliers, sur diver-

ses contrées et sur diverses époques, semblaient préparer cette vaste synthèse.

J'entrepris donc de présenter, autant que possible dans l'ordre chronologique, l'histoire littéraire de chaque peuple : c'est-à-dire la biographie des grands écrivains, une étude sur leurs ouvrages, les rapports de toutes les littératures entre elles, ce qu'elles se doivent les unes aux autres, comment elles ont été l'expression de la société, et comment aussi elles ont souvent modifié cette société elle-même, enfin l'influence puissante exercée sur les œuvres de l'esprit humain par la religion, avant et après l'établissement du christianisme.

J'ai appelé à mon aide les écrivains français, allemands, anglais, italiens, qui m'ont devancé dans cette carrière, et il est juste de reconnaître que mon œuvre est celle de presque tous les hommes éminents qui se sont occupés de critique et d'histoire littéraire. J'ai cherché à faire pour la littérature à peu près ce que Malte-Brun a fait pour la géographie. Je me suis servi des critiques modernes comme il s'était servi des voyageurs. Toutefois, je crois avoir donné à mon livre un caractère d'unité qu'il doit aux grands principes qui l'ont inspiré.

Il me semble que j'ai présenté plusieurs époques d'une manière assez neuve. J'ai tracé partout le tableau du travail de l'Église en regard des travaux du génie laïque. J'ai admiré les grandes créations de l'esprit humain, sans me préoccuper de

systèmes toujours conçus à un point de vue étroit. Je n'ai pris pour règles que celles qui découlent de la contemplation de Dieu et de la nature.

Les premiers volumes de ce livre ont paru en 1836. Depuis cette époque, la presse s'en est souvent occupée. Plusieurs écrivains m'ont accueilli avec une bienveillance dont je les remercie.

Ce que je demande à la critique, c'est de ne pas juger tout d'abord un ouvrage qui est le fruit de vingt années d'études; c'est de ne pas le juger d'après quelques fragments, mais dans son ensemble et d'après l'effet général qu'il peut produire.

J'ai voulu non-seulement inspirer l'amour du beau, mais servir la cause de l'éducation religieuse et sociale, et faire pénétrer de plus en plus dans les âmes les idées chrétiennes qui pourraient sauver le monde encore une fois en combattant l'égoïsme, la passion de l'or, les avidités sensuelles, l'anarchie des intelligences, toutes les souffrances et toutes les misères qui troublent et menacent aujourd'hui l'ordre social.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Le fait le plus remarquable qui se soit passé, au milieu des indécisions de cette époque d'analyse et de doute, est le retour des hautes intelligences vers le christianisme. Elles ont admirablement senti que la religion, qui prêche d'une voix si puissante le sacrifice et l'abnégation, pouvait seule remédier aux maux de l'égoïsme. Elles ont compris qu'il fallait parler d'amour à ceux qui haïssent, et d'enthousiasme à ceux qui dorment. Aussi voyez quels nobles efforts autour de nous! Dans la philosophie, les *Recherches* de M. de Bonald, les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre, l'*Essai sur l'indifférence en matière de re-*

ligion. Comparez le langage de Victor Cousin, le plus brillant représentant du rationalisme en France, à cette frivolité railleuse du dix-huitième siècle; écoutez les paroles de dédain que l'illustre professeur laisse tomber sur Voltaire et son école, paroles applaudies par la jeunesse parisienne. Dans la poésie, madame de Staël s'est inspirée de l'ardent spiritualisme de l'Allemagne, et a révélé à la France de nobles théories de l'art. Chateaubriand et Lamartine ont vengé Dieu des insultes du siècle passé. Dans la science, Cuvier ramène la géologie à la Genèse, d'où s'était éloignée une demi-science étourdie et frivole. Abel Rémusat détruit les sophismes de Voltaire et de Volney sur la Bible.

Ainsi tout, la philosophie, l'art, la science, marche au même but, le christianisme. Et c'est pour nous une consolation de voir que ce mouvement a pour théâtre la France; car cette vieille race des Francs a été marquée par le doigt de Dieu pour de grandes choses, et elle porte en elle les destinées du genre humain.

Mais tout est à refaire dans l'enseignement : le dix-huitième siècle, qui avait tant d'abus à détruire, a porté la hache sur les choses saintes comme sur les profanes, et il faut avouer qu'il était peut-être au-dessus des facultés humaines de savoir précisément où s'arrêter dans cette voie de destruction. Ainsi, tout en repoussant leurs funestes et aveugles doctrines philosophiques, re-

connaissons que ces hommes se sont trouvés sur une pente rapide et entraînante, et qu'il y a eu chez eux surprise et éblouissement. Mais, quelle que soit la mesure de leur faute, ils ont vicié la science, ils l'ont corrompue dans ses origines; la littérature est devenue dans leurs mains un pamphlet passionné, faussant l'histoire de l'art comme celle des peuples, accusant Dieu des fautes des hommes, brisant au nom de la liberté cette croix qui vint apporter la liberté au monde.

Le mal a été profond; il a suspendu la société sur un abîme; mais le jour n'est pas venu où elle doit périr. Cet obscurcissement était dans les desseins impénétrables de Dieu, et la vérité sortira plus lumineuse de ces effroyables épreuves. Il faut que la parole rende au monde le bonheur qu'elle lui a ravi.

L'enseignement de la littérature, l'histoire de la poésie et de l'éloquence, c'est-à-dire de ce qui agit le plus énergiquement sur la pensée de chaque homme, nous a occupé d'abord; et nous nous sommes décidé à écrire ces Etudes, dans l'espérance, non de répondre aux besoins de ceux qui demandent de partout un livre de cette nature, mais au moins de mettre sur la voie des écrivains plus habiles. Nous avons travaillé avec patience et courage, avec (ce qui est rare à cette époque) une foi entière dans nos doctrines.

« Un cours de littérature a pour mission de gui-

der les hommes dans l'étude des grands monuments de l'esprit humain, de suivre le génie depuis son apparition dans les Livres saints, aux montagnes de Syrie, jusqu'au développement des derniers siècles de notre Europe, à travers cette Grèce sensuelle et brillante, cette Italie qui n'en est qu'un reflet d'abord, et qui vient, au moyen âge, donner à la poésie un de ses plus beaux noms. On sent quelle foule de détails il faut négliger dans ce vaste enseignement. L'humanité semble choisir un interprète principal dans chaque siècle, tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre. Italien avec Dante, Anglais avec Shakspeare, Français avec Bossuet, l'historien doit abdiquer tout étroit sentiment de patriotisme. Initiant l'homme aux mystères de ces âmes sublimes, il doit élever vers Dieu le cœur de ses semblables, et se prosterner devant celui d'où émane toute beauté comme toute vérité.

» Il est facile de voir que La Harpe était étranger à ces grandes idées [1] » ; sans doute son livre offre quelques bonnes parties, quoique presque toujours sa critique s'occupe de la forme au lieu de s'occuper de l'esprit. Il rattache bien rarement les œuvres de l'art à l'histoire d'un peuple ; il n'étudie pas leurs rapports, il ne rend pas compte de l'influence des faits extérieurs sur l'âme du poète. Il n'a pas vu avec quel merveilleux ensemble mar-

[1] Revue européenne, octobre 1833, article de l'auteur.

chent toutes ces belles choses, la religion, la philosophie, l'histoire, l'art. Il en est résulté une pensée étroite et souvent sans portée. Et, en conscience, ces leçons devraient-elles s'appeler *Cours de littérature?* Demandez-leur ce que c'est que Dante, que Shakspeare, les plus grands noms de la renaissance littéraire, les premiers génies qui aient surgi depuis l'antiquité; elles ne le savent pas. L'auteur vous donnera plusieurs volumes sur les opuscules philosophiques de son temps. La Harpe n'a donc produit que des leçons sur quelques parties de la littérature, et des leçons incomplètes.

Nous ne parlerons pas ici des autres travaux français que La Harpe a éclipsés. Un Allemand, l'illustre Frédéric Schlegel, a vu bien des choses inconnues au critique français; mais son livre est peu propre à l'enseignement. D'ailleurs, je ne sais quel nuage enveloppe toujours la pensée de l'Allemagne, et, comme on l'a dit tant de fois, la patrie de Goethe avec ses villes gothiques, ses vieilles églises, son silence, son bonheur calme, sa laborieuse patience, n'a pas reçu du Ciel la mission d'universaliser ses pensées.

Nous avons donc entrepris un livre que nous croyons utile. D'ailleurs, l'époque actuelle nous paraît merveilleuse pour produire une appréciation impartiale de la littérature générale. — Le dix-septième siècle, si grand sous tant de rapports,

aurait échoué dans cette entreprise. Il ne connaissait que l'antique. Les langues modernes peu étudiées, la vie élégante et cérémonieuse de Versailles, l'isolement des peuples, empêchaient ces grands hommes d'apprécier le génie des nations étrangères. Deux géants de la poésie moderne, Dante et Shakspeare, étaient à peine connus de nom. Au dix-huitième siècle, ils avaient au moins le privilége d'être appelés barbares. On se souvient que Voltaire révéla le premier à la France le nom si puissant aujourd'hui de l'auteur d'Hamlet; mais il eut soin de prévenir ses admirateurs que ce poëte, dont il imitait tant de choses sublimes, n'était qu'un sauvage, un Gilles de la foire, qui avait des instants heureux. Le dix-huitième siècle, avec ses passions haineuses et sa vie d'aventures, ne pouvait prétendre à porter un jugement sur tous les siècles et tous les peuples. Il y a peu d'années encore, durant la fièvre ardente des romantiques et des classiques, à l'époque où M. Sainte-Beuve s'irritait contre J.-B. Rousseau, et lançait un article de colère, il y aurait eu péril à entreprendre cet ouvrage; mais aujourd'hui les esprits se sont calmés, les préjugés de nations et d'écoles ont disparu; nous étudions assez froidement chaque forme de l'art, et admirons le beau sous quelque bannière qu'il se trouve. Il est temps de mettre la main à l'œuvre.

La pensée dominante de ce livre est de contri

buer à l'éducation religieuse de la génération nouvelle, de suivre dans les livres la trace de Dieu depuis Moïse jusqu'à nos jours, de ramener la poésie et les arts à leur véritable destination, au sacerdoce dont l'erreur les a dépouillés. Étudiant en toute liberté les nombreux monuments de la pensée humaine, nous la verrons s'affaiblir et se corrompre dès qu'elle s'éloigne de Dieu, se relever grande et forte dès qu'elle s'en rapproche. Enfin nous chercherons à constituer, au milieu des luttes littéraires de nos jours, un enseignement grave et religieux qui forme plus encore le cœur que l'esprit.

Nous n'avons marché qu'en tremblant à travers cette première partie consacrée aux Livres saints. Lorsqu'on mesure avec foi ces colosses sacrés, on est saisi de je ne sais quelle crainte inconnue; on tombe le front dans la poussière en reconnaissant cette sublime voix de Dieu qui nous pénètre et nous effraie, et l'on n'oserait en parler si l'on ne rencontrait des appuis tels que les Augustin et les Bossuet.

Nous allons donc errer d'abord sur ces montagnes de Syrie, toutes sillonnées de foudres, empreintes encore des pas de Dieu et baignées de son sang. Nous allons écouter cette haute parole qui épouvantait les peuples, ces chants divins qui les consolaient, ces prophéties qui annonçaient un Sauveur au monde — Moïse — David — Isaïe. Nous allons puiser à cette grande source d'inspirations

qui ne sera jamais tarie. Avec la loi divine, la Bible a révélé aux hommes la poésie tout entière. Nous suivrons la marche de cette poésie à travers les siècles, et nous la verrons féconder le génie depuis Moïse jusqu'à nos jours.

La science moderne commence à pénétrer les mystères du vieux monde oriental. Elle nous a montré de magnifiques inspirations dans les écrivains de l'Inde et de la Chine; mais il est évident que le temps de leur histoire littéraire n'est pas venu. Ne voulant pas marcher dans les ténèbres, nous avons été forcé de remettre cette partie de nos recherches à des jours éloignés peut-être.

Homère sera le phare qui éclairera toute la seconde partie de ce travail; Homère, le poète de la nature et de l'homme primitif, Homère, cette figure unique, qui, ainsi que l'a exprimé le captif de Saint-Hélène, est à elle seule toute son époque. —Poésie, mythologie, géographie, histoire, morale, tout enfin. Cette seconde partie comprendra depuis l'Iliade jusqu'à l'Évangile. La pensée d'Homère vivifiera seule toute cette brillante famille grecque : Eschyle, plus lyrique que Pindare, religieux comme un prophète; Sophocle, grand et noble, qui prie les dieux le front sur le pavé des temples; Euripide, le poète de la douleur, celui qui a exprimé toutes les souffrances du cœur humain; Aristophane, le poète populaire, dont la comédie jouait à Athènes le rôle de la chanson en France.

Nous examinerons l'histoire et la philosophie dans leurs rapports avec l'art; cette philosophie grecque si magnifiquement représentée par Aristote, l'esprit encyclopédique de ce peuple, et par Platon, le grand spiritualiste qui a pressenti les divins mystères du christianisme. Puis la Grèce mourra, et nous verrons sa poésie féconder le génie romain, qui ne serait qu'un reflet de l'Hellénie sans cette immense figure de Rome qui domine toutes ses œuvres. Virgile nous apparaîtra avec sa tristesse douce et rêveuse, comme le poète élégiaque du polythéisme, dont Homère a été le poète épique. L'Énéide est un chant de regrets et d'adieu à ce culte brillant du sensualisme qui tomba devant la croix. Nous étudierons surtout ce qu'il y a de plus romain à Rome, Horace et Tacite, ce roi de l'histoire.

Ici s'arrêtent les deux volumes que nous publions aujourd'hui. Qu'il nous soit permis de jeter un regard sur les travaux que nous préparons pour l'avenir.

Le polythéisme s'éteignait souillé par les orgies de la Rome des empereurs. Les nations ne vivent pas de forfaits; les sociétés allaient finir, lorsque le Christ vit le jour dans une bourgade de la Syrie. L'Évangile, ce livre qui nous a conservé la parole de Dieu durant son passage sur la terre, ouvrira notre travail sur la littérature depuis le christianisme jusqu'à Shakspeare. Le livre divin renoua la

chaîne sacrée des Écritures, interrompue durant plusieurs siècles; il vint raconter aux hommes ce grand mystère de l'amour d'un Dieu qui se fait homme pour les racheter de son sang. Il vint enseigner la vie de l'âme à des êtres abrutis par tous les excès de la vie du corps, abolir l'esclavage et faire rayonner aux yeux de l'univers le mot magique de *liberté*. Il vint enseigner la charité, qui laisse tomber de sa bouche divine ces adorables paroles: Aimez ceux qui vous haïssent.

Tout fut régénéré, la poésie comme le cœur de l'homme. L'inspiration grecque sommeilla. Les Épîtres des apôtres et l'Apocalypse complétèrent et développèrent les quatre évangélistes, et fermèrent ainsi cette longue suite de révélations divines qui commencent à Moïse. La poésie de l'Ancien-Testament a déjà été appréciée par plusieurs; mais on s'est peu occupé jusqu'à ce jour des beautés artistiques qui ont embelli cette grande et nouvelle émanation de l'esprit de Dieu. Nous marcherons donc sur une terre vierge, et l'on verra quels parfums sortiront de son sein embaumé. Nous nous arrêterons souvent pour admirer sous le rapport de l'art ce qui est adorable en soi. Nous verrons saint Paul répandre dans ses lettres toute la science métaphysique et morale, jointe à une magnifique éloquence. Puis nous suivrons le développement du christianisme à travers les siècles, et nous recueillerons la grande poésie éparse dans les livres

des Pères de l'Église. A défaut de poésie pure, nous aurons les sublimes élans des solitaires vers Dieu, et particulièrement les ardentes aspirations de saint Augustin, le plus poète de ces hommes étonnants,

Mais la poésie chrétienne proprement dite n'était pas née encore. Quatorze siècles après la venue de Jésus-Christ, elle vit le jour à Florence. Dante Alighieri publia cette trilogie immense pleine de grandes visions allégoriques et de symboles chrétiens. Depuis les écrits d'Homère, le monde n'avait pas vu de poème de cette importance. Aussi nous nous arrêterons longtemps sur cette époque italienne. La société catholique avait atteint l'apogée de sa gloire et de sa puissance ; elle devait inspirer un grand monument artistique. Une œuvre comme *la Divine comédie* ne peut naître que d'une nouvelle religion, d'une profonde rénovation de la destinée de l'homme. Elle domine le monde chrétien, et les poèmes qui l'ont suivie n'approchent pas de sa renommée, malgré les noms retentissants de Milton et de Klopstock. Si le poème de Dante n'a pas dans l'histoire de l'art l'importance de ceux d'Homère, c'est que la véritable épopée chrétienne est dans les Livres saints. Mais avec quelle vérité le poète florentin reproduit tout ce moyen âge si tourmenté et si dramatique ! Toute la science, toute l'histoire de son temps s'y reflètent, et sa poésie a l'énergie des puissantes passions d'une guerre civile.

Puis nous rencontrerons en Espagne une poésie dramatique à part, qui, étrangère au monde grec, n'aura reçu d'inspiration que du christianisme. Calderon, que Frédéric Schlegel appelle le poète dramatique chrétien par excellence, et que la France ne connaît guère que de nom, a marqué profondément sa trace dans l'histoire de la poésie. Métaphysicien éloquent, il expose avec un art sublime les grandes vérités catholiques : il est surtout pénétré de cette haute pensée de l'expiation par la souffrance, dont il fait jaillir une vie de gloire et de bonheur.

Tel sera notre second ouvrage. Voici le plan du troisième :

L'Orient et le Midi ont d'abord frappé nos regards. Depuis longtemps les peuples du Nord répétaient des chants héroïques qui n'ont immortalisé aucun poète, lorsque l'Angleterre vit naître Shakspeare, le plus tragique, le plus varié, le plus vaste des poètes dramatiques. Celui-ci est rarement religieux : le scepticisme et le désespoir sont presque toujours son domaine. L'auteur d'Hamlet a pénétré dans les plus sombres profondeurs de l'énigme de la vie ; mais il dénoue le plus souvent son drame d'une manière fatale et terrible. Sa poésie ne console pas, elle transporte et déchire. Shakspeare est créateur, le drame s'est étendu sous sa main, il comprend tous les éléments de l'existence ; véritable protée, il subit les mille formes

de la société européenne, il en reproduit toutes les passions. Shakspeare est un génie immense que notre France admire enfin comme il le mérite. Tous les essais de drames modernes qui n'ont pas reçu l'influence grecque ont revêtu la forme shakspearienne. Le drame de Calderon est peut-être trop exclusivement chrétien, c'est-à-dire qu'il court trop à son but, la consolation et la réhabilitation religieuses; celui de Shakspeare n'est pas assez chrétien : souvent les mystères de la vie humaine, qu'il nous expose dans toutes leurs nuances, ne reçoivent pas de solution, et ils n'en ont de possible que par le christianisme. Le poète anglais n'a pas assez senti cette vérité.

Pendant que l'Italie, l'Angleterre et l'Espagne étalaient ces merveilles, la France répétait des poésies tendres et chevaleresques dans un charmant langage, naïf comme le bégaiement de l'enfance, et parfois coloré comme une page de Dante. Malgré ses écarts et sa grossièreté, on ne saurait refuser à Rabelais une imagination forte et féconde; d'autres noms encore, celui de Régnier, par exemple, marqueront dans l'histoire de l'art; mais cependant cette littérature française est loin de ce qui jetait tant d'éclat ailleurs, et ce n'est qu'au dix-septième siècle que nous arriverons au grand développement du génie de la France.

Cette époque de Louis XIV a été admirée jusqu'à l'idolâtrie, puis rabaissée avec une passion

évidente. Certes, nous concevons mieux l'enthousiasme que le dédain, et il nous est impossible de ne pas être frappé d'une telle grandeur.

L'appréciation de cette période littéraire sera longue et difficile ; car elle ne présente pas de physionomie une et tranchée. Composée de plusieurs éléments opposés les uns aux autres, de systèmes ennemis qui se croisent et se combattent, elle fatigue la pensée qui voudrait la mettre en relief dans quelques lignes.

D'abord dans la poésie, trois génies profonds, d'une originalité marquée : Corneille, Molière, La Fontaine. Puis une voix d'une inimitable mélodie, une âme douce et triste, élégiaque et lyrique, Racine, le frère de Fénélon. Enfin, et au-dessus de tous, le plus sublime, le plus poète des hommes de son temps, Bossuet. En nous y arrêtant, nous verrons que cette période reflète une grande partie du monde littéraire.

Le génie biblique nourrit abondamment les écrits de Bossuet, l'*Athalie* et l'*Esther* de Racine. Fénélon s'inspire plus de l'*Évangile* et de la Grèce, dont il semble parfois un enfant exilé. Le génie grec se retrouve encore ailleurs, dans *Iphigénie* et *Phèdre;* mais là aussi se rencontrent les formes cérémonieuses de Versailles, enchaînant l'audace des poètes qui erraient aux grèves bruyantes de l'Hellénie. L'Espagne et Rome apparaissent dans Corneille avec un grandiose inconnu, tandis que La

Fontaine reproduit le vieil esprit des Gaules mêlé à l'esprit italien de l'Arioste et de Boccace, que nous n'avons pas nommés et que nous n'oublierons pas plus que le Tasse dans cet ouvrage consacré à toutes les illustrations. Molière, le plus grand poète comique, de l'aveu de tous les peuples, étudie surtout l'homme. Nous ne lui connaissons pas de modèle. Quant à Boileau et à J.-B. Rousseau, nous ne saurions reconnaître en eux qu'un grand mérite technique, que nous admirons froidement.

Que si nous recherchons la mission de ce siècle dans l'histoire de la pensée, nous verrons d'un côté une sorte de résistance catholique à l'esprit de Luther; mais d'un autre la philosophie de Descartes obéira, sans en avoir la conscience, au principe du protestantisme; Pascal, sceptique éloquent, préparera, dans ses *Provinciales*, l'âpre critique du dix-huitième siècle, et Bossuet, le grand Bossuet lui-même, rédigera la déclaration de 1682, qui, quel que soit le jugement qu'on en porte, ne resserre pas l'unité catholique.

Nous arrivons au dix-huitième siècle, qui s'acharna avec tant de constance et de fougue sur les vérités religieuses. Certes, il fallait qu'elles fussent immuables pour résister à cette furie française qui amena plus tard les sanglantes catastrophes de 1793. Au milieu de ce chaos il restera peu de place

pour l'art. Le prodigieux esprit de Voltaire, qui a créé plusieurs tragédies célèbres, n'a pu atteindre à la poésie; car la poésie est quelque chose de naïf et de céleste que l'esprit ne remplacera jamais. C'est ce que voient aujourd'hui tous les hommes qui ont le sentiment de l'art. Il faudrait plutôt chercher l'inspiration de l'artiste dans la prose de Rousseau et de Bernardin, et peut-être dans quelques pages de Diderot. —La poésie au dix-huitième siècle était en Allemagne, où elle secondait le mouvement de la France. Klopstock est protestant; Schiller aime surtout à peindre la révolte de l'individu contre l'ordre social, le sentiment de la dignité personnelle porté jusqu'à l'exaltation. Goethe est sceptique comme Voltaire, avec plus de poésie et de bonne foi. A tout prendre, l'art n'a pas marché au dix-huitième siècle, l'Allemagne a surtout obéi à l'inspiration de Shakspeare. L'humanité doit à cette époque d'immenses découvertes dans les sciences. En politique, elle a achevé de tuer le moyen âge, et nous assistons à de pénibles efforts pour créer la société nouvelle qui doit s'élever sur ses ruines, et dont nous n'avons encore qu'une idée bien vague. La grande faute du dix-huitième siècle est son acharnement contre le christianime et « la puissance *immortelle* qui lui a été donnée sur le monde[1]. »

[1] Cousin.

Aussi dès les premières années du dix-neuvième apparaît une régénération religieuse par la poésie, la philosophie et la science. Nous avons en commençant indiqué les principaux monuments de cette renaissance chrétienne. Toutefois, au milieu de ce magnifique concert, le doute et le désespoir ont encore fait entendre, par la voix retentissante de Byron, leurs désolantes doctrines, et des échos sonores répètent aujourd'hui en France cet hymne satanique. Ainsi le bien et le mal luttent dans l'art comme dans la société; mais nous savons à qui restera la victoire.

Il y a peu de temps, je me trouvais avec quelques amis chez un des plus grands hommes de ce siècle. On parla de l'état actuel du monde et du cauchemar qui pèse sur tous les cœurs livrés à une effroyable incertitude. « Lorsque Christophe Colomb, nous dit-il, alla découvrir le Nouveau-Monde, la traversée fut longue, l'équipage murmurait : Nous ne verrons jamais la terre ! disait-il. — Colomb, guidé par son génie, ne murmurait pas, et le Nouveau-Monde parut enfin. Eh bien ! celui qui a l'instinct de la société nouvelle agit comme ce grand homme. Il attend avec patience et laisse faire à Dieu. »

Je ne sais si en indiquant ainsi les phases principales de cette vaste et magnifique histoire, je suis parvenu à donner une idée de mon travail. Dans chaque nation et dans chaque époque les écrivains

qui ont reçu la vie des puissants esprits que nous avons nommés viendront prendre leur place autour d'eux et concourir ainsi à l'harmonie générale.

Nous ne nous sommes pas dissimulé les immenses difficultés de cette entreprise. Aussi nous avons demandé et demanderons à tous aide et secours. Plusieurs de nos amis littéraires parcourent l'Allemagne et en étudient les richesses, d'autres ont exploré l'Italie et l'Espagne, d'autres l'Angleterre et l'Amérique, d'autres vivent au sein des cours publics et de tout le mouvement social et artistique de Paris; d'autres enfin cultivent dans la solitude et le silence, avec recueillement et amour, l'art et la science qui sont leur vie. Tous concourront à cette œuvre, tous sont animés comme nous de l'amour de Dieu et de l'humanité.

Paris, janvier 1866.

Nous avons essayé de combler, autant que possible, dans cette nouvelle édition, la lacune dont nous parlons à la page 12, relativement à l'Inde et à la Chine.

I

De l'histoire et de ses rapports avec l'art.

L'histoire est le développement de l'humanité, c'est-à-dire le développement de l'intelligence humaine selon les lois établies par Dieu. Et en effet, pour qui scrute les choses avec quelque profondeur, les faits historiques ne sont que la manifestation extérieure de ce qui était depuis longtemps déjà dans la pensée des peuples.

Les éléments qui entrent dans la composition de l'humanité sont la religion, l'État, l'art, les sciences exactes et naturelles, d'où découle l'industrie, et la philosophie.

Comme ces cinq éléments se trouvent dans l'humanité, ils se trouvent aussi dans chaque époque

et dans chaque peuple; seulement, à telle époque et chez tel peuple, un de ces éléments domine les autres, mais ne peut les empêcher d'exister.

Ainsi toute histoire d'un siècle ou d'un peuple doit présenter le développement de ces cinq éléments, si elle veut être complète.

Ce mystérieux nombre *trois*, qui apparaît dans la nature de Dieu et dans la raison humaine, apparaît aussi dans l'histoire. Examinez chaque pensée : elle se compose de deux éléments opposés et de leur rapport. Par exemple, l'infini, le fini, et leur rapport. Essayez de concevoir une pensée sans ces trois termes, vous ne le pourrez pas.

Eh bien! l'intelligence de l'homme étant triple, si je puis m'exprimer ainsi, ces trois éléments entrent aussi dans l'intelligence de l'humanité, qui n'est que la collection de toutes les intelligences individuelles.

Aussi l'humanité a-t-elle dans son existence trois phases bien marquées, selon que l'un de ses éléments a dominé les autres.

D'abord l'infini, Dieu, domine le monde oriental; puis le fini, l'homme, le monde grec et romain; enfin le rapport, l'alliance de Dieu et de l'homme, le monde moderne depuis le christianisme.

En effet, le monde oriental est tout plein de l'idée de l'infini. Les hommes, comme étonnés de vivre, adoraient la divinité dans la stupeur et le silence.

L'humanité s'occupait encore très peu d'elle-même ; elle ne contemplait que son créateur. On raconte bien que les prêtres de l'Égypte inscrivaient ses annales sur des tables mystérieuses ; mais, excepté les livres historiques de l'Écriture sainte, l'Orient n'a guère laissé d'histoire.

En Grèce, l'humanité a vieilli ; elle s'aperçoit qu'elle est quelque chose, elle acquiert la conscience d'elle-même. L'homme se contemple, il prend possession du monde, et, comme il arrive toujours au commencement d'un système, il va à l'extrême. Le vieil Homère élève l'homme au-dessus des Dieux. Quant à Hérodote, le plus ancien historien grec dont les œuvres soient venues jusqu'à nous, il s'enquiert de ce qui a existé avant le peuple qui l'a vu naître, il parcourt l'Orient ; il voyage longtemps sur le Nil et l'Euphrate, et là, il s'inspire de la grande pensée orientale, Dieu. Aussi son histoire est toute providentielle ou fataliste. Hérodote est un reflet de l'Orient.

Thucydide, au contraire, fonde l'histoire où l'élément humain domine. Tout dépend chez lui de la sagesse des hommes ; il ne voit guère dans les triomphes que le résultat de l'habileté ; dans les revers que celui de l'erreur. C'est l'historien grec par excellence. Xénophon l'a continué. Il n'est pas fataliste comme Hérodote, mais il est plus religieux que Thucydide ; il croit plus à l'efficacité de la prière, à l'influence des dieux sur le sort des empires.

Mais l'histoire complète n'existe pas en Grèce; elle n'a été essayée que dans les temps modernes. Les trois grands hommes que je viens de citer se sont principalement occupés de l'État, c'est-à-dire de la guerre, des conquêtes, des lois, des constitutions. La religion n'occupe point la place qui lui est due, surtout dans Thucydide. L'industrie est à peine effleurée, l'art et la philosophie sont presque toujours oubliés.

Nous avons dit que Thucydide était l'historien grec par excellence, parce que la Grèce a surtout développé l'élément humain. Succédant à l'Orient, qui enveloppait tout dans l'idée de Dieu, elle a révélé la puissance de l'homme. Thucydide a écrit sous cette inspiration. Sans doute l'élément religieux était en Grèce comme l'élément humain se trouvait dans l'Orient; mais le rôle de la Grèce dans l'humanité a été de mettre l'homme en relief, comme celui de l'Orient a été d'exalter le culte de Dieu.

Jetez un coup d'œil sur le polythéisme; voyez ce que la Grèce a fait de la religion! Mais demandez-lui ce qu'elle a fait de l'art, de l'industrie, de l'État, de la philosophie. Elle lèvera la tête avec orgueil et répondra par les noms de ses grands hommes. C'est un noble pays que celui où l'art s'appelle Homère, la philosophie Platon, la guerre Alexandre.

Rome continua la mission de la Grèce. Par la puissance de ses armes, elle répandit dans l'univers

les idées grecques. Ses historiens, Tite-Live, Salluste, Tacite, ne contiennent peut-être aucune grande vue historique qui ne se rencontre dans les historiens de la Grèce. Ils ont quelque chose de plus élevé, de plus vaste, parce que le colosse romain leur prête son ombre gigantesque. Cette puissance unique dans l'histoire frappe l'esprit d'une sorte d'épouvante. Quand on examine de près cette sublime renommée de Tacite, et que l'on cherche à en percer les causes, on demeure convaincu qu'il la doit à l'art. En effet, ses théories sur l'humanité n'ont rien de nouveau, c'est à peu près le système de Thucydide. Il n'est pas plus complet que les historiens grecs. Il ne s'occupe guère que de l'État; mais ce qui l'élève au-dessus de tous les historiens peut-être, c'est son rare bonheur d'expression. Il a poussé l'art du style à une perfection inconnue. Dans quelques mots il trace un tableau d'une vérité et d'une profondeur admirables. Ses phrases sont en relief comme une médaille de bronze. Et puis Tacite est plus psychologiste que les historiens grecs : une parole jette dans l'âme d'Agrippine ou de Néron une affreuse lumière.

Le champ de bataille de Varus,—l'état de Rome à la nouvelle de la mort de Germanicus — la cour de Néron — la bataille et le sac de Crémone, sont des descriptions de poète qui égalent Homère et Dante. Remarquons en passant que tout grand historien renferme un grand artiste.

Je ne sais quel critique a dit le premier que Tacite était un misanthrope; tous l'ont répété. Tacite misanthrope parce qu'il a peint avec horreur les épouvantables orgies de la Rome des empereurs! Et qui donc ce spectacle de sang n'aurait-il pas épouvanté? Qui aurait pu voir sans frémir cet amas de crimes et de vices encombrant le trône du monde? J'avoue que je trouve quelquefois Tacite bien modéré, bien tranquille spectateur de ces gladiateurs nus qui s'égorgent par milliers pour distraire ce peuple chez lequel la notion de Dieu s'était perdue. Voilà ce qu'était devenue le société sous le règne de l'*homme*, quand Jésus-Christ parut. Il fallut que Dieu même descendît sur la terre pour arracher le monde à cet étrange oubli.

Jésus-Christ, en venant sauver les hommes, leur rappela qu'ils ne pouvaient vivre en société sans adorer Dieu; il leur annonça que cette vie était une lutte pour arriver à un monde meilleur, et qu'il y avait une autre existence que celle des sens. Il proclama la grande alliance de Dieu et de l'homme, leur réconciliation, et il la scella de son sang. Le christianisme sera la dernière des religions, la dernière des grandes rénovations sociales. Quelles que soient les révolutions de l'avenir, elles ne seront que le développement, que les conséquences du christianisme.

Les historiens partiels de chaque peuple moderne sont inférieurs à ceux de l'antiquité; mais

ce qui fait la gloire de l'histoire, dans ces derniers siècles, c'est l'étude des annales universelles, des rapports qui existent entre toutes les époques et toutes les nations; c'est enfin l'intelligence de l'humanité se mouvant selon les lois établies par la Providence, et marchant à un grand but que l'homme ne fait qu'entrevoir. Il est évident que cette science (la philosophie de l'histoire) ne pouvait naître qu'après une longue suite de siècles; il fallait que l'humanité pût se jouer à l'aise dans le temps, qu'elle étalât aux regards bien des spectacles divers, pour que l'on vînt à saisir l'enchaînement de toutes ces phases. Mais quand le jour est venu, on conçoit avec quel enchantement les hommes à imagination vaste se sont jetés dans cette voie. Aussi les historiens dont les noms ont le plus retenti en Europe, Bossuet, Vico, Montesquieu, Herder, sont tous entrés dans cette carrière.

Bossuet a vu l'histoire universelle dans la religion. C'est une magnifique épopée que cette histoire depuis Moïse jusqu'à Charlemagne. Et le style est digne du sujet. Malheureusement, tout en remerciant le grand homme de ce chef-d'œuvre, il faut déplorer qu'il n'ait pas analysé avec le même soin les autres éléments de l'humanité.

On a reproché à ce livre l'absence du monde oriental. Bossuet a dit sur l'Orient tout ce que son siècle en savait; il a puisé dans Hérodote et dans

Strabon ses idées sur l'Égypte, et nous en a fait des pages colossales qui sont dans toutes les mémoires. Quant à la Chine et à l'Inde, elles étaient presque entièrement ignorées au dix-septième siècle; et nos connaissances sur ces contrées sont encore assez vagues. Le monde grec lui a peut-être plus échappé que l'Orient : il n'a pas assez vu le rôle immense de l'art et de la philosophie chez ce peuple. Quant à Rome, elle n'a jamais été appréciée dans certaines parties de son histoire avec plus de grandeur et de force. Lorsque Bossuet rentre dans son domaine, à l'époque de la venue du Christ, il ressaisit toute sa puissance. L'histoire de la religion dans ce livre désespérera toujours quiconque voudra entreprendre d'écrire sur ce sujet.

Vico, lui, a vu l'histoire universelle dans la législation, et il s'est montré plus exclusif encore que Bossuet. D'ailleurs, il n'est pas poète comme notre grand homme; son livre, si remarquable sous tant de rapports, a la sècheresse de l'érudition. La science nouvelle de Vico a peut-être doté la France de l'Esprit des lois de Montesquieu.

On a porté sur ce grand écrivain des jugements bien divers. D'abord il y eut un cri d'admiration dans toute l'Europe. Puis vint s'y mêler, comme une note discordante, un mot spirituel, répété par l'insouciance frivole et par l'envie : « C'est de l'esprit sur les lois. » L'admiration toutefois s'éleva au-dessus de ce murmure; mais aujourd'hui il

n'est pas rare d'entendre dénigrer Montesquieu. Son livre est pour nous l'œuvre d'un esprit supérieur, ce que la France a produit de plus profond sur cette partie de l'histoire que nous avons définie par ce mot, l'*État*. D'ailleurs, Montesquieu a tenu ce qu'il a promis, et son titre n'annonçait pas une histoire universelle.

Il faut reconnaître que ce grand travail est encore à naître, malgré l'œuvre de Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire*. Sans doute l'auteur s'est montré moins exclusif que ses prédécesseurs ; mais il affecte une forme symbolique et vague, qui révèle bien plus un poète qu'un historien. Je ne sais quel nuage enveloppe ses pensées. Herder est un grand artiste qui sent avec énergie les beautés de la nature, et les chante avec enthousiasme. Comme Montesquieu, il s'occupe beaucoup de l'influence des climats sur l'homme ; il excelle à peindre les migrations des peuples primitifs, leur voyage à travers ce monde oriental si vaste et si mystérieux ! Il fait rapidement l'histoire de l'art avec la supériorité de cette brillante critique de l'Allemagne que rien n'a égalée. Mais, sans parler davantage de l'obscurité qui voile ses tableaux, nous remarquerons encore que l'on n'y sent pas assez la *liberté* de l'homme, agissant au milieu de la nature que le poète idolâtre.

Nous venons d'écrire un grand mot. On a accusé plusieurs historiens de nos jours de fatalisme, c'est-

à-dire d'enchaîner la liberté de l'homme, de représenter les phases de l'histoire conduites par la fatalité, et l'homme féroce et criminel agissant forcément sous l'empire d'une organisation physique irrésistible. Je ne crois pas qu'un seul historien contemporain ait poussé l'aveuglement jusque-là. Toutefois il faut avouer que quelques détails dans plusieurs travaux de notre époque peuvent faire naître de tels soupçons. Il me semble que cette haute question de l'alliance des vues providentielles, que d'autres appellent destin (mot qui n'a plus de sens), avec la liberté de l'individu, est arrivée à une solution assez claire dans l'histoire.

En créant l'homme, Dieu lui a imposé des lois, selon lesquelles il va se développant sans cesse. Ce sont ces lois que l'homme n'a pas la liberté d'enfreindre, puisqu'elles constituent sa nature, pas plus que Dieu n'enfreint celles qu'il s'est posées à lui-même. Par exemple, l'homme ne peut pas faire que ces trois facultés, *comprendre*, *aimer*, *choisir*, *intelligence*, *amour*, *liberté*, ne soient pas en lui ; car ces trois choses sont l'essence même de sa nature. L'humanité ainsi faite marche à travers les siècles, d'investigations en investigations, de systèmes en systèmes.

Venons à des applications. Ces pages, ayant pour but l'enseignement, doivent prétendre avant tout à la clarté.

Lorsqu'une idée saisit l'âme d'un penseur, il se

passionne pour elle, il la revêt d'une forme brillante, d'un style pittoresque, puis il la jette aux hommes. Cette idée, qui est en opposition avec l'ordre existant dans le monde, excite une grande rumeur. Chacun maudit le philosophe audacieux ou le regarde comme un fou. Mais le temps marche ; quelques hommes étudient le livre, et finissent par approuver le nouveau système. D'année en année, le nombre de ses partisans grossit ; et quand la majorité des hommes qui mènent les masses est imprégnée de cette idée, alors il devient impossible qu'elle ne soit pas représentée bientôt par les faits extérieurs. Si cette idée est la démocratie, certainement le gouvernement républicain s'établira dans le monde ; il n'appartient plus à aucun homme de l'empêcher : voilà ce qu'on appelle *la fatalité historique*. Mais remarquez que cette république, qui sera devenue une nécessité, est allée se développant lentement et librement d'intelligence en intelligence ; et que Dieu a laissé longtemps à chaque homme le pouvoir d'examiner et de choisir ; et qu'enfin cette nécessité se forme d'une foule de volontés individuelles parfaitement libres.

Résumant tout ce que nous venons de dire, nous reconnaîtrons que l'histoire ne saurait être vraie et complète qu'à la condition de tenir compte de Dieu, de l'homme et de leurs rapports. Elle doit contenir les cinq éléments déjà cités : la religion, l'état, l'industrie, l'art, la philosophie.

De nobles travaux historiques surgissent des divers États de l'Europe. L'Allemagne, l'Italie, la France, ont exploré l'antiquité avec un infatigable zèle. On nous a donné de pittoresques reflets des chroniques ; toutes ces belles choses sont de précieux matériaux pour un grand monument qui s'élèvera sans doute un jour.

Nous avons vu, chemin faisant, tout ce que l'histoire doit à l'art, et que sans lui l'historien ne produit aucun effet sur ses semblables, le style lui étant aussi indispensable qu'au poète. Il est inutile de faire sentir tout ce que l'artiste gagnera à étudier le développement de l'intelligence, révélé par les faits de l'histoire. C'est une vérité trop éblouissante pour que chacun ne ferme pas le livre à ce passage, qu'il proclamera inutile ; l'artiste ne peut plus être aujourd'hui une sorte d'instrument sonore ; il doit s'éclairer au flambeau de la science, il a la conscience de ce qu'il produit. Voyez d'ailleurs ce que les plus grands noms de la poésie ont fait de l'histoire : — Homère, les tragiques grecs, Dante, Shakspeare, Walter Scott ; leurs œuvres ont été un miroir où se sont reflétées les annales de l'humanité.

L'Iliade et l'Odyssée sont l'histoire même des temps primitifs de la Grèce. Ce récit du premier grand duel des peuples grecs contre l'Asie, le périlleux voyage d'Ulysse, qui allait recueillant partout des observations et des souvenirs, vivront éternelle-

ment dans la mémoire des hommes. Les tragiques grecs étalaient aussi aux regards du peuple des victoires nationales qui faisaient battre tous les cœurs d'un noble orgueil. Plus tard, la puissante fortune de Rome a inspiré Virgile et Horace. L'Italie du moyen âge, avec ses passions brûlantes, ses haines inouïes, ses peuples qui s'égorgent, bouillonne dans le poëme de Dante, dont le vers est terrible comme la lave des volcans de cette contrée, triste comme l'âme des grands hommes à l'aspect d'une société qui se décompose. L'Angleterre, avec son ciel gris, ses campagnes étincelantes, ses gothiques églises, ses peuples de guerriers, ses troubles civils, anime le drame de Shakspeare; et de nos jours un grand artiste nous a initiés aux merveilles de la terre écossaise, avec ses nobles clans, ses montagnes brumeuses, ses lacs romantiques, sa vieille fidélité. Il n'y a que les grands hommes de France qui aient négligé notre chère et glorieuse patrie, cette brave et illustre nation dont la parole domine le monde, comme son épée le dominait naguère. Oh! les poëtes de nos jours vengeront la France de cet impardonnable oubli!

II

De la poésie ou de l'art et des diverses formes sous lesquelles se révèle la pensée poétique ou artistique.

Si l'homme n'avait pas d'âme ; si, gouverné par des désirs grossiers, il suivait brutalement ses appétits aveugles ; si cette vie était pour lui définitive, au lieu d'être un passage, une épreuve pour mener à la vie à venir, la poésie ou l'art n'existerait pas. Le sentiment de la beauté, qui nous élève vers l'infini, n'appartient qu'à l'homme dans la nature, parce que seul il a une destinée immortelle.

Il s'est rencontré des êtres stupides qui ont dit que l'art était inutile et frivole, que c'était tout au plus une distraction permise aux riches, et qui offrait toujours le danger de distraire de l'utile. Ce serait vrai dans une société de brutes. Le sensualisme le plus dégradant avait sans doute étouffé

dans ces hommes-machines la pensée artistique. Ils végétaient comme les plantes, moins leurs grâces et leurs fleurs ; et, comme l'a dit un des plus grands artistes du monde, Shakspeare, il faisait nuit dans leur âme.

A une société de matérialistes, l'art serait non-seulement inutile, mais impossible.

L'homme qui, brisé par les passions de la terre, étouffé par ses entraves, exilé, froissé par le monde, suant sous le fardeau de la pensée humaine et aspirant à une existence supérieure, a jeté le premier un cri vers le ciel, un cri d'espérance et d'amour, celui-là a trouvé la poésie.

L'intelligence de l'homme est *servie par des organes* ; — elle est sans cesse en rapport avec les objets physiques. Il y a dans l'homme deux éléments, spiritualiste et sensualiste, l'âme et le corps. Aussi l'art les reproduit tous les deux : il est le reflet de Dieu, de l'homme, et de la nature. « C'est l'âme qui prend une voix, et se répand en flots d'harmonie, en couleurs étincelantes. C'est le monde extérieur avec ses mille formes, ses beautés sans nombre, ses mers immenses qui gémissent sur les grèves comme la voix du Très-Haut dans le désert, ses montagnes qui nous élèvent dans les cieux, ses campagnes solitaires qui nous plongent en de grandes mélancolies ; ses villes bruyantes, Paris si majestueux quand le silence de la nuit s'étend sur son fleuve ! L'art, ce sont les ruines qui jonchent

la terre, ruines de toutes les nations et de tous les âges : égyptiennes, grecques, romaines, mauresques, gothiques, images de mort, débris du passé qui enseignent l'avenir. C'est la vieille église toute parfumée d'encens et de prières, dont les voûtes sombres et tristes parlent à l'homme de l'amertume de ces jours de passage, dont la flèche élancée semble le guider vers l'infini. C'est la colonne d'airain où sont gravées les annales d'un peuple, colonne payée de sang et de pleurs! C'est la beauté sous tous ses aspects; c'est le laid dans ses caprices les plus grotesques.

L'art, c'est le monde invisible, le monde de l'âme. Oh! c'est là surtout qu'il devient immense, inépuisable. Écho de tout ce que le cœur a senti, il répète les mystères de la pensée humaine. Savez-vous dans quelles profondeurs il faut pénétrer pour saisir tous les secrets cachés dans la conscience de l'homme? Ce sont d'abord les passions qui sont à tous, comme la piété filiale, l'amour maternel, ce sentiment exquis, le plus ardent et le plus dévoué, celui qui sourit au sacrifice. L'amour avec ses myriades de nuances : si pur, si embaumé de douces illusions, puis si brûlant, si plein de malheurs et de larmes, si fertile en fureurs! Puis la douleur sous toutes ses formes : les regrets sans espoir qui gémissent sur une tombe, tous ces brisements du cœur qui défaille en voyant périr un être chéri, et ces grandes douleurs du génie que le

vulgaire ne comprend pas, ce dégoût d'une âme sublime qui se consume dans l'isolement et l'oubli, qui se berce d'espérances toujours trompées, sans cesse froissée par le regard stupide ou le ricanement niais de la foule ; âme perdue, torturée d'infernales souffrances, si Dieu ne l'arrache pas au supplice de ses rêves en s'emparant de ses facultés et de son amour. Et ces maladies sans remède, les maladies de l'ennui, dont le malade ignore les causes, sorte de nostalgie qui saisit l'homme exilé dans ce monde, voyageur au milieu de contrées dont les fruits sont sans saveur, les fleurs sans parfum. Pauvres cœurs privés d'enthousiasme, souvent blasés avant d'avoir vécu, ils ne sentent ni les molles clartés du ciel, ni les harmonies de la campagne, ni le sourire d'une femme aimée, ni le frémissement de la voix d'un ami qui nous devine, ni le charme des vieux souvenirs, ni l'extase religieuse, rien enfin des jouissances divines que Dieu a semées sur l'orageuse route de l'homme. Ils sont tentés de demander comme René des misères et des douleurs pour les arracher au monotone chagrin qui les mine.

Pour toutes ces âmes malades, je ne connais de remède que l'amour de Dieu. Seul, il peut tout suppléer et tout dépasser. Ce sentiment est au-dessus de tous les autres, comme le ciel est au-dessus de la terre. Incompréhensible pour certaines âmes, inondant de joie celles qui en sont possédées, il

est la plus sublime élévation où nous puissions atteindre, et, sous le rapport artistique, il devient une intarissable source d'inspirations célestes.

Nous avons jeté un coup d'œil sur quelques passions, sur les diverses nuances de la douleur et de l'amour. Les mauvaises passions, les passions de haine (ce mot donne une idée parfaite de cette lamentable histoire de l'homme) sont encore du domaine de l'art. Il les peint pour les faire haïr. Ainsi l'art embrasse tout, l'univers physique et moral, le Créateur, la création, les hommes, leurs rapports, leurs mœurs, leurs vertus, leurs crimes, leurs passions, leurs costumes, leurs langues, tout. Pour qui sait voir, la tête tourne comme lorsqu'on se penche sur un abîme.

Nous venons de donner en quelques mots une idée bien imparfaite de ce qu'est l'art ; bientôt nous verrons que sa principale mission est religieuse, et que les plus grands artistes ont puisé à cette source. Maintenant si nous cherchons à pénétrer dans l'intimité de l'âme de ces grands hommes, nous trouverons que leur organisation était bien rare et bien étrange, que l'art pour eux était un culte et qu'ils étaient fanatiques de ce culte. C'était le dernier mot de tout, le but auquel tout se rapportait, l'idée fixe de toute leur vie. Ils entreprennent de périlleux voyages, ils sacrifient leur fortune, ils foulent aux pieds leurs affections, pour voir, pour teindre leur imagination des nuances

d'une nature nouvelle, pour l'enrichir de ses merveilles, pour la féconder par l'aspect et l'étude des peuples étrangers. Toutes ces fatigues, toutes ces douleurs, la misère elle-même, ils bravent tout, parce qu'ils portent en eux une pensée forte, un amour qui leur tient lieu d'un autre bonheur, la passion de l'art. Il n'est pas jusqu'aux chagrins réels de la vie qu'ils ne finissent par considérer comme l'objet d'une étude psychologique et artistique. Une douleur les leur révèle toutes; ils marchent découvrant chaque jour quelques replis cachés du cœur humain; leur imagination devine avec une sagacité inouïe les passions qui leur sont étrangères, elle les analyse dans leurs plus minutieuses parties, comme si le même cœur avait pu éprouver toutes les sensations, toutes les joies et tous les désespoirs de l'humanité. Souvent l'artiste a l'apparence du malheur, souvent le malheur lui-même; mais si vous saviez tout ce que l'art lui donne de consolations! C'est un amour plus puissant encore que celui du jeune homme pour la femme qu'il a embellie de tous les rêves de son imagination délirante; c'est un amour semblable à cette flamme qui consume le cœur du solitaire dans son commerce intime avec Dieu, lorsque sa brûlante prière perce le ciel, et que, face à face avec son Créateur, il tombe dans une extase céleste, et s'écrie comme François-Xavier au milieu des tortures physiques de sa vie sublime :

« O mon Dieu ! je suis effrayé de l'abondance des joies qui m'inondent[1] ! »

Il nous reste à montrer sous quelles formes la pensée artistique s'est révélée aux hommes. Il y en a six principales :

D'abord et avant tout, la parole, qui comprend la poésie et l'éloquence,

La musique,

L'architecture,

La sculpture,

La peinture,

La danse.

Ce livre étant consacré à la poésie proprement dite, nous y reviendrons longuement ; nous allons maintenant nous occuper en peu de pages des cinq dernières formes de la pensée artistique.

La musique est l'art de réveiller au fond de l'âme humaine, ébranlée par des sons combinés entre eux, des souvenirs et des passions. Ne pouvant formuler la pensée aussi clairement que la parole, la musique est nécessairement vague, et ce vague est peut-être son plus puissant moyen d'action. Elle exprime la tristesse ou la joie, mais elle n'en précise pas les causes. Il y a dans chaque individualité des nuances diverses de la même passion ; la musique n'exprime pas ces nuances, mais l'âme supplée et saisit ses magiques accents qui font vi-

[1] Revue européenne, novembre 1833. — Article de l'auteur.

brer en elle tant de douleur ou de joie ! Voilà pourquoi cet art est le plus puissant sur les hommes assemblés ; un mot réveille un souvenir dans plusieurs cœurs, un son vague en réveille mille dans la foule. Le chant court comme un fluide dans une salle immense, électrisant les âmes, les jetant hors de la vie présente, les plongeant dans le passé ou dans l'avenir, et tout cela sans qu'elles en aient la conscience, instantanément ; c'est du délire ! Questionnez tous ces hommes, ils ne vous diront pas ce qu'ils éprouvent, mais ils sont heureux, ils aiment, ils oublient ! La musique gagne des batailles, elle exalte les guerriers et les prépare à l'étrange et énergique volupté du combat. Mais dans toutes ces circonstances le caractère de la musique est de porter la pensée de l'homme vers l'infini et de l'élever vers Dieu ; la musique est une prière sublime et elle n'est jamais mieux sentie que par l'âme extatique des hommes profondément religieux. Si quelque chose détache de la terre, c'est un chœur de Mozart ou de Beethoven, dans une grande et sombre église, le soir à la lueur des torches, quand dix mille chrétiens à genoux prient et gémissent.

Il ne faudrait pas conclure que cet art délicieux n'a d'empire que sur les hommes réunis. Qui de nous, dans la campagne, à l'heure mélancolique où la nuit descend sur la terre, n'a été doucement ému par une mélodie simple et rêveuse, la voix d'un jeune pâtre sur le coteau voisin ? Qui de nous

n'a pas senti tout un passé surgir devant ses regards à l'audition d'un air oublié depuis longtemps? Il serait bien difficile d'écrire une histoire de la musique; on peut croire que nous avons perdu un grand nombre d'œuvres remarquables; mais cependant tout porte à penser qu'elle n'a reçu depuis le christianisme de larges développements que dans ce siècle. C'est l'art le plus florissant aujourd'hui en France. Il a obéi à l'inspiration de la poésie. Il y a plus d'un rapport entre Beethoven et Lamartine, entre Weber, Meyer-Beer et Byron.

La mission artistique de l'architecture est principalement d'exciter dans l'âme l'amour de Dieu et de la patrie. Elle exprime aussi la vie d'un peuple, car elle est empreinte du caractère dominant de ce peuple. Un grand monument est plus souvent l'œuvre d'une nation pendant plusieurs siècles que l'œuvre d'un individu.

Dans l'Orient, l'architecture a été colossale. La grandeur était ce qui frappait le plus des peuples préoccupés surtout de l'idée de Dieu, de l'infini. Les magnifiques débris qui étonnent le voyageur aux sables de la Haute-Égypte, et dans le désert où dort Palmyre, portent tous cette empreinte grandiose; ils ont tous une attitude gigantesque et solennelle. Ils confondent nos imaginations occidentales, habituées à un art plus varié, plus humain. On a retrouvé dans l'Inde la même physionomie qu'aux bords du Nil et de l'Euphrate.

En Grèce, l'architecture suit le mouvement de l'humanité. Elle est pleine d'art et d'une sorte de recherche élégante. L'idée de l'infini ne suffisait plus à l'homme. Il s'occupait surtout de lui et de la vie présente, qu'il embellissait de tous les prestiges d'une riante imagination. Aussi voyez quelle harmonie savante dans ces temples d'Athènes! comme ces colonnes sont sveltes et blanches! comme ce chapiteau si simple se dessine avec grâce! Vous sentez que le Parthénon et les tragédies de Sophocle sont nés sous le même ciel.

La Rome antique a presque toujours été dans l'architecture un reflet de la Grèce. Mais admirez avec quel ensemble marchent toutes ces belles choses! Nous trouverons ici la même différence que nous avons remarquée dans la poésie. La Grèce n'aurait pas élevé le Colysée; elle n'était ni assez puissante ni assez féroce. Il fallait que Rome mît son cachet immense sur son architecture comme elle le mettait sur le monde.

Avec le christianisme l'architecture devait changer. Jésus-Christ était venu établir la vie de l'âme, les rapports de Dieu avec l'homme. Il fallait des temples en harmonie avec cette grande tristesse des enfants de Dieu dont parle Bossuet après saint Paul. De là les églises gothiques, si sombres, si pleines de mélancolie!

Il n'entre pas dans notre plan de suivre l'architecture dans tous ses développements depuis le

christianisme jusqu'à son apogée dans deux genres bien distincts, les cathédrales comme Strasbourg, et celles dont Saint-Pierre de Rome est le type le plus magnifique. Sans doute ces dômes majestueux ont quelque chose de la puissance solennelle du catholicisme, quelque chose de calme et de fort comme la pensée céleste; mais nous ne saurions dissimuler notre sympathie pour les noires et vénérables églises gothiques dont les voûtes sombres entretiennent l'homme du triste voyage qu'il fait dans ce monde, dont la flèche le console en lui montrant le ciel.

Et d'ailleurs où trouver une plus complète exposition d'une époque? C'est une épopée en pierre, comme on l'a dit dernièrement avec tant de bonheur. Arrêtez-vous longtemps devant un de ces colosses sacrés. Ce Christ qui porte sa croix, ces anges qui chantent sa gloire, ces séraphins ailés qui pleurent les péchés des hommes, ces bienheureux à genoux qui adorent l'Éternel, ce saint Michel qui terrasse le diable, ces pécheurs sans remords tourmentés dans les flammes, ces démons aux figures hideuses et grotesques, avec leur ricanement infernal et leurs contorsions affreuses, ces salamandres, ces gnomes qui peuplent les régions du désespoir, ces âmes du purgatoire souffrantes, mais n'ayant pas perdu le don de la prière, suppliant la Vierge qui les console et les encourage, ces rois debout avec leur couronne et leur sceptre

placés au-dessous de la tiare et des clés pontificales, ces hommes d'armes qui brandissent leurs dagues, ces clercs qui lisent, ces femmes qui prient, n'est-ce pas le moyen âge tout entier serpentant le long de ces murailles noircies ? Il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance de tout ce poème avec la Divine Comédie de Dante.

La sculpture a suivi la marche de l'architecture. En Orient, des sphinx colosses, des figures symboliques et mystérieuses frappent l'imagination de je ne sais quelle vague terreur, et semblent un impénétrable rêve.

En Grèce, la sculpture se passionne pour la beauté physique, et elle est encore une preuve de ce que nous avons avancé, que la Grèce a eu pour mission le développement de l'élément humain, la mise en relief de l'homme.

Les grands artistes grecs nous ont légué les plus admirables formes humaines; l'Apollon du Belvédère et la Vénus de Médicis sont les plus parfaits modèles qui soient sortis du marbre chez tous les peuples de la terre. Les Grecs, quand ils ont sculpté la douleur, l'ont presque toujours jointe aux tourments physiques, comme dans le célèbre groupe de Laocoon.

Le christianisme spiritualise la beauté; elle ne consiste plus seulement dans l'harmonie des formes, mais dans l'expression de la pureté et de l'amour de l'âme. Aussi, depuis le christianisme, les

grands sculpteurs se sont-ils appliqués à faire deviner l'âme dans les contours du marbre. Toute l'antiquité n'aurait pu enfanter la Madeleine de Canova.

Là est donc l'avenir de la sculpture, les mystères de l'âme animant le marbre, lui donnant une vie passionnée et rêveuse. Toutes les reproductions de la sculpture antique ne sont que de malheureux anachronismes, elles sont froides comme ces temples grecs qui s'élèvent sur nos places publiques, et qui ne répondent à aucune idée de notre temps.

La peinture a une mission plus vaste. D'abord le paysage qu'elle reproduit avec ses aspects variés qui rappellent à l'exilé la patrie absente, puis cette faculté de grouper dans un tableau une foule de figures, donnent à cet art une puissance magique. D'ailleurs la couleur émeut plus que le marbre.

Nous savons peu de chose sur la peinture des temps antiques. Winkelmann a tout dit sur les œuvres découvertes dans les cendres d'Herculanum. La religion a été la meilleure inspiratrice de la peinture comme de tous les arts. Heureux les grands artistes qui viennent aux siècles de foi, car les hommes adorent leurs travaux; ils pleurent devant eux des larmes d'amour ou de repentir, et leurs noms vibrent dans tous les cœurs. Allez en Italie : dans la moindre cabane vous trouverez une

Vierge de Raphaël. Le crayon a reproduit par milliers ces douces figures que l'artiste aurait pu rendre plus célestes s'il avait lui-même été plus chrétien. La religion, dans ce qu'elle a de majestueux et de terrible comme dans ce qu'elle a de tendre et de consolant, est une source inépuisable d'inspirations sublimes. Quand l'artiste vit dans un siècle sceptique, les spectateurs se glacent et le génie s'éteint. L'amour de la patrie inspire bien aussi le peintre, l'histoire lui ouvre ses trésors; mais l'amour de la patrie n'est une passion que dans les jours de crise; la patrie n'est bien aimée que dans l'exil ou à l'instant qui voit menacer son indépendance. La religion, au contraire, est toujours une passion; car le ciel est toujours absent, et l'homme toujours exilé sur cette terre. Sans la foi, l'art, comme nous le concevons, est impossible. Ainsi pour que la peinture sorte de l'engourdissement où nous la voyons plongée, il faut que la régénération sociale ait marché, il faut que la philosophie du moi, que le rationalisme, que le scepticisme enfin ait fait place à la grande synthèse religieuse. La peinture a suivi le mouvement de la jeune école poétique; sans doute il y a aujourd'hui d'habiles dessinateurs, des coloristes ardents, des hommes d'une imagination forte, gracieuse et bizarre; mais où est la pensée qui, sur les ailes de la religion, arrache au plus haut du ciel le mystère de la vie humaine? Je serais injuste si j'en faisais aux pein-

tres un grave reproche. C'est la faute de ce temps, et non la leur.

Il est une branche de la peinture que notre époque commence à apprécier, et qui est digne de la vénération des hommes, c'est le portrait. Qui de nous n'est pas resté des heures l'œil fixé sur les traits d'un être chéri que nous avons perdu? Oh! il n'y a pas assez de reconnaissance dans le cœur pour remercier l'artiste qui fait ainsi survivre au tombeau la forme sous laquelle pensait l'âme qui nous a aimé et qui est allée nous aimer dans le ciel. Nous croyons que la gloire de Lawrence n'est à dédaigner par personne. Honneur au peintre qui exprime plus l'âme que le corps, qui pénètre sous l'enveloppe de l'homme les secrets de ses passions et de sa pensée!

La danse, qui est l'expression des sentiments par le geste, a commencé avec le monde. Nous la voyons se mêler à toutes les fêtes publiques des peuples primitifs, à leurs joies comme à leurs deuils. Grave et religieuse dans l'Orient, sensuelle et ardente dans la Grèce, suivant dans le monde moderne les diverses phases de la pensée humaine, elle devient moins importante à mesure que la civilisation marche, et semble appartenir surtout au berceau de l'humanité; car elle est le plus souvent aujourd'hui un frivole délassement. Toutefois, il est impossible de ne pas remarquer encore ici l'enchaînement de tous les modes d'expression de la

pensée poétique, et avec quel admirable instinct la danse a suivi toujours chez nous le développement intellectuel. Solennelle et un peu froide sous Louis XIV, elle devint folle sous Louis XV, et presque nue pendant les saturnales de notre révolution.

Après avoir effleuré ces belles choses, nous allons examiner la poésie qui se révèle par la parole, le plus magnifique don que Dieu ait fait à l'homme.

Il faut souvent de longs voyages, de grandes sommes d'argent, de dures fatigues, pour apprécier les chefs-d'œuvre des arts dont nous venons de parler. L'œuvre du poète va vous chercher dans l'intimité du foyer domestique, elle vous suit partout; à toute heure elle est là pour vous consoler ou vous instruire. Aussi la renommée d'un poète populaire vole-t-elle de bouche en bouche; elle se mêle aux souvenirs de la vie; on aime le poète comme celui dont la voix a endormi nos souffrances; son imagination nous devine, et elle exhale la grande plainte de l'humanité.

Comme on l'a remarqué avec raison dans une préface célèbre, la poésie a été d'abord lyrique, — puis épique, — puis dramatique : — la Bible — Homère — Shakspeare [1].

[1] Des critiques ont contesté la vérité de ces trois grandes divisions, sans doute parce qu'ils ont trouvé l'épopée dans le monde oriental

La poésie lyrique est une inspiration brûlante, un élan vers l'infini, un cri d'amour pour ce qui est beau, un cri de haine contre ce qui est mal. La poésie lyrique à froid est une des plus ridicules choses que je connaisse; malheureusement c'est une des plus communes. Il faut que le poète, fatigué de la terre ou étonné de Dieu, laisse échapper malgré lui de ces accents dont la puissance ébranle tous les cœurs, il faut que, sous le joug d'une passion dominatrice, la poésie soit pour lui un bonheur enthousiaste avec lequel il puisse braver toutes les souffrances de la vie.

Le poète lyrique a deux missions : mission sociale, mission intime. Dans la première, il s'identifie avec les peuples, et, possédé d'un ardent amour de la patrie, il en chante les malheurs, qu'il éprouve comme les siens propres. Alors on l'emporte dans l'exil, on rêve en le bénissant la forêt ou la grève qui nous reçut dans notre enfance. — Dans sa mission intime, le poète lyrique élève vers Dieu le profond gémissement de l'homme qui souffre et aspire au ciel. Les rapports de Dieu et de l'homme, l'âme froissée par la société, la

et le drame dans la Grèce. Je ne dis pas qu'il faille prendre dans un sens très rigoureux cette classification; mais il me semble hors de doute que la poésie lyrique domine le vieux monde oriental, que l'épopée a dans l'Iliade son plus magnifique monument, et que Shakspeare est le poète le plus dramatique de l'univers. En considérant la chose dans *l'esprit* et non dans *la lettre*, l'idée de M. Victor Hugo nous paraît parfaitement juste.

poésie psychologique, voilà la mission intime du poète lyrique.

Le monde oriental a été le monde lyrique par excellence, car il est tout plein de l'idée de l'infini. L'humanité à son aurore ne s'occupait que de Dieu. Rien n'a égalé les écrivains sacrés, et les poésies que Dieu a inspirées aux hommes sont sous le rapport artistique d'une supériorité incontestable sur tout ce qui les a suivies. Cherchez un secret de la pensée humaine, une souffrance de l'âme, qui ne soient pas dans Salomon et dans David. Feuilletez les livres profanes, vous ne trouverez nulle part l'enthousiasme céleste d'Isaïe et la profonde douleur du chantre des Lamentations.

Les fragments antiques publiés sous le nom d'Orphée sont empreints d'une grande pensée religieuse. Les odes de Pindare, qui nous laissent assez froids aujourd'hui malgré le retentissement du vers pindarique, ont rempli une haute mission patriotique. Et si nous nous reportons à ces vastes assemblées de la Grèce, où les héros recevaient l'immortalité de cet homme, nous comprendrons le nom de Pindare.

Mais des livres saints à Pindare il y a déjà un espace immense, la religion étant l'inspiratrice naturelle de la poésie lyrique. Rome est moins lyrique encore que la Grèce; Horace est trop philosophe, trop réfléchi, malgré ses passions toutes romaines et les merveilles de son style. C'est un

homme plein de grâce et d'esprit, dont l'enthousiasme est savant et consciencieux. Quand nous arriverons à cette époque, nous verrons par quelles admirables qualités se fait remarquer l'ami de Mécène. Il y a dans Virgile une foule de beautés élégiaques d'une tristesse adorable, et qui sont plus lyriques peut-être qu'Horace, car l'élégie est la poésie lyrique dans sa mission intime.

Nous sommes bien loin du grand lyrisme d'Isaïe. Dieu inspira à saint Jean un magnifique morceau de ce genre dans l'Apocalypse. Les véritables poésies lyriques des peuples, depuis le christianisme, sont les aspirations de saint Augustin et de plusieurs autres Pères. En Europe, çà et là des morceaux échappés à plusieurs; mais un poète lyrique planant sur les peuples étonnés, je n'en connais pas. Quand il y aurait un poète, le monde n'est plus fait pour le comprendre; il est trop vieux et trop jeune. Peut-être lorsque l'humanité épuisée touchera à son terme, lorsqu'à l'exemple de l'individu elle retrouvera à la porte du tombeau la naïveté de l'enfance, il s'élèvera des voix sublimes qui crieront à Dieu : Gloire! gloire! qui chanteront l'hymne du sépulcre à la veille du jugement dernier. La poésie lyrique sera revenue peut-être.

Aujourd'hui elle est pleine d'artifices et de mensonges. Je n'ai pas cité une foule de choses que l'on prend pour très lyriques dans le monde, par exemple les odes de Rousseau. C'est que pour moi un

souffle glacial a passé là-dessus. Quant aux chœurs et aux cantiques de Racine, ils sont sans doute bien supérieurs à Jean-Baptiste. mais reflet comme lui des Livres saints. Il n'y a rien de moins lyrique que l'imitation.

Si la partie enthousiaste de cette poésie est perdue pour les peuples modernes, la partie triste et rêveuse qui se révèle par l'élégie est merveilleusement adaptée aux sombres préoccupations des hommes de ce siècle, au grand dégoût qui pèse sur toutes les âmes. C'est là le secret de la popularité de Lamartine.

Le monde oriental, aux commencements de l'humanité, a eu la poésie lyrique. — Le monde grec, l'épopée.

L'épopée était un besoin pour une société qui commençait à acquérir la conscience d'elle-même. L'humanité s'occupait d'elle et des développements de son existence. L'épopée est l'aurore de l'histoire; sous des formes symboliques et brillantes, elle contient comme l'histoire tous les éléments de l'humanité; mais elle les enveloppe dans son langage mystérieux. Elle n'analyse rien d'une manière apparente.

Les poèmes d'Homère tiennent dans l'histoire des hommes une place à part, et c'est ce poète qui a fait concevoir d'un poème épique une idée si élevée, qu'aucune œuvre de ce genre ne pourrait aujourd'hui répondre à ce qu'on exige d'elle. Que

si nous examinons la cause de cette supériorité d'Homère, nous verrons que, sans parler de ses immenses facultés de poète, et de sa langue si harmonieuse, son siècle était unique pour produire cette merveille. Ce siècle était vide; point d'histoire écrite; rien sur les lieux, les peuples, la religion. Homère offrit aux hommes tout ce qui leur manquait, et nous verrons dans la seconde partie de cet ouvrage avec quel incroyable bonheur il a rempli cette noble tâche. Pour savoir quelque chose sur les temps héroïques de la Grèce, sur ce grand premier duel de ses peuples avec l'Asie, sur leurs mœurs primitives, sur leur religion, leur navigation, leur géographie, il faut feuilleter Homère. On concevra aisément que cette position est unique dans l'histoire de la poésie. Aucune rénovation sociale ne pourrait amener une telle œuvre; car il faudrait anéantir l'histoire, les livres religieux, la philosophie, les sciences exactes et naturelles, pour faire place à cette création. — L'épopée homérique s'est donc montrée une fois aux hommes pour ne plus reparaître. C'est un monument solitaire qu'il faut étudier avec amour et admiration, mais dont on ne peut raisonnablement rêver le retour.

Les autres poètes épiques ont sans doute des noms glorieux, mais aucun n'a approché de celui que Dante a appelé le poète souverain. Virgile, malgré sa gracieuse tristesse qui fait pressentir le christianisme, a été évidemment inspiré par Ho-

mère. La Divine Comédie, si grandiose, si dramatique, si passionnée, est une peinture à part que nous admirons profondément, mais qui ne saurait prétendre à être seule tout son temps. Si nous voulons goûter les suaves plaisirs de l'imagination, si nous voulons frémir ou rêver, nous prenons les vers immortels du poète. Mais que nous cherchions à percer le voile qui recouvre ces guerres intestines de l'Italie au moyen âge, nous interrogeons Machiavel et l'histoire. Les chroniqueurs seront plus consultés que le Tasse; Dante, Milton et Klopstock seront lus, mais après la Bible et l'Évangile. Camoëns a écrit un magnifique voyage. Quant aux grands poèmes de l'Inde, nous en parlons tous un peu en aveugles; mais ce que nous avons entrevu ne les classe pas, selon nous, sur la ligne d'Homère. On peut encore produire de sublimes vers, des tableaux admirables, mais occuper la place de l'Iliade et de l'Odyssée, jamais.

Tout porte donc à croire que l'épopée a fini sa mission. Le roman historique est le modeste successeur de cette grande poésie qu'Homère a rendue impossible; mais il ne reproduit que la partie terrestre de l'épopée.

Les hommes sentirent bientôt le besoin d'impressions plus vives, d'une représentation plus réelle de la vie, et la poésie dramatique fut créée. Homère fut la source où s'abreuvèrent les tragiques grecs. La poésie dramatique apparut dans Eschyle,

mêlée de lyrisme oriental ; l'art des situations n'occupait guère ce poète. Sophocle fonda la véritable tragédie grecque, harmonieuse comme les temples de sa patrie, simple et claire comme le poème homérique. Euripide ne changea rien à la forme du drame qu'il reçut de Sophocle ; nous examinerons plus tard ces trois hommes et essaierons de caractériser leurs œuvres. Aristophane, plus original peut-être que les tragiques, entreprit de corriger ses concitoyens par le ridicule et créa la partie comique du drame.

L'art dramatique languit à Rome ; ce peuple étrange et féroce courait à d'autres spectacles. Il se réveilla en Angleterre, et reçut son développement le plus vaste du génie de Shakspeare. Il unit les deux parties du drame qui, jusqu'à lui, avaient marché séparées, la tragédie et la comédie, et il fit de son œuvre une exposition de la vie bien plus variée et bien plus vraie. Puis il recula les bornes de l'horreur ; il inventa des situations terribles ; il tortura l'âme du spectateur avide de percer le mystère des destinées humaines qu'il livrait à ses regards. Puis il pénétra dans les plus secrètes profondeurs de l'âme, et exprima des passions nouvelles, par exemple l'amour de sa Juliette, spiritualisé et rêveur comme une page de Lamartine, ou encore la mélancolie sceptique d'Hamlet, qui semble un enfant de notre siècle.

En Espagne, Calderon élevait un monument re-

ligieux et sublime. Plus tard, la France s'empara de l'art dramatique. Il y apparut, ici avec grandeur et force, là avec une grâce tout élégiaque, mais les deux éléments se séparèrent de nouveau, Corneille et Molière n'osèrent les confondre. Cependant le drame complet est celui de Shakspeare, et nous pensons qu'il se naturalisera dans notre patrie. Aujourd'hui tous les jeunes talents le sentent. On peut remarquer que le drame de la nouvelle école se distingue par une entente merveilleuse de l'art des situations; ou plutôt ce drame n'est guère que cela. Quand on a trouvé une position étrange qui ne peut changer qu'en passant à travers des scènes qui étonnent ou glacent le spectateur, on croit que c'est tout le drame, et l'on ne s'occupe pas des développements de l'âme humaine, de la psychologie du drame. On n'a pas le temps peut-être; aussi il ne s'élève pas un édifice durable. Espérons!

Il est un poème qui a eu de grands succès à la fin du dernier siècle et dans les premières années du dix-neuvième, c'est le poème didactique. Il remonte à Hésiode, et, malgré les merveilles des Géorgiques et de l'œuvre de Lucrèce, nous pensons que la poésie n'est pas là dans sa voie.

Un autre genre qui a un long avenir est la poésie appelée poésie intime, qui se révèle le plus souvent par l'épître. Dans les sociétés vieillies, toutes les passions qui ont des généralités pour objet s'usent, et l'homme se réfugie dans le foyer domestique, il

s'enveloppe de cette vie cachée ; il a vu le néant de tout, il sourit de dédain aux grandes choses qui firent noblement battre le cœur de ses ancêtres. Ce qu'il demande, lui, c'est du repos, une famille qui voie avec lui les jours passer lentement, et qui le console de l'amertume des choses publiques. Horace, dans sa solitude loin de Rome, a pressenti cette poésie, et nous a laissé d'exquises confidences. Les poètes de nos jours commencent à entrer dans cette voie ; le livre des *Consolations* fait son chemin solitaire ; ceux qui l'aiment ne l'aiment pas à demi. Je connais de nobles cœurs passionnés pour ce petit volume. Courage donc, ô jeunes poètes, jetez sur la vie de famille les grâces de votre langage, poétisez les vertus qui fuient le bruit du monde. Trop longtemps la poésie s'est éprise, comme les peuples, de folies brillantes. Elle peut bien travailler au repos des hommes.

Il existe d'autres genres encore, par exemple la fable, que La Fontaine a rendue presque impossible. Je m'en occuperai à mesure qu'ils se présenteront à mes regards.

Je ne sais si je suis parvenu à donner quelque idée de l'art ; je serai plus heureux, j'espère, dans les développements qui suivront ce chapitre, et la compréhension de l'ensemble deviendra claire par les détails.

III

Mission religieuse de la poésie.

De toutes les choses saintes que la France a oubliées en oubliant Dieu, aucune n'a été insultée d'une voix plus dédaigneuse et plus sauvage que la poésie. On l'a frappée au cœur en la faisant servir au libertinage le plus éhonté comme à l'impiété la plus hideuse. On lui a ri à la figure de ce rire stupide qui fait qu'on se détourne de dégoût.

Le poète a été un être ridicule, à charge à la société qui le nourrit, un homme qu'on reléguait dans un grenier, ou que l'on faisait apparaître sur le théâtre pour y être le jouet de la compagnie.

C'était vraiment une déplorable condition pour la poésie; c'était encore une reine sans trône, traî-

née dans la boue, et n'ayant pour consoler ses douleurs que le souvenir amer de ses grandeurs passées. La France délirante n'entendait plus la voix d'en haut, et comme si la poésie devait partager le sort de la religion et de la royauté, cette même année qui moissonna tant de prêtres du Christ vit rouler les têtes de Louis XVI et d'André Chénier!

D'où venaient donc ce dédain, cette haine? Était-ce seulement une fureur bizarre et insensée, était-ce une foule imbécile qui, ayant perdu le bien de l'intelligence, se ruait sur l'autel qu'elle adorait naguère? Non, il faut le dire, c'est que la poésie enivrée avait été infidèle à la sublime mission qu'elle a reçue de Dieu.

Rappelez-vous ses orgies incroyables, rappelez-vous à quel excès d'impudeur elle s'était laissé entraîner; rappelez-vous surtout que cette folle dans sa rage se prit à insulter Dieu. Alors les hommes, les impies eux-mêmes, la traitèrent comme une prostituée. Ils l'abandonnèrent dans la fange, où elle se vautra longtemps.

Ainsi les poètes ont recueilli ce qu'ils ont semé. Ils ont souillé la muse, et la nation corrompue comme eux, qui applaudissait d'abord à ces chants obscènes, a fini par mépriser ce qui était méprisable.

Je le dis avec douleur, je ne crois pas que Dieu, la vertu, la patrie, l'héroïsme, tout ce qui est beau, aient été insultés nulle part avec tant d'effronterie

que dans notre France. Quand je songe que l'homme le plus populaire de la secte philosophique a produit cet odieux poème de *Jeanne d'Arc*, qui est un crime de tant de natures, et qu'il est resté longtemps le bien-aimé d'une grande partie de la première nation de la terre, de celle à qui Dieu semble avoir confié les destinées intellectuelles du genre humain, je ne puis me garder d'un sentiment d'effroi [1].

Une réflexion me rassure : c'est que l'on peut remarquer dans la vie des peuples, comme dans celle des individus, des périodes de désordres et de folies, d'où ils sortent quelquefois avec le remords dans le cœur, avec un plus grand amour pour la vérité, qui est Dieu. Toutefois, il faut s'y attendre, la régénération religieuse entreprise par les intelligences élevées de cette époque sera lente. Trop de préjugés, trop de haines, trop de mauvaises passions fermentent encore dans le cœur humain, pour espérer qu'il s'humilie promptement devant Dieu.

Nous pouvons remarquer cependant autour de nous quelque adoucissement à l'antagonisme qui

[1] Nous renvoyons le lecteur au jugement porté sur Voltaire dans notre septième volume. Son œuvre est bien vaste et bien diverse. Il est juste de faire observer ici que ce n'est pas seulement comme auteur de *Jeanne d'Arc* que Voltaire a été longtemps l'idole de la majorité de la France.

(*Note de la 2e édition.*)

pèse sur la société. Les passions sont mieux jugées, on s'aperçoit que les haines de partis sont le fruit de l'ignorance et de l'aveuglement. Il y a dans un certain nombre d'esprits tendance à se rapprocher, à se dire franchement : Abandonnons nos étroits préjugés, et travaillons de concert au bonheur de la société. Mais, il faut le dire, il est encore dans tous les camps une race d'hommes arriérés, se faisant presque un point d'honneur de haïr ceux qui ne pensent pas comme elle. Ces hommes se jettent constamment au devant de ceux qui veulent éclairer et guérir, et retardent ainsi le mouvement social. Ils le retarderont malheureusement encore longtemps.

De ce besoin de rapprochement, vivement senti par tout ce qu'anime une pensée haute et chrétienne, naîtra une poésie nouvelle pour nous ; ce sera une poésie d'amour et de foi, qui, se plaçant dans le ciel, verra les choses de la terre avec pitié et non avec colère. Elle s'efforcera de sécher les larmes ; prière continuelle, elle versera l'esprit religieux dans les âmes, et, agrandissant le cercle de la pensée, elle extirpera de l'homme les passions basses et orgueilleuses.

« La poésie, a dit madame de Staël, est une possession momentanée de tout ce que notre âme souhaite. »

J'ai médité ces admirables paroles, et leur vérité m'a rempli d'enthousiasme. Ainsi la poésie est su-

même quand le peuple est animé d'idées élevées; mais, au contraire, lorsque la foi est morte, lorsque l'âme humaine, désolée et sans croyance, n'ose plus regarder le ciel et se plonge dans toute la turpitude d'un sensualisme brutal, oh! alors la poésie peint ce que cette âme dégradée souhaite, et devient, ce que nous l'avons vue trop longtemps en France, un déplorable objet de mépris et de dégoût. Ainsi, feuilletez l'histoire; aux époques religieuses, quels que soient d'ailleurs leurs désordres et leurs crimes, la poésie est grande et forte; aux époques de décrépitude et d'incrédulité, elle produit *Jeanne d'Arc* et la *Guerre des Dieux*.

A l'origine, quand la poésie vint au monde, elle était la religion elle-même. Dieu la mit dans la bouche des pasteurs du peuple. Il l'assit sur le trône, comme pour enseigner que c'était une chose sacrée et digne de la vénération des hommes; car alors les hommes respectaient une couronne.

Rien n'a égalé, chez les peuples qui ont suivi, cette poésie inspirée des Livres saints. Pour nous, chrétiens, la cause de cette supériorité est toute simple, puisque nous savons que Dieu parle par la bouche de David et de Salomon. Aussi, voyez quel a été le sort de ces poèmes! Encore aujourd'hui, quel est le pays où ne retentissent jamais ces paroles divines? Elles sont la source de ce que nous trouvons de grand dans les chants des nations modernes. Magnifique héritage que le peuple

hébreu a légué au genre humain ! Il console la douleur, il élève vers Dieu le regard fatigué des turpitudes de la terre ; il exprime avec un accent terrible le remords qui déchire le cœur du coupable, et prépare ainsi nos voies vers le ciel.

Quand la poésie est religieuse, quand elle chante et prie Dieu, elle devient une source de bonheur pour les hommes, la bienfaitrice du genre humain. Car, il n'est plus permis de le dissimuler, il faut le dire haut et souvent, le bonheur des nations comme celui des individus repose sur la religion. Elle seule inspire cet esprit de résignation indispensable aux masses sur lesquelles, quoi qu'on fasse, une grande somme de souffrances pèsera toujours.

La poésie est un sacerdoce, le poète est un prêtre. Il est l'interprète de Dieu et de la loi morale. S'il est infidèle à cette mission, qu'il soit maudit comme ayant abusé d'une chose sainte, comme s'étant servi, pour empoisonner, du génie que Dieu lui avait donné pour guérir. Mais s'il a fait germer dans vos cœurs l'amour de Dieu et de l'humanité, si ses vers prient et pleurent sur les maux de ses frères, s'ils ont adouci quelquefois l'amertume de l'exil en élevant vers le ciel les regards de l'homme abattu et désespéré, oh ! alors, honorez-le comme un des bienfaiteurs du genre humain.

IV

Du style ou de la forme.

Nous avons vu que non-seulement le poète avait pour mission de refléter l'univers et d'émouvoir les hommes, mais qu'il avait encore une mission religieuse et sociale. Nous avons dit que, sans l'aspiration vers Dieu, sans une marche évidente vers l'amélioration de la société et de l'homme, le poète ne pouvait prétendre à la gloire ; car la gloire n'est pas le bruit que fait une population en délire, lorsque ses passions sont flattées et caressées. La gloire est l'œuvre des siècles, elle ne s'improvise pas.

Mais l'amour de la vertu et de l'humanité, une

piété ardente, une âme enthousiaste, une sensibilité profonde, ne suffisent pas pour former le poète. Il est une partie artistique indispensable au grand écrivain, et sans laquelle les plus hautes pensées ne sauraient vivre : c'est la forme, c'est le style. Quand les œuvres d'art manquent de style, elles sont aussitôt frappées de mort.

Mais qu'est-ce que le style ? — J'ai entendu dire que l'on naissait poète. D'autres sont venus qui ont prétendu que les intelligences sortaient égales de la main du Créateur, et que l'éducation était tout.

Il est bien difficile de s'entendre sur ces matières, et je me garderai d'entrer dans une discussion qui ne pénétrerait pas plus avant dans les mystères de l'âme, et surtout dans la connaissance de ses moyens d'action sur nos organes. Mais comme je sens profondément que cette âme *est*, je sens aussi que l'on naît poète.

C'est-à-dire que Dieu, en créant une âme, lui donne une énergie artistique plus grande, une imagination plus forte, plus brûlante.

Voilà le don que Dieu fait à l'âme, et l'homme qui est doué de cette âme prend alors la direction qu'il reçoit des circonstances qui l'entourent, et aussi des premiers enseignements de son enfance.

Qu'il passe sa jeunesse dans les solitudes de Port-Royal, étudiant le jour les poèmes d'Homère

et d'Euripide et y rêvant la nuit, il écrira Phèdre et Iphigénie.

Élevé dans une école d'artillerie, au milieu d'une époque guerrière et de peuples qui bouillonnent, il fera de la poésie, une épée à la main, au pied des Pyramides et du Thabor.

Ainsi le génie est un don du ciel; mais l'étude, un travail opiniâtre, peuvent seuls rendre ce génie puissant sur les hommes.

C'est à force de patience et de veilles que le poète peut acquérir ce style, cette forme sans laquelle ses œuvres seraient comme si elles n'étaient pas. Là où vous trouvez un grand poète, il y a aussi presque toujours un homme profondément versé dans la vaste science des langues. Dans les vers surtout, il est bien difficile qu'un homme puisse sentir ce que c'est que l'harmonie s'il ne connaît pas plusieurs langues poétiques.

Le style est aussi indispensable à l'écrivain que le dessin au peintre et au statuaire. N'avez-vous pas entendu dire chaque jour qu'Homère était ennuyeux, et que les pédants de collége étaient convenus de le trouver admirable?

Ces gens avaient lu Homère dans une traduction, ils ne connaissaient que le cadavre d'Homère. Je ne sais rien de plus lourdement ennuyeux que l'Iliade de madame Dacier. Que lui manque-t-il donc? le style.

Qu'un misérable écolier copie les Vierges de Ra-

phaël, il estropiera ces femmes divines, puis il écrira au bas de son œuvre : Vierge de Raphaël. Et le public qui jugera Raphaël d'après cette parodie sera aussi juste que celui qui jugera Homère d'après une traduction. C'est qu'il y a un charme ravissant dans cette grande poésie d'Homère qui semble en vérité plus naturelle que la prose, tant elle coule abondante et harmonieuse ! C'est que la force créatrice déborde ; c'est qu'aussi cette belle langue grecque n'a jamais été maniée avec une telle profusion de génie.

Nous avons vu que le plus grand homme de l'antiquité profane perdait son charme quand il était dépouillé des richesses de son style. Nous ferons la même épreuve sur tous les grands écrivains.

Le géant du moyen âge, Dante, ce poète que notre France a longtemps admiré comme elle admire Babylone et Palmyre, puis qu'elle s'est mise tout à coup à étudier et à aimer comme une gloire nationale, est surtout un homme de style. Otez-lui cette rudesse sauvage qu'il avait puisée dans l'horreur d'une guerre civile, et qui donne un charme inouï aux rares têtes d'une grâce toute céleste qui apparaissent çà et là dans son œuvre, et ce ne sera plus le Dante.

Certes, si une pensée a une valeur réelle, indépendante de tout ornement, c'est celle de Bossuet. Eh ! bien, arrachez-lui cette audace de parole, cette

phrase heurtée venant briser tout à coup une période harmonieuse, cette adorable simplicité si grandiose et si pure! et Bossuet ne sera plus la voix la plus éloquente qui ait parlé depuis les prophètes.

V

De la philosophie et de ses rapports avec l'art.

Dieu, l'homme, l'univers, — telles sont les études que se propose la philosophie. Elle explique, autant qu'il est donné à l'homme, ce que la religion croit et enseigne, ce que l'art peint et chante. Elle s'efforce d'initier l'intelligence à la connaissance claire et scientifique de ce qui est mystérieux dans la religion et dans l'art. La philosophie, c'est la réflexion. Elle tient une grande place dans l'histoire de l'humanité, que complètent avec elle quatre autres éléments, la religion, l'État, l'art, l'industrie.

Lorsqu'on jette un coup d'œil sur les vastes et

innombrables travaux des philosophes, on demeure d'abord ébloui et confondu ; on croit qu'il faut abandonner cette étude, et que jamais on ne parviendra à voir clair au milieu des nuages de ce chaos. Aussi l'on se prend à dédaigner la philosophie, on la repousse comme une arène de vanité où chaque homme vient faire parade de quelques mots emphatiques qu'il appelle un système. Puis, frappé de tous les mystères de la vie humaine, emporté par les mille fluctuations d'un siècle qui ne sait où il va, et qui s'ingénie à prévoir l'avenir, on est ramené à s'occuper des investigations philosophiques, soit que l'on ait la foi religieuse, soit que l'on se trouve ballotté par le doute : dans le premier cas, parce que, dans ce temps, on éprouve un grand besoin d'examen, et une soif ardente de combattre avec les armes philosophiques les attaques faites avec ces mêmes armes ; dans le second, parce que, privée de croyances religieuses, l'âme qui n'est pas avilie par les vices abjects d'un sensualisme grossier s'élève malgré elle vers le ciel, accablée qu'elle est des dégoûts et des angoisses de ce monde.

Et d'ailleurs ce besoin de réflexion et d'analyse fait partie des éléments de notre nature. Il ne nous appartient pas de dire à la philosophie de ne pas être. Il faut donc se livrer à cette étude ; mais il importe de le faire avec des guides éclairés, si l'on ne veut pas s'effrayer dès le début et perdre tous les fruits de ce labeur.

Et d'abord, il faut reconnaître que les opinions philosophiques se divisent en un très petit nombre de familles.

Les deux sectes fondamentales de la philosophie antique — le sensualisme — l'idéalisme ou spiritualisme.

Dans l'origine, lorsque Dieu révéla aux hommes par l'organe de ses prophètes les hautes vérités qui constituent la vie de l'humanité, les hommes crurent simplement ce qui était. Conduits par la religion, cette grande institutrice du genre humain, ils virent clairement qu'il y avait deux mondes, l'un invisible, l'autre visible, Dieu et l'univers, l'âme et le corps.

Mais bientôt la raison individuelle secoua le joug de Dieu et voulut expliquer l'énigme de la vie. Elle rechercha comment nous acquérions nos connaissances et nos idées. L'homme, rencontrant à chaque pas les merveilles de la nature, remarqua qu'un grand nombre d'idées lui venaient par ce spectacle, et comme il fut ébloui de cette découverte, il conclut que toutes les idées lui arrivaient par les sens.

De là la philosophie sensualiste, qui, poussée à sa dernière expression, a produit le matérialisme, c'est-à-dire la négation de tout le monde invisible, de Dieu et de l'âme, c'est-à-dire ce que l'on peut rêver de plus abrutissant et de plus ignoble,

c'est-à-dire l'égalité proclamée entre le crime et la vertu.

Voilà une des folies de la raison humaine.

Il est venu d'autres philosophes qui ont vu que ce qui pensait en eux n'était pas une chose visible, qui ont trouvé dans leur intelligence des idées qui ne pouvaient arriver à elle par les sens. Ceux-là ont déclaré qu'ils ne croyaient qu'à l'existence de l'esprit. Ils ont nié la matière et tout le monde visible, qui n'ont plus été pour eux qu'une apparence sans réalité. Ils ont fondé le spiritualisme. — C'est une autre folie de la raison humaine, plus noble peut-être, mais aussi incroyable.

M. Victor Cousin compte deux autres grands systèmes philosophiques qu'il nous semble plus convenable de ne citer que comme deux négations de la philosophie.

Des hommes frappés des erreurs de ces deux écoles, le sensualisme et le spiritualisme, se sont mis à examiner leurs prétentions exclusives, à les combattre, à les réfuter. Mais, à peine parvenus à ce résultat, ils se sont empressés de mettre tout en doute, et ils ont dit fièrement : Il n'y a aucune vérité, aucune certitude. Traduisez, dit spirituellement M. Cousin, il est *vrai*, il est *certain* qu'il ne peut y avoir aucune *vérité*, aucune *certitude*. Voilà le scepticisme absolu. Nous le regardons comme la plus insigne folie de la raison humaine.

Enfin il s'est rencontré des hommes qui ont méprisé le raisonnement après l'avoir vu tomber dans ces extravagances; des hommes dont l'âme ardente s'est nourrie de foi et d'amour, et qui, abandonnant toute discussion comme chose vaine et coupable, attendent, dans un état extatique, que Dieu se révèle à eux, et dédaignent ce monde, qu'ils oublient dans leur contemplation céleste. M. Cousin appelle ceci le mysticisme. Nous ne croyons pas que jamais ces hommes puissent former une secte philosophique. Ce sont des religieux qui méprisent la philosophie.

Depuis l'origine du monde, depuis la civilisation orientale jusqu'à Kant et Hégel, jusqu'à nos jours, vous verrez la philosophie combattre continuellement, dans ce cercle, le sensualisme et le spiritualisme. Puis viendront en tout temps et en tout pays des hommes qui disent: Rien n'est vrai, et qui vivent ainsi à l'aventure. Puis d'autres qui dédaignent absolument la philosophie, adorent Dieu et attendent la mort, n'espérant de lumière que là.

Belle science en vérité! allez-vous dire: deux folies, puis la négation de ces folies!

Remarquez que le sensualisme et le spiritualisme ne sont faux que par la prétention que chacun a d'être à lui seul toute la science. Otez-leur cette ambition ridicule, ils deviennent vrais et utiles; le sensualisme étudiant tout ce qui est tangible et

visible, le spiritualisme tout ce qui est invisible, le monde de l'âme; et tous deux concourant ainsi à former la vraie science, celle qu'enseigne le christianisme. De même, le scepticisme n'est d'abord que l'examen, et sans lui il n'y aurait pas de philosophie. Ainsi ce qu'il y a de faux et d'absurde, c'est l'exclusif et l'extrême.

Voici, selon moi, comment on doit diviser aujourd'hui la philosophie :

Deux grandes familles : — les catholiques, — les rationalistes.

Les philosophes catholiques pensent que la raison individuelle ne peut acquérir aucune certitude par elle-même, et ne regardent comme infailliblement vrai que ce que Dieu enseigne par la voix de l'Église.

Les rationalistes proclament la souveraineté de la raison individuelle; mais ils n'ont pu parvenir à rien fonder avec elle, et, dans la grande lutte du dix-neuvième siècle, ou ils ont été vaincus, ou ils ont évité le combat.

Le sensualisme, l'idéalisme, le scepticisme, viennent se fondre dans le rationalisme.

Il y a une autre secte rationaliste qui s'est appelée éclectique; elle enseigne qu'il y a du vrai dans tout, et proclame l'alliance de tous les éléments philosophiques.

C'est ce que la religion enseigne depuis Moïse, ce que le christianisme enseigne depuis dix-huit

siècles. Vous trouverez à chaque page de l'Évangile cette lutte de la matière et de l'esprit, du corps et de l'âme.

Malgré la passion de l'éclectisme pour la raison individuelle, je pense qu'il a servi la cause de l'humanité en rapprochant du christianisme les esprits égarés alors dans un labyrinthe de préjugés et de haines.

Il y a dans l'humanité trois époques principales : — l'Orient, — le monde grec et romain, — le christianisme.

Que si nous errons par la pensée aux bords antiques du Tigre et de l'Euphrate, du Nil et du Jourdain, et que nous demandions aux historiens de ces grandes contrées ce qu'était la philosophie dans ce monde oriental, ils ne nous répondront pas. En effet, la religion était presque tout alors ; les philosophes de l'Égypte étaient ses prêtres. Cette haute morale égyptienne, ces arts magnifiques qui embellissent encore aujourd'hui les déserts où dort Thèbes, tout était enveloppé sous la forme religieuse. La philosophie se dessina mieux dans l'Inde et à la Chine; mais il me semble qu'elle revêt là encore des formes symboliques, et que la religion la domine.

La plus haute puissance de la philosophie s'est rencontrée en Grèce, le premier écrivain philosophique du monde est Platon. La philosophie a été

réellement là le dernier mot de l'humanité; car elle a été très au-dessus de ce qu'il y a ordinairement de plus élevé dans le monde, de la religion.

Quand on se prend à réfléchir sur cette grande folie du polythéisme, que l'on nous fait balbutier dans l'enfance, on demeure frappé d'étonnement. L'habitude nous empêche d'abord de sentir profondément tout ce délire, et ce n'est qu'après des études graves et sérieuses que, revenant sur cette mythologie qui a charmé autrefois les rêves de notre enfance, nous en découvrons les extravagantes chimères.

Ces dieux soumis aux aveugles passions des hommes; le plus puissant de tous, Jupiter, entraîné par ses appétits grossiers, et remplissant l'Olympe du bruit de ses aventures; cet autre dieu, grotesque et boiteux, jouant le rôle ridicule d'une dupe, d'un vieil époux laid et difforme, trompé par une femme jeune et belle; la volupté des sens déifiée et recevant l'encens dû à la vertu; l'or, ce grand corrupteur du genre humain, cette séduction terrible qui courbe le dos de l'orgueil et traîne la honte après elle, personnifié et déifié; les voleurs eux-mêmes ayant un dieu parmi toutes ces immorales divinités; enfin tous les vices, toutes les débauches remplissant le ciel de scandales sans nombre : voilà le culte qui a régné sur ces belles contrées depuis Homère jusqu'au christianisme. N'est-ce

pas merveilleux de voir cette immense orgie encensée par un peuple d'où sortirent Eschyle et Socrate, reçue et encensée encore par un autre peuple qui a vu naître Cicéron et Tacite! J'ai été souvent tenté d'accuser Homère d'avoir corrompu la société par sa mythologie fabuleuse. Cet immortel poète avait une raison trop haute pour croire à ces singulières divinités. Dans les pages que je consacrerai aux poésies grecques antérieures à Homère, nous verrons quelle idée pure et sublime ces fragments antiques expriment sur Dieu, sur un Dieu unique, cause première de tout ce qui existe. Nous verrons quelle ressemblance il y a parfois entre ce dieu et celui de Moïse. Homère, en revêtant tous ces mythes des brillantes couleurs de son imagination créatrice, ne les a peut-être adoptés que comme des fables poétiques propres à embellir ses magnifiques travaux, et les hommes, fascinés par la puissance incroyable de ce génie, l'auront pris au mot et auront élevé des autels à ces rêves fantastiques. Aussi tous les hommes avancés de ces nations se riaient de ce culte. Socrate est mort pour avoir prêché aux hommes de son temps un Dieu unique et l'immortalité de l'âme. Il paraît que les initiés aux mystères d'Éleusis, si célèbres dans l'antiquité, ne professaient pas un grand respect pour ce peuple de dieux, et c'est sans doute à cette cause qu'il faut attribuer l'admiration de Pindare, de Platon, de Cicéron, d'Épictète

et de tant d'autres pour ces mêmes mystères.

Oh! certes, la philosophie socratique, dont Platon est le grand artiste, planait de bien haut sur cette religion. Elle devait prendre en pitié ces fêtes de tout un peuple se prosternant devant de tels mensonges; car elle avait pénétré bien avant dans les mystères de la science, et, quoique placés beaucoup plus haut qu'elle, puisque nous avons reçu l'enseignement de Dieu même, nous devons convenir que les livres de Platon renferment de magnifiques idées sur la nature de Dieu et sur celle de l'âme. Quand on remonte au siècle de ce philosophe, au milieu de ces contrées échauffées par un soleil ardent, sous ce ciel voluptueux, parmi ces arbres parfumés, ces danses, ces jeux de la Grèce, parmi tout ce peuple si impressionnable, s'abandonnant aux plaisirs que sa religion déifiait, on est saisi d'admiration à la lecture des écrits de ce premier philosophe de tous les siècles. Ouvrez le Phédon. Le grand homme va mourir. Socrate a été condamné à boire la ciguë. Ses disciples l'entourent; ils pleurent. Socrate sourit, fait éloigner sa femme, que l'approche des funérailles épouvante, et lui, regarde la mort et la trouve belle. « Qu'est-ce autre chose, dit-il, que l'âme qui se délivre du corps?... Toute l'étude, tout le travail du philosophe, est-ce de soigner, d'honorer son corps, ou plutôt de se séparer de lui et de s'attacher à l'âme? Oh! certes la mort fait une grande œuvre philoso-

phique en rendant notre âme libre, affranchie de l'enveloppe du corps [1].»

C'est ravissant, n'est-ce pas, ce langage au milieu de l'Athènes d'Alcibiade, au sein des fêtes de Vénus? On croirait presque entendre saint Paul s'écrier: Qui me délivrera de ce corps de mort? Il a fallu que Dieu descendît sur la terre, qu'un miracle d'amour s'accomplît, pour faire faire un pas de plus à la pensée humaine. Mais il est impossible de n'être pas frappé du pressentiment du christianisme qui éclate dans ces paroles.

Que si nous examinons avec soin cette philosophie de Platon, nous marcherons de surprise en surprise, et nous trouverons d'étonnantes idées sur tous les grands objets de la science métaphysique, et, par exemple, sur l'amour: « Un amour grossier se prend à la beauté dans sa forme la plus grossière; un amour plus pur à une forme plus élevée de la beauté, jusqu'à ce que l'amour le plus pur et la beauté parfaite se perdent dans le sein de Dieu, sujet éternel de la beauté et objet éternel de l'amour [2]. »

Il suffit de ce coup d'œil rapide sur quelques fragments de la philosophie de Platon pour apprécier sa hauteur. Personne, nous l'espérons, ne sera

[1] Platon, — Phédon.

[2] Platon.—*Voyez* Victor Cousin, *Nouveaux fragments philosophiques*, — antécédents de Phèdre, pag. 172.

tenté de contester sa supériorité sur la religion d'alors. Sans doute ces sublimes vérités chrétiennes, proclamées plusieurs siècles avant la venue de Jésus-Christ, suffiraient pour établir ce que nous avons dit en commençant, que cette époque a été la plus grande époque philosophique. Que sera-ce donc si l'on ajoute que jamais l'éloquence n'a déployé plus de merveilles que pour l'ornement de ces admirables pensées? C'est l'alliance la plus brillante de la philosophie et de l'art; c'est une incroyable magie de parole. L'exposition des dialogues de Platon est poétique comme celle des meilleures tragédies de Sophocle; puis, du sein d'une dissertation savante, s'élève tout à coup une inspiration lyrique, un élan de l'âme vers Dieu. Alors cette prose devient dithyrambique comme une ode de Pindare ou un chœur d'Eschyle, puis elle se calme et reflète des images pures et belles; elle murmure doucement comme un lac pendant une belle soirée d'automne. Oh! oui, c'est la plus grande gloire de la philosophie que ce nom de Platon à l'époque au milieu de laquelle Dieu l'a fait vivre.

Nous venons de voir que la philosophie a dominé le monde grec par la hauteur de ses idées et les magnificences artistiques de son exposition; nous avons trouvé aussi que le polythéisme, étant inférieur à la science philosophique, avait contribué à la rehausser encore. La philosophie ne peut plus prétendre à cette immense gloire de dominer

le monde, d'être le dernier mot de l'humanité. Le christianisme s'y oppose. Les lueurs dont nous avons été éblouis tout à l'heure venaient de l'Orient, *des lieux où les Juifs étaient dispersés*, et c'est là que Platon avait puisé ses hautes doctrines; mais la grande lumière vint éclairer le monde : Jésus-Christ apporta sur la terre toutes les vérités que l'homme peut saisir dans cet exil. Il annonça que la vie était une épreuve, et que l'homme ne devait attendre aucune récompense temporelle, parce que son but était au delà. Les vérités métaphysiques, les mystères de l'âme, reçurent de sa bouche divine de magnifiques lumières. Le paradis du paganisme consistait à errer dans de belles campagnes arrosées par des fleuves limpides, au milieu des plus grands hommes, écoutant les chants des poètes inspirés, conversant avec les philosophes. C'était la vie de la terre, moins ses malheurs. Le paradis chrétien laisse loin derrière lui toutes ces pauvres créations humaines. Le paradis chrétien, qu'un Dieu seul pouvait révéler, se peint par deux paroles qui éveillent dans l'âme une foule de sentiments et de pensées : la science et l'amour, connaître et aimer. Ces deux nobles et ardentes soifs de l'homme, il les étanchera pleinement dans ce lieu de délices. Puis tous les mystères du christianisme jettent des torrents de lumières sur Dieu et sur l'homme. Désormais la religion va reprendre sa place; elle va dominer le monde, et de si haut, que l'œil se fatigue

à la suivre. Voyez comme dès lors la philosophie se traîne sur ses pas. Dans les premiers siècles, les immenses travaux des Pères développent les écrits des Évangélistes et de saint Paul ; l'école d'Alexandrie lutte en vain contre le christianisme, qui la terrasse ou l'entraîne. Pendant tout le moyen âge, la scolastique entreprend sur le culte de Jésus-Christ des recherches qui étonneraient ses détracteurs s'ils prenaient la peine de l'étudier. Enfin, le temps d'épreuves du catholicisme était venu, le temps des rudes combats qui tourneront infailliblement à sa gloire. Les crimes des hommes, et les mystérieux desseins de la Providence, firent naître la réforme. Luther parut. Peu après, la philosophie obéit à sa voix, et Descartes vint réhabiliter la raison individuelle. Les grands hommes du siècle de Louis XIV eux-mêmes reçurent cette influence. Le dix-huitième siècle fut l'époque des orgies de cette philosophie rationaliste. Elle perdit souvent toute pudeur ; elle cracha à la face de Dieu, puis elle cria aux hommes : Il n'y a pas de Dieu !... Les sublimes mystères devant lesquels Newton inclinait sa tête puissante, elle se prit à en rire avec bruit et stupidité. L'Allemagne, tout en restant dans l'erreur, était loin d'applaudir à ce dévergondage, et ses philosophes gardaient le plus souvent un calme plein de dignité et se livraient consciencieusement à de longues et laborieuses études. Tout ce mouvement de philosophie négative, précédé et

causé par Luther, s'arrêta enfin devant l'œuvre imposante de l'école catholique au dix-neuvième siècle, et ce qui reste de rationalisme en France professe un profond respect et une ardente admiration pour le christianisme.

Il demeure, je crois, évident que, depuis la venue de Jésus-Christ, la philosophie a été surtout une lutte pour et contre la religion de Dieu. Il lui reste encore un beau rôle dans cette longue bataille des intelligences.

Toutes les vérités sont dans le christianisme ; mais elles y sont seulement annoncées et remises à la foi des hommes. Dieu ayant permis que sa religion fût livrée aux disputes humaines, dans le dessein de lui préparer un triomphe, la philosophie, dans ce siècle de doute, mérite la reconnaissance du monde toutes les fois qu'elle fait d'une vérité religieuse une vérité philosophique ; car, en rendant un seul mystère tangible par quelque point à la raison humaine, elle foudroie l'orgueil de cette même raison qui disait : Je ne crois pas, parce que je ne comprends pas. Et l'homme le plus aveugle est amené à ce raisonnement que, si la vérité scientifique finit par apparaître dans un des mystères, elle pourrait bien apparaître dans tous, l'esprit humain venant à franchir les bornes qui l'arrêtent, et dont la plus grande partie l'arrêtera toujours.

Par exemple, le mystère de la Trinité, qui a tant

de fois excité le rire niais d'hommes qui ne savaient même pas ce que c'est que le nombre, avait occupé dès les premiers siècles du christianisme l'esprit si puissamment philosophique de saint Augustin. Il avait retrouvé en lui-même, dans la nature de l'homme, *une merveilleuse image des choses divines*, et Bossuet développe cette théorie admirable avec sa manière claire et profonde dans le Discours sur l'histoire universelle. M. Cousin, à son tour, a jeté de belles paroles sur cet adorable mystère, et nous nous rappelons quel effet elles produisirent sur nous, qui alors avions encore des doutes et une étrange indifférence.

Ainsi la philosophie véritable est l'auxiliaire du christianisme, et le défend contre la science insensée qui s'est appelée *philosophie*. Le philosophe réfléchit sur ce que le prêtre enseigne, et marche dans les ténèbres métaphysiques, d'un pas ferme, à la lueur du flambeau céleste. Cette mission est assez belle sans doute. Quant aux rapports de la philosophie avec l'art, elle ne le dominera pas comme au temps de sa toute-puissance. Depuis les livres de Platon jusqu'à l'Évangile, tout ce que l'art a renfermé de hautes vérités métaphysiques a été emprunté à la philosophie. Depuis le christianisme, l'art a surtout vécu des inspirations de cette grande religion, et continuera à en vivre. Cependant il faudrait être aveugle pour ne pas voir que le philosophe sert puissamment l'artiste toutes les

fois qu'il éclaire un fait de l'âme, qu'il le pénètre et l'anatomise.

Mais la philosophie reçoit plus encore peut-être de l'art qu'elle ne lui donne. Une œuvre philosophique, quelle que soit d'ailleurs la portée des idées qu'elle renferme, n'éblouit les hommes et ne vit quelques siècles qu'à la condition de revêtir une forme brillante, un style savant. Toute cette magie est indispensable à la propagation de la vérité; voyez avec quelle abondance Dieu l'a répandue dans les Livres saints.

Il y a donc une intime alliance entre l'art et la philosophie : les développements de tout ceci viendront en leur temps. Plus nous avancerons dans notre travail, plus nous sentirons l'enchaînement merveilleux qui existe entre toutes ces belles choses dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre : la religion, l'art, la philosophie.

FIN DES CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

VI

Coup d'œil sur l'Orient.

L'Inde. — La Chine.

Les mystères du monde oriental, ce vieux berceau de la civilisation, préoccupent étrangement notre siècle. Il y a longtemps que la Grèce et Rome ont été entrevues; aujourd'hui la pensée se tourne vers les peuples qui ont précédé la Grèce dans la domination du monde par la parole, les armes et le commerce. L'homme de notre temps a vu tant d'essais de civilisation aboutir au néant, qu'il s'est pris de dégoût pour ces efforts; il y a tant de mouvement dans notre société, que l'esprit se rattache, sans en avoir la conscience, au vieux monde immobile dont l'Égypte, l'Inde et la Chine attestent la

durée. On se rejette vers les régions primitives où régnait avant tout l'idée de l'infini, de Dieu, aujourd'hui que l'oubli de cette idée menace l'humanité de tant de désastres. Il y a dans l'esprit humain de ces passions instinctives qui le poussent et sous lesquelles se cache toujours une pensée profonde. On va demander à l'Orient, aux lieux où s'est levé le monde, ce qui manque à l'Occident dans ce siècle, l'idée du ciel, la foi. Les têtes puissantes se courbent en pleurant devant le scepticisme décoloré des peuples de notre époque, et elles rêvent d'autres régions. Si la foi n'y est plus qu'éparse çà et là dans quelques monastères isolés, sur le penchant des montagnes saintes, du moins c'est la terre qui a frémi sous les pas de Moïse; c'est une grande poésie qui désaltère, et délasse du prosaïsme des temps modernes. Les hommes qui ont remué le monde par la parole ou le glaive ont senti le besoin de s'échauffer au soleil oriental : Napoléon, Chateaubriand, Lamartine. Autrefois aussi, en Grèce, les hommes illustres parcouraient ce pays de l'inspiration : Homère, Hérodote, Alexandre se sont égarés sur le Nil ou l'Euphrate.

Avant d'entreprendre l'examen de la poésie hébraïque, il m'a semblé bon de placer ici quelques études sur ces peuples antiques; car la poésie sacrée se lie tellement à l'histoire orientale, qu'il est impossible de les séparer.

A l'extrémité orientale de l'Afrique apparaît une

région sablonneuse, traversée par un immense fleuve, le plus grand des fleuves de l'ancien monde, qui fait toute la fécondité de ce pays. Resserrée entre la Méditerranée, la mer Rouge, la Barbarie et la Nubie, on l'aperçoit à peine sur la carte au milieu de ce vaste continent. La sublime et désolante poésie de cette contrée, comme de tout l'Orient, c'est le désert. Le désert produit sur l'imanation humaine un effet inconnu ; il l'agrandit et lui inspire je ne sais quel dédain pour les choses ordinaires. Le désert est bien plus profondément triste que l'Océan. L'Océan, c'est la vie ; le désert, la mort. Cette solitude infinie avait saisi l'âme de Bonaparte. Il aimait à rappeler que son nom signifiait lion du désert. Singulière destinée que celle de l'Égypte ! Perdue ainsi dans un continent barbare, seule elle fait honneur à l'Afrique, qui sans elle ne serait rien dans l'histoire du monde ; car on ne compterait pas l'apparition de Carthage, peuple redoutable dans la guerre, et chez qui la Providence a fait naître un gigantesque soldat, Annibal ; mais qui n'a rien fait pour le bien de l'humanité, et auquel toute idée morale était inconnue. L'Égypte, parmi tous ces pays sauvages, est là comme pour sauver l'honneur de l'Afrique. Il y a encore dans cette contrée quelques villes qui offrent l'aspect vivant du commerce et de la civilisation ; mais le passé est la gloire de l'Égypte. Le Caire s'efface dans la mémoire du voyageur avant ces

éternelles pyramides de Giseh, saluées par le dernier conquérant de l'Europe. On ne trouve que de colossales ruines où bouillonna l'immense population de Thèbes chantée par Homère.

Il ne nous reste aucun monument de la littérature égyptienne des temps antiques. Hérodote et Diodore de Sicile, qui voyagèrent tous deux dans cette contrée et reçurent l'instruction de la bouche de ses prêtres, nous ont donné des notions fort insuffisantes. Ce qu'il y a de plus précis sur l'Égypte est la chronologie de Manéthon, prêtre égyptien, qui vivait sous les Ptolémées. Il avait écrit une histoire générale de l'Égypte, dont Josèphe nous a conservé un fragment précieux. Quant à la chronologie de Manéthon, elle a été conservée par Eusèbe et Georges Syncelle, qui vécut à Constantinople à la fin du huitième siècle et écrivit lui-même une chronologie importante pour la connaissance des dynasties égyptiennes. Quant à cette fameuse doctrine des prêtres égyptiens, étudiée par Hérodote et Platon, et si célèbre dans toute l'antiquité, qu'en reste-t-il? Des savants dont l'autorité est imposante pensent que les livres intitulés: *le Pimaudre* et *l'Asclépius d'Hermès Trismégiste*, sont réellement des produits sacerdotaux de l'Égypte. Ces livres contiennent les dogmes de la chute que nous trouverons dans tout l'univers et l'idée de la transmigration des âmes qui se rencontre dans plusieurs religions de l'Orient et entre autres dans celle de

l'Inde. Le *Pimandre* et *l'Asclépius* contiennent aussi de précieux enseignements sur la mythologie de l'Égypte.

En s'avançant vers l'Orient, on rencontre l'Arabie, pays qui offre encore çà et là l'image de la vie patriarcale décrite par Moïse. A l'extrémité orientale de ce pays on aperçoit l'Euphrate, et sur ses rives, aux environs de Hella, un amas de décombres qui furent Babylone. « Lorsque Cyrus eut imposé des lois à l'Asie, il porta la guerre chez les Assyriens, dont le pays est plein de grandes cités. La plus grande, la plus renommée, la plus forte, est Babylone, demeure du prince depuis la destruction de Ninive. Cette ville, située dans une plaine, est de forme carrée et a de chaque côté 120 stades. Babylone est si grande, si belle, si bien bâtie, qu'il n'y a point de ville dont nous ayons entendu parler qu'on puisse mettre en comparaison avec la grande Babylone. Elle est environnée de fossés larges et profonds, qui sont toujours remplis d'eau. Les murailles de Babylone ont cent portes d'airain. La ville est traversée par l'Euphrate, qui, descendant de l'Arménie vers le golfe Persique, est grand, profond et rapide en cet endroit. Cette ville est remplie de maisons de trois et de quatre étages; elle a beaucoup de rues de traverse qui vont jusqu'au fleuve et sont terminées par des petites portes d'airain... En entrant dans Babylone, et en sortant vers la campagne, l'Euphrate baigne les

murailles dont les coudes s'avancent dans le fleuve; et son cours sinueux, renfermé dans de magnifiques quais de briques, partage la ville en deux parties, dans chacune desquelles on voit un grand enclos de murailles ; l'un renferme le palais du roi, qui est d'une grande étendue et très fortifié, et l'autre le temple de Bélus....... avec ses huit tours bâties les unes sur les autres..... » (Hérodote..... , Clio.)

A la voix de notre vieil Hérodote, Babylone perce le sable chaldéen. Cette seconde capitale de l'Assyrie, qui avait pris le sceptre depuis la destruction de Ninive sur le Tigre, devait être une magnifique cité, d'après la complaisance avec laquelle la décrit un homme qui avait étudié l'Égypte et auquel les merveilles de Thèbes étaient familières. Babylone, que l'Écriture appelle la prostituée des nations, nous occupera quelque temps quand nous allons essayer de donner une idée de l'histoire de ces peuples. Lorsqu'on a passé l'Euphrate, on met le pied sur une terre dont le nom réveille encore de gigantesques souvenirs : la Perse, cette vaste région où se sont agités les Mèdes, les Parthes, les Perses, occupe une grande place dans l'histoire de l'ancien monde.

Sur la côte de la Méditerranée, est une langue de terre serrée entre la mer et les vastes contrées asiatiques qui ont dominé les premiers siècles du monde. La Judée a été écrasée de tout temps par

la guerre ; son sol, arrosé du sang de Dieu, était depuis longtemps baigné de celui des hommes. Ses petites populations ne furent jamais en état de résister au torrent des peuples qui débordaient sur elles. Aussi la Judée a été frappée de tous les glaives dominateurs : l'Égypte,—l'Assyrie,—la Perse, — la Grèce,—Rome,—l'Europe moderne au temps des croisades,—la France, guidée par Bonaparte, sont tour à tour apparues dans son sein. Sa mission était plus haute que celle des conquérants ; Dieu ne lui avait pas confié le glaive, mais la pensée. Elle devait éclairer le genre humain sur son origine, lui révéler sa destination, lui apprendre la nature de Dieu, conserver la loi morale sans laquelle l'humanité meurt, léguer la Bible au monde, et c'est un admirable spectacle que cet accomplissement des prophéties, la naissance du Christ sur cette terre où Dieu avait parlé à Moïse. C'est ce qui fait que, pour le philosophe et le poète, cette petite contrée est plus riche en souvenirs que la Grèce et Rome.

Le vieux monde tendait à l'unité politique. L'empire universel a été le rêve de tous les hommes dont le nom est venu de ces contrées avec un prisme de grandeur et de force. Nous les verrons tous se ressembler, et si nous avions le goût des mythes qui a saisi plusieurs historiens de nos jours, nous pourrions, avec quelque hardiesse, nier l'existence de ces personnages célèbres. Mais s'il faut se

défier d'être trop crédule relativement aux témoignages historiques, je pense que notre siècle doit être surtout en garde contre la passion du scepticisme, qui le porte à douter de faits que le genre humain a affirmés jusqu'à lui. Il ne faut pas croire que l'on avance ainsi dans la science de l'histoire. Le scepticisme est un merveilleux instrument pour détruire; je ne sais pas ce qu'il a fondé.

On croit que ce fut vers l'an 1809 du monde que Mesraïm, petit-fils de Noé, établit la première monarchie égyptienne. — Thèbes et Memphis ne tardèrent pas à s'élever. De glorieux suffrages ont, dans tous les siècles, salué cette contrée comme riche de sagesse et de vertus. La science antique et moderne, Hérodote et Platon, Fénélon et Bossuet ont admiré la législation et les coutumes de ce peuple. Ils ont vanté son mépris de la guerre, son respect pour les dieux, ses découvertes dans les sciences. Enfin ils nous ont montré l'Égypte comme un sénat de sages, institué pour servir de décoration à la terre. Toutefois il y a des taches à ce tableau, et il ne faudrait pas admettre sans restriction cet enthousiasme. Hérodote nous raconte qu'un roi d'Égypte, Chéops, prostitua sa propre fille pour avoir de l'argent afin d'achever une pyramide. Et cet horrible trafic ne révolta pas ce peuple que l'on nous représente comme si sage! L'historien cite plusieurs courtisanes qui semblent occuper en Égypte la place des Laïs dans la volup-

tueuse Grèce, et l'Écriture nous montre souvent l'Égypte comme ayant mérité la colère de l'Éternel. Mais il y avait chez ce peuple de belles institutions, telles que le jugement des rois après leur mort. La grande figure égyptienne, Sésostris, était un conquérant qui pesa sur les nations; et quoiqu'il n'ait pas exécuté la conquête du monde qu'il avait méditée, il paraît qu'il étendit son pouvoir dans les Indes plus loin qu'Alexandre, et qu'il régna du Danube au Gange. Sésostris semble avoir eu le pressentiment de la chute de l'Égypte; il eut peur de ses triomphes, et employa toute son influence sur ses sujets à éteindre l'ardeur belliqueuse qu'il avait allumée dans leurs âmes.

Nemrod fonda l'empire des Assyriens à peu près dans le temps de la fondation de l'Égypte.—Ninive et Babylone sont ses deux grandes capitales. La splendeur de l'Assyrie est le règne de Ninus et surtout celui de Sémiramis, sa femme. Les poètes ont chargé cette reine de crimes atroces pour la rendre plus dramatique. Lorsque l'art s'empare d'une figure historique, il doit être avare de forfaits. La poésie devient ainsi une calomnie; elle est infidèle à sa mission. Les historiens ne parlent de Sémiramis que pour la louer. Ninus et Sémiramis ont étendu par des conquêtes l'Assyrie vers l'Orient; mais leur véritable gloire est d'avoir fondé deux des plus magnifiques cités de l'ancien monde : Ba-

bylone et Ninive [1]. Hérodote parle encore d'une autre reine, Nitocris. Lorsqu'il parcourut l'Orient, le nom de cette femme était en grande vénération; elle avait fait fleurir l'industrie et les arts, et rendu le peuple heureux; mais son nom s'est presque effacé de la mémoire des hommes. Est-ce parce qu'elle n'a pas ravagé la terre?.. L'Assyrie s'étendit bien autrement sous le règne de Nabuchodonosor, ce fou furieux, si célèbre par les malédictions des prophètes, qui finit par se réfugier dans les forêts, où il vivait parmi les bêtes. Il désola la Syrie, la Palestine, l'Idumée et l'Arabie, l'Égypte et une partie de la Perse.

Nous venons de prononcer le nom de la véritable monarchie orientale, de celle qui a le plus réalisé l'idée gigantesque d'unité politique, d'empire universel. Hérodote a entouré le berceau de Cyrus, le grand homme de la Perse, d'un merveilleux que Xénophon n'a pas adopté. Il aurait, selon le premier, couru dans son enfance des dangers comme Moïse. On rencontre souvent dans les vieilles chroniques des peuples ces enfances périlleuses des hommes qui portent en eux la destinée des nations.

Crésus, roi de Lydie, poussé par un oracle, eut la folie de déclarer la guerre à celui devant qui il

[1] Aucun livre appartenant à l'Assyrie, à la Médie, à la Phénicie, n'est parvenu aux modernes.

avait plu à Dieu d'humilier le monde. Crésus fut fait prisonnier. — « Dites-moi, lui demanda le Perse, qui vous a persuadé d'entrer dans mon pays avec une armée, et de vous déclarer mon ennemi, lorsque je pensais être en amitié avec vous ? — Prince, lui répondit Crésus, votre bon destin et ma mauvaise fortune m'ont fait faire cette entreprise, et le dieu des Grecs m'a persuadé de vous déclarer la guerre, car enfin il n'y a point d'homme assez insensé pour aimer mieux la guerre que la paix. Les enfants ensevelissent leurs pères dans la paix, et les pères ensevelissent leurs enfants dans la guerre. » (Hérodote, livre Ier.)

Ces belles paroles séduisirent le conquérant. Dès lors Crésus fut attaché à la fortune de ses vainqueurs, il suivit partout Cyrus et son indigne successeur, Cambyse, comme une sorte de philosophe instruit par le malheur. On le rencontre partout dans les historiens, aidant de ses conseils les monarques dont il avait rêvé la chute. Cyrus, entraînant les Mèdes sur ses pas, réduisit les peuples de l'Asie mineure, depuis la mer Égée jusqu'à l'Euphrate ; subjugua la Syrie, l'Arabie, une partie de l'Assyrie, et forma le siége de Babylone. Les temps de Sémiramis n'étaient plus ; Babylone était plongée dans la volupté et la débauche. Nous remarquerons toujours la même marche dans la destinée des grandes nations ; à l'époque de leur splendeur, elles obéissent à des lois sévères, elles ne s'amol-

lissent pas dans l'oisiveté et le luxe; elles se jettent alors sur des peuples corrompus qui passent sous le joug; mais les richesses de leurs conquêtes les énervent, et elles tombent à leur tour sous des peuples nouveaux. Cyrus arrivait avec les Mèdes, qui, ainsi que l'a remarqué Bossuet, étaient déjà dégénérés; mais les Perses, dont il avait fait sa réserve, étaient des soldats dans toute l'ardeur d'une nation belliqueuse durant sa période d'agrandissement, des hommes rudes et forts. On n'aurait pas soupçonné de tels ancêtres aux esclaves amollis qui tombèrent plus tard sous le sabre d'Alexandre. Babylone prise, l'antique empire des Assyriens rayé de la liste des nations, Cyrus régna sur presque tout l'ancien monde. En mourant il laissa l'empire à Cambyse, prince insensé et furieux, qui se jeta sur l'Égypte comme un fou, et vit périr dans les sables du désert une grande partie de son armée. Il se maintint cependant dans sa conquête. Fratricide et incestueux, s'il faut en croire Hérodote; tourmenté dès son enfance par l'épilepsie, il poussa la violence en Égypte jusqu'à faire fouetter les prêtres, et à frapper le dieu Apis de son glaive.

C'est ici, comme dit Montesquieu, qu'il faut se donner le spectacle des choses humaines. Le vieux monde oriental va finir; il était dans les desseins de la Providence de transporter la civilisation, la vie de l'humanité sous d'autres cieux, dans la Grèce.

Aussi les antiques nations de l'Asie s'allanguissent sous le sceptre de la Perse. L'Orient dort au murmure de ses fleuves, sous le dôme scintillant de ses nuits transparentes; ses immenses cités allument dans l'ombre les mille flambeaux de l'orgie, et retentissent de chants de joie. Les harems parfumés, les festins nocturnes énervent l'homme et l'anéantissent, tandis que l'humanité travaille ailleurs et s'élance à de nouvelles destinées.

Le bruit du monde grec va jusqu'aux oreilles de Xercès, qui régnait alors sur l'Orient; et, poussé par je ne sais quelle puissance mystérieuse, comme si l'ancien monde ne devait pas périr assez tôt sous la pensée du monde moderne, Xercès veut marcher à sa rencontre. Pendant plusieurs années il prépare ce grand voyage, et, traînant derrière son char toutes les populations asiatiques, il vient fondre sur la Grèce, s'arrête devant une poignée de héros, et ne doit la vie qu'à une honteuse fuite. Plus tard, le Macédonien Philippe ayant réuni sous sa domination tous les États de la Grèce, son fils alla demander compte à la Perse de tant d'audace, et porta le dernier coup au vieux monde oriental. Alexandre, c'est l'esprit grec qui se répand dans l'univers, l'esprit actif et remuant qui donne à ce peuple une physionomie si animée et si vive! « Qu'est-ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis?... dit l'auteur de l'*Esprit des lois;* qu'est-ce que cet usurpateur sur

la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes? »

Nous n'avons encore fait qu'entrevoir la superficie du monde oriental, ce qu'il y a de plus apparent, la puissance politique née de la force des armes. Il est difficile de pénètrer bien avant dans ces ténèbres. L'Orient est un grand hiéroglyphe que personne ne déchiffrera entièrement. Toutefois de laborieuses recherches qui se font de nos jours auront, j'espère, les résultats qu'elles méritent. Il faut cependant que nous essayions de lever un coin du voile; il faut, avec le secours de tous, chercher au moins à constater ce que nous savons sur le berceau du monde.

Il est assez visible que le pouvoir politique était le plus souvent théocratique. Tout venait se fondre dans la religion. Suivez Hérodote dans son voyage d'Égypte. Il ne parle que des prêtres. Ce sont eux qui conduisent les princes. L'oracle est le grand despote du monde oriental, c'est une voix mystérieuse qui fait le destin des empires. A-t-il parlé, un roi part avec son peuple pour en écraser un autre. Les crimes le plus atroces s'exécutent sur un mot ambigu de l'oracle. L'Orient légua ce fléau à la Grèce; mais l'humanité se développa en Grèce avec une telle liberté qu'elle échappa à ce joug. Dans la Chaldée, dans l'Assyrie, non-seulement l'oracle, mais la magie, exerçaient une grande puissance sur l'État. Dans les pays comme la Perse,

où le pouvoir était moins sacerdotal, il était absolu et tout entier dans la main d'un seul homme. L'immobilité, l'unité étaient les caractères du pouvoir oriental. Le mot de liberté, si retentissant depuis le christianisme, n'aurait pas été compris des peuples asiatiques. On voit cependant qu'à la mort de Cambyse il s'éleva une discussion parmi les grands de la Perse sur le gouvernement qu'il convenait de donner à ce vaste empire, et l'on entend là pour la première fois une voix qui parle de république, et qui ne fut pas écoutée. J'avoue que je soupçonne Hérodote d'avoir prêté une pensée grecque aux Perses, et ce qui m'étonnerait ne serait pas le rejet de cette proposition, mais bien que quelqu'un eût songé à la faire. Ainsi donc, dans l'État, immobilité et despotisme.

Dans la religion, vous trouverez enveloppées de symboles souvent obscurs les hautes vérités enseignées par tous les peuples. En Perse, on voit le nombre trois apparaître dans Ormuz, Hom et Mithras, qui gouvernent les génies subalternes. Arhiman n'est-il pas une sorte d'ange déchu, le génie du mal ? Là aussi se montre un premier homme séduit par l'orgueil, un jugement terrible à subir, le paradis et l'enfer. Zoroastre est le grand-prêtre de la Perse.

« Les Perses, dit F. Schlegel, adoraient et reconnaissaient le même Dieu de lumière et de vérité que les Hébreux, quoique cette connaissance

de la vérité fût mêlée de beaucoup de poésies, d'idées mythologiques, et même de beaucoup d'erreurs essentielles. L'Écriture sainte appelle même Cyrus oint du Seigneur, ce que l'on n'eût jamais dit d'un Pharaon égyptien, quelque reconnaissance qu'on eût pu lui devoir. Toute l'organisation sociale et politique de l'empire des Perses était basée sur cette croyance élevée. Le monarque devait, comme soleil de la justice, être une image visible du Très-Haut et de la lumière éternelle, et les sept premiers princes de l'empire correspondaient aux Amshaspands ou aux sept puissances invisibles qui, les premières dans le monde des esprits, dominent les diverses forces et les diverses régions de la nature. »

On n'est pas certain de l'époque où vécut Zoroastre, qui est pour la Perse ce que Confucius et Lao-Tseu sont pour la Chine. Les uns placent son existence avant les temps historiques ; d'autres prétendent qu'il y eut plusieurs réformateurs de ce nom ; d'autres encore affirment que Zoroastre précéda immédiatement Cyrus ; d'autres enfin veulent que le grand réformateur de la Perse ne soit venu que plus tard encore, sous Darius, fils d'Hystaspe.

Le *Zendavesta*, qui renferme la doctrine de Zoroastre, reproduit toutes les antiques traditions religieuses et nationales de la Perse. La croyance erronée aux deux principes du bien et du mal est la base de la religion de ce peuple. L'adoration du

feu caractérise fortement son culte. Ormuz et Ahriman, le premier représentant la lumière et le second les ténèbres, le bien et le mal, semblent des êtres créés, tandis que Zervané Akéréné (le temps sans bornes) est de toute éternité. Il y a là, peut-être, sous des termes insuffisamment compris, l'idée d'un principe primitif et supérieur ; mais, dans tous les cas, il serait comme enseveli dans des nuages [1].

En Égypte et partout on rencontre des idées fondamentales de la religion de Dieu. Il est inutile de s'étendre sur ces preuves après les développements donnés à cette question par un célèbre écrivain de nos jours.

Mais si ces vérités apparaissent partout, combien elles sont obscurcies par une idolâtrie grossière, par mille superstitions criminelles ! On peut croire que ces peuples avaient à peine l'idée de ces hautes révélations, et qu'ils voyaient surtout dans la religion les dieux informes devant lesquels ils se prosternaient. En Perse, l'adoration du feu et la croyance que la puissance du mal balance celle de Dieu. En Égypte, l'adoration d'un bœuf, la vénération des crocodiles.

Quant à l'Assyrie, il ne faut que se rappeler ce curieux passage du prophète Daniel :

« Les Babyloniens avaient alors une idole nom-

[1] Consulter le *Zendavesta*, traduit par Anquetil-Duperron.

mée Bel pour laquelle on sacrifiait tous les jours douze mesures de farine du plus pur froment, quarante brebis et six grands vases de vin.

» Le roi honorait aussi cette idole, et il allait tous les jours l'adorer. Mais Daniel adorait son Dieu, et le roi lui dit : Pourquoi n'adorez-vous point Bel?

» Daniel répondit au roi: Parce que je n'adore point les idoles qui sont faites de la main des hommes, mais le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui tient en sa puissance tout ce qui a vie.

» Le roi dit à Daniel : Croyez-vous que Bel ne soit pas un dieu vivant? Ne voyez-vous pas combien il mange et combien il boit chaque jour?

» Daniel lui répondit en souriant : O roi, ne vous y trompez pas. Ce Bel est de boue au dedans et d'airain au dehors, et il ne mangea jamais.

» Alors le roi entra en colère, appela les prêtres de Bel, et leur dit : Si vous ne me dites quel est celui qui mange tout ce qui s'emploie pour Bel, vous mourrez.

» Mais si vous me faites voir que c'est Bel qui mange toutes ces viandes, Daniel mourra, parce qu'il a blasphémé contre Bel. Daniel dit au roi: Qu'il soit fait selon votre parole.

» Or il y avait soixante-dix prêtres de Bel, sans leurs femmes, leurs enfants et leurs petits-enfants. Le roi alla donc avec Daniel au temple de Bel.

» Et les prêtres de Bel lui dirent : Nous allons sortir dehors ; et vous, ô roi, faites mettre les viandes et servir le vin ; fermez la porte du temple, et la cachetez de votre anneau.

» Et demain au matin, lorsque vous entrerez, si vous ne trouvez pas que Bel ait tout mangé, nous mourrons tous, ou bien Daniel mourra pour avoir rendu un faux témoignage contre nous.

» Ils parlaient ainsi de lui avec mépris, parce qu'ils avaient fait sous la table de l'autel une entrée secrète par laquelle ils venaient toujours et mangeaient ce qu'on avait servi pour Bel.

» Après donc que les prêtres furent sortis, le roi mit les viandes devant Bel, et Daniel commanda à ses gens d'apporter de la cendre, et il la répandit par tout le temple devant le roi, la faisant passer par un crible. Ils sortirent ensuite, et fermèrent la porte du temple ; et, l'ayant scellée du cachet du roi, ils s'en allèrent.

» Les prêtres entrèrent durant la nuit, selon leur coutume, avec leurs femmes et leurs enfants, et mangèrent et burent tout ce qui avait été servi.

» Le roi se leva dès la pointe du jour, et Daniel vint au temple avec lui.

» Le roi lui dit : Daniel, le sceau est-il en son entier ? Daniel répondit : O roi, le sceau est tout entier.

Aussitôt le roi, ayant ouvert la porte et voyant la table de l'autel, jeta un grand cri, en disant :

Vous êtes grand, ô Bel! et il n'y a point en vous de tromperie.

» Daniel commença à rire; et, retenant le roi, afin qu'il n'avançât plus avant, il lui dit : Voyez ce pavé; considérez de qui sont ces traces de pas.

» Je vois, dit le roi, des traces de pieds d'hommes, de femmes et de petits enfants. Et il entra dans une grande colère.

» Il fit alors arrêter les prêtres, leurs femmes et leurs enfants, et ils lui montrèrent les petites portes secrètes par où ils entraient et venaient manger tout ce qui était sur la table.

» Le roi les fit donc mourir, et il livra l'idole de Bel en la puissance de Daniel, qui renversa l'idole et son temple.

» Il y avait aussi en ce lieu-là un grand dragon que les Babyloniens adoraient ;

» Et le roi dit à Daniel : Vous ne pouvez pas dire présentement que celui-ci ne soit un dieu vivant. Adorez-le donc.

» Daniel lui répondit : J'adore le Seigneur mon Dieu, parce que c'est lui qui est le dieu vivant ; mais celui-ci n'est point un dieu vivant.

» S'il vous plaît, ô roi, de me le permettre, je tuerai ce dragon sans me servir ni d'épée ni de bâton. Le roi lui dit : Je vous le permets.

» Daniel prit donc de la poix, de la graisse et du poil ; et, ayant fait cuire tout cela ensemble, il en fit des masses qu'il jeta dans la gueule du dragon,

et le dragon creva. Et Daniel dit : Voilà celui que vous adoriez ! »

Toutes ces folies révoltèrent l'âme ardente de Moïse, à qui Dieu avait révélé les mystères admirables de la nature divine. Il avait pu examiner en Égypte ce culte des idoles, et il retrouvait avec horreur chez les Hébreux un penchant vers les mêmes erreurs. C'était un peuple né avec des passions terribles que Moïse dompta par une force qui venait d'en haut. M. Ampère dit judicieusement en parlant de Mahomet : « Il a prescrit à ses disciples ce » qui pouvait leur plaire davantage, la conquête du » monde. Qu'est cela en comparaison du mors que » la main de Moïse a placé dans la bouche d'Israël? » A côté de lui je trouve Mahomet bien petit. Il » flatte la nature humaine, Moïse la dompte. » (*Revue des deux mondes*, 1er juin 1833.)

Mais nous ne nous arrêterons pas ici sur la religion enseignée par Moïse, puisque nous allons nous livrer dans ce volume à l'examen des Livres saints.

Maintenant, si nous recherchons quel a été l'état de la philosophie dans le vieux monde oriental, le voile s'épaissit encore, et nous sommes obligés de convenir que la philosophie n'existait pas , ou qu'elle était entièrement dominée et absorbée par la religion. Comme nous l'avons déjà remarqué, la philosophie ne peut naître que du développement de l'humanité. L'Orient, préoccupé de l'idée

de l'infini, ne pouvait guère se livrer aux investigations curieuses de cette science. L'Inde et la Chine offrent cependant de précieux travaux dont nous allons bientôt parler.

L'art nous a laissé en Orient de magnifiques traces. L'Égypte, la Perse, l'Assyrie n'ont point révélé aux modernes de monuments poétiques. Les poëmes persans que l'Europe connaît sont d'une date bien postérieure à l'époque qui nous occupe. Nous ne pouvons juger l'art de ces peuples que par les débris de leur colossale architecture. Rappelons-nous que l'armée française qui suivit le jeune Bonaparte en Égypte fut saisie d'une telle stupeur à l'aspect de Thèbes qu'un silence religieux régna dans ses rangs. La grandeur était le caractère de l'art oriental; tout ce qui rappelait Dieu, l'infini, faisait battre le cœur de ces peuples; et s'ils nous avaient légué une poésie autre que la poésie révélée, elle serait certainement empreinte de ce grandiose. L'humanité y occuperait peu de place; elle serait tremblante aux pieds de la divinité, qui absorberait toutes les idées du poète. L'architecture seule parle haut des miracles de l'art dans ces contrées; elle est une preuve incontestable des immenses richesses que ces monarques possédaient, et ces preuves existent non-seulement à Thèbes, à Palmyre, mais à Jérusalem, mais dans tout l'Orient. Les trésors de Salomon étaient inépuisables; il a fallu que le commerce ait beaucoup enrichi ce grand homme,

à en juger par les prodiges du temple qu'il éleva au Seigneur. On se rappelle que ses flottes couvraient les mers. Nous avons encore des renseignements assez vagues sur le commerce des plus anciens peuples du monde [1]. L'opinion de Montesquieu, que ce commerce ne devait être alimenté que par le luxe des monarques, me semble fondée. On se rappelle ce qu'étaient les cours de Persépolis, de Babylone, de Ninive, quelle foule innombrable de courtisans et de hauts dignitaires, de femmes et d'esclaves encombraient ces immenses palais. Le commerce qui a pour but d'améliorer le sort des masses n'a pu venir que plus tard.

Nous avons deux fois rencontré le nom de l'Inde dans ce chapitre. Quoique son existence soit peu mêlée à l'histoire des grandes monarchies orientales, cependant les coursiers de Sémiramis, de Sésostris, d'Alexandre, ont bu l'eau des fleuves indiens. Aux rives du Gange et de l'Indus, l'humanité, dans ses commencements, semble s'être enfermée et craindre le contact des autres peuples; comme si ce beau climat, cette terre féconde et couverte de fleurs, portaient dans l'esprit de l'homme la conviction qu'il n'a nul besoin de secours étrangers. Mais la société indienne solitaire et rêveuse ne s'est pas isolée ainsi dans un lâche repos. Son imagination est errante et laborieuse.

[1] Consulter le savant ouvrage de Heeren.

Là, comme dans le reste de l'Orient, la religion plane sur toutes les intelligences. L'État est une théocratie. Les brahmes enchaînent pour ainsi dire la caste des guerriers et celle des trafiquants. On conçoit que dans un pays non conquérant les gens de guerre n'occupent pas la première place dans l'État. Nous retrouvons encore dans la religion les grandes vérités universelles (ou catholiques) révélées par Dieu à Moïse, et adoptées par tous les peuples. D'abord Brahma, le grand être, *celui qui est par lui-même;* le nombre trois apparaissant partout, puis une foule d'intelligences secondaires. Jamais mythologie n'enfanta de telles myriades d'êtres; la fécondité de l'imagination indienne est incroyable. Puis douze régions du ciel, vingt et un enfers; tout cela revêtu d'une pittoresque poésie, du gigantesque oriental. Le législateur divin s'appelle Manou (esprit), nom sacré qui se retrouve chez plusieurs peuples de l'antiquité. Les Indiens considèrent la vie comme un lieu de combat. Ils voient dans l'avenir des récompenses pour le brave, des tourments pour le lâche. Voilà le bon côté.

Auprès des hautes vérités révélées apparaissent d'étranges erreurs humaines. Le brahme est un être surnaturel. Porter la main sur lui est un crime inexpiable. Voler un prêtre est un forfait énorme. Tuer un esclave n'est pas plus criminel que tuer un chat. La vache est sacrée. — Que les philosophes voient ce que le Christ avait à faire dans ce monde!

Les solitaires indiens, qui étonnèrent les Grecs d'Alexandre, et que l'on révérait jusqu'à l'idolâtrie, étaient des hommes qui avaient déclaré une guerre terrible au monde des sens, et s'efforçaient de s'élever, aidés par la lecture habituelle du mystérieux livre des Védas, jusqu'à la vie pure de l'âme et à l'union avec Dieu. Cette muette contemplation est considérée comme le plus haut point de gloire où puisse parvenir l'humanité. La métempsycose est indienne; elle a passé de là dans le monde philosophique.

Dans ce pays, l'individu, avant de naître, est enchaîné par une loi immuable. Manou ne semble avoir eu pour but que d'immobiliser la société. C'est un contraste frappant avec la société moderne, si mobile, si progressive. L'obéissance aveugle est le plus impérieux devoir de l'Indien. — Les brahmes dirigent le roi jusque dans ses pensées; toutes les minutes de sa vie sont surveillées par eux. Les hommes, divisés par castes, ne cherchent jamais à changer de condition. Le fils du guerrier est guerrier, celui du marchand est marchand. Les doctrines brahminiques sont pacifiques. Les prêtres craignaient l'influence des guerriers, aussi ils ont horreur de la guerre. Les femmes sont toujours dans un état de dépendance absolue. Dans leur enfance, elles obéissent à leurs pères; à leurs maris, dans la jeunesse; dans la vieillesse, à leurs fils. On sait jusqu'où va le culte qu'elles portent à leurs

époux. Dans plusieurs contrées le bûcher des veuves l'atteste encore.

Les peuples ont de tout temps demandé à l'Inde ses tissus admirables et toutes les productions de son sol fertile ; mais on a toujours été forcé d'aller trouver ce peuple qui ne sort pas de chez lui. C'est défendu par la loi.

L'architecture indienne offre des rapports évidents avec celle de l'Égypte, elle est empreinte de ce caractère grandiose et mystérieux ; mais l'art ne se borne pas dans l'Inde à une manifestation architecturale. On trouve là une poésie que l'Europe moderne étudie aujourd'hui avec ardeur.

« Des grands poèmes héroïques des Indiens qui existent encore, l'un chante Rama, qui, dit-on, conquit la partie méridionale de la péninsule, peuplée d'habitants sauvages, et l'île de Ceylan. C'est le héros favori de la nature ; on le représente dans toute la magnificence de la jeunesse, de la beauté, de la noblesse et de l'amour ; mais presque toujours malheureux et banni, luttant continuellement contre les dangers et les souffrances ; caractère et aspect de la vie héroïque qui se retrouve dans toute fable belle et heureusement développée sous presque tous les climats, seulement avec des couleurs locales différentes. Dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, au faîte de la victoire, de la force et de la joie, l'homme éprouve souvent comme un sentiment profond de ce qu'il y a de vain

et de périssable dans la vie. Ce poème héroïque de Rama, tel qu'il existe encore et d'après quelques preuves que j'ai acquises, me paraît être un ouvrage d'une grande beauté, et tenir à peu près le milieu entre la simplicité et la clarté d'exposition homérique, et la plénitude d'imagination qui distingue la poésie des Perses. Il est encore rempli et orné d'une foule de sentences de l'antique sagesse. A côté des combats et des héros, s'y trouvent peints avec non moins de détails la vie intérieure des saints ermites, leurs silencieuses méditations, leurs sages doctrines, leurs pieux entretiens. — Il semble voir dans les poèmes épiques des Indiens Homère et Parménide, Hésiode et Solon réunis dans un même ouvrage, tandis qu'une foule de pensées et d'images dans le goût oriental rappellent les sublimes écrits de Moïse et les proverbes de Salomon. L'autre grand poème héroïque indien qui embrasse tout le système mythologique, le *Mahabharata*, célèbre le combat général qui arma les uns contre les autres les héros, les dieux et les géants. Chez tous les peuples de l'antiquité qui possédaient une tradition ancienne, les prêtres ont rédigé, sous une forme symbolique et dans une semblable fiction d'une guerre merveilleuse entre les dieux et les héros, leurs pressentiments et leurs souvenirs d'une nature encore plus sauvage, plus grande dans ses effets et non encore fixée, ainsi que la fin tragique d'un monde héroïque extérieur. Quelque

moderne que puisse être l'époque où les deux poèmes héroïques indiens, le *Ramayan* et le *Mahabharata*, ont été retouchés et ont reçu leur forme actuelle, la base de la fiction est d'une haute antiquité, puisqu'on la retrouve en grande partie représentée et sculptée sur des rochers, sur des monuments du monde primitif. Le Mahabharata est rempli d'idées qui appartiennent à la doctrine de Védanta; aussi l'attribue-t-on à Vyasa. J'ignore jusqu'à quel point cette philosophie n'est point aussi la base du Ramayan, ce qui serait une circonstance décisive pour indiquer la place que l'on doit assigner dans l'histoire de la littérature indienne à cette grande composition épique; bien que selon les données historiques le poète Valmiki en soit regardé comme le créateur. » — F. Schlegel.

Le Mahabarata, qui, selon l'expression d'un orientaliste, l'emporte sur les autres grands poèmes de l'Inde comme le Gange surpasse les principales rivières de ces contrées, a peut-être plus d'importance encore pour les Hindous que les poèmes homériques pour les Grecs. En effet, l'Inde n'a pas d'histoire, on ne peut se faire une idée vague des temps qui se sont écoulés avant l'invasion d'Alexandre que par les poèmes antiques; tout s'y retrace : les doctrines religieuses et philosophiques, un vaste panthéisme, la vie austère de certains brahmes, le sacrifice des biens terrestres pour ar-

river au souverain bien qui est la pénétration de la science contenue dans les Védas; les mœurs, les habitudes, les coutumes de ces peuples. La métempsycose fournit au poète mille métamorphoses fantastiques qui, au premier abord, n'ont l'air que de caprices de l'imagination, tandis que, pour les Hindous, elles ont leur origine dans les croyances philosophiques généralement adoptées. Il y a dans la partie mythologique du poème bien des passages étranges dont le sens est aujourd'hui impénétrable, soit que nous ayons perdu les connaissances nécessaires à leur intelligence, soit que le texte ait été altéré, ce qui n'a pu manquer d'arriver souvent. Le *Mahabharata* est encore une peinture de la société hindoue divisée en castes exclusives, dominées par celle des brahmanes. Mais des travaux récents nous permettent de faire connaître à nos lecteurs quelques fragments du merveilleux poème, ils révèleront bien mieux que toute dissertation cette littérature orientale encore si peu connue de l'Europe.

La poésie descriptive est grandiose et solennelle dans le *Mahabharata*. Voici un fragment qui renferme des vers magnifiques sur l'Himalaya :

« L'omaça dit : Or, ce roi de la terre, guerrier célèbre, au grand char, régnant sur tout l'univers, réjouit l'esprit et les regards des trois mondes. Ce héros aux grands bras apprit du magnanime Ka-

pila la destruction terrible de ses aïeux et leur non-admission dans le ciel; alors, déposant la royauté entre les mains d'un de ses conseillers, le cœur attristé, il s'en alla au revers de l'Himalaya se livrer aux mortifications, ô grand prince! Dans son désir d'attirer sur la terre la Gangâ à force de piété, ayant détruit ses souillures par la mortification, il aperçut, ô grand roi, l'Himalaya roi des monts, embelli de pics de formes diverses, tout rempli de minéraux, partout étincelant de nuages suspendus par le vent, orné sur ses flancs de berceaux épais et de rivières, comme aussi de palais; recherché des tigres et des lions disséminés dans ses cavernes et ses grottes, des oiseaux aux formes variées, roucoulant chacun selon sa voix, des éperviers et des coucous, des oies sauvages et des oiseaux de rivières; retraite des paons dont la queue brille de cent plumes, des faisans, des *kokilas*, des perdrix dont le tour de l'œil est noir, et qui sont chères à leurs petits; montagne dont les étangs délicieux regorgent de lotus, qui retentit partout du doux murmure des ruisseaux, dont le sol pierreux plaît aux kinnaras et aux asparas, foulée en tous sens par les défenses des éléphants de cette partie du monde; promenade ordinaire des demi-dieux, habitants de l'air, abondante en diamants d'espèces diverses; séjour choisi des serpents pleins de venin, à la langue brûlante, tantôt étincelant d'or, tantôt brillant de la couleur de l'argent, tantôt

prenant la nuance de l'antimoine dont on fait le collyre. »

Après ce tableau des montagnes de l'Inde, nous placerons ces vers sur l'Océan :

« Saôti parle.

» Cependant, au crépuscule qui suit la nuit, le matin, dès le soleil levant, Kadroû et Vinatâ, ces deux sœurs passionnées et pleines de trouble à l'occasion du pari qui entraîne l'esclavage de l'une d'elles, ô brahmane, riche en mortifications, allèrent voir de près le cheval outchtchaïcrava, et elles aperçurent l'Océan, trésor des eaux, incommensurable abîme, toujours agité et retentissant, tout rempli de poissons monstrueux, abondant en baleines, traversé par des êtres innombrables et de formes diverses ; l'Océan que l'on n'ose jamais affronter à cause de tant d'autres animaux effrayants, difformes, terribles, redoutables, se mouvant sous l'onde; agité par des tortues et des crocodiles; mine où reposent toutes les perles, asile de Varouna, asile des serpents, séjour agréable et sans égal ; la mer reine des rivières, demeure du feu des régions inférieures, alliée des asouras (qu'elle a recueillis), redoutable à voir, trésor sans fin des sucs dont se nourrissent les êtres ; la mer divine et fortunée, source suprême de l'ambroisie des immortels, incommensurable, trop vaste pour la pensée, très pure dans ses eaux, merveilleuse, formidable, glaçant d'effroi par le bruit des êtres qu'elle recèle,

rendant un son épouvantable, se tordant en des tourbillons profonds, sujet de crainte pour toutes les créatures, tirant sa force du vent et du balancement des marées, grossie par la tempête, et comme sautant toujours avec ses vagues en mouvement. »

On le voit, c'est là une manière de peindre qui diffère profondément de celle des poètes hébreux, grecs et romains. Ici le naturalisme est dominant, toute la création fermente et s'agite, c'est une puissance de vie qui saisit l'imagination. On sent la prodigieuse fécondité de ces climats brûlants, où la nature produit incessamment des myriades d'animaux et de plantes, où les mers, les fleuves, les montagnes et les forêts retentissent de cris et de murmures, où l'infini travail de la création gémit et bout comme une fournaise.

En d'autres parties du Mahabharata, le poète anime toute la nature; il donne le langage aux animaux et aux végétaux :

« Après avoir ainsi parlé, Kacyapa souhaita du bonheur à Garouda : Quand tu combattras avec les dieux, puisses-tu être heureux ! Que les brahmanes, dont le pot est plein de riz donné en aumône, que les vaches et tout ce qu'il y a de meilleur au monde te soient favorables, et que la route où tu t'engages te soit propice, ô oiseau ! Quand tu combattras avec les dieux, que le Rig et le Yadjou Véda, que le Samavéda, les invocations, les offran-

des, toutes les prières secrètes et tous les livres saints deviennent ta force !

« Après que son père lui eut adressé ces paroles, Garouda s'en alla près de ce lac, et vit une eau pure, animée par divers oiseaux aquatiques ; se rappelant les paroles de son père, le grand volatile, doué d'une effrayante rapidité, saisit d'une serre l'éléphant et de l'autre la tortue ; puis le grand oiseau s'élança au haut des airs, et, se réfugiant vers un petit étang sacré, il s'abattit sur de beaux arbres qui, dans leur frayeur, tremblèrent, secoués par le vent de ses ailes : « Qu'il ne nous casse pas, » se dirent ces arbres divins, aux branches fleuries. Mais lui, voyant ces rameaux couverts de fruits ravissants et leurs troncs agités, il alla, dans son vol, se poser sur d'autres arbres d'une beauté incomparable, aux branches de lapis-lazuli chargées de fruits d'or et d'argent, tout entourés des eaux de la mer étincelante et immense.

» Là, un beau tronc de bois de sandal d'une colossale grandeur dit à cet oiseau extraordinaire qui s'abattit d'un vol rapide comme la pensée : « Cette grosse branche que tu me vois est longue de cent yodjanas ; places-y ces deux animaux, l'éléphant et la tortue, que tu apportes du haut des airs. »

» Alors il ébranla l'arbre habité par des milliers d'oiseaux, et, pareil à une montagne, Garouda, en s'abattant au milieu des branches dans sa course

rapide, brisa cette masse de feuilles solides. »

Cette manière est surtout en relief dans le grand épisode brahmanique du *sacrifice des serpents*, morceau plein de mystère, que l'on ne sait trop comment interpréter. « Faut-il y voir, dit M. Th. Pavie [1], une ressouvenance du paradis terrestre et de la promesse d'un rédempteur, ou simplement une allusion aux innombrables reptiles que les brahmanes rencontrèrent dans les parties méridionales de l'Inde, quand ils s'y établirent en venant des régions supérieures? faut-il, en interprétant le nom de leur roi (Takchaka) par le sens naturel de *charpentier*, y deviner la lutte des Hindous avec les anciens habitants des forêts, sauvages et hétérodoxes? »

Nous sommes tenté d'adopter la première idée et de voir dans le sacrifice des serpents, raconté par le *Mahabharata*, un mythe ancien dans lequel cet animal mystérieux figure comme le symbole des anges rebelles.

Les parties purement humaines du grand poème des Hindous présentent plus de rapports avec la poésie homérique, et même avec la poésie chevaleresque.

Le roi Droupada a décidé qu'il donnerait sa fille à celui qui, ayant tendu un arc d'une force extraor-

[1] Toutes les citations sont empruntées à cet orientaliste, qui vient de publier un volume sous le titre de *Fragments du Mahabharata*.

dinaire, *frapperait le but après avoir traversé l'appareil avec des flèches armées de fer.* Ceci rappelle les tournois du moyen âge dans Arioste ou dans Walter Scott. Toutefois la poésie des Hindous est bien autrement éblouissante. Qu'on me permette de citer encore, puisque cette poésie est aujourd'hui toute nouvelle pour la France.

« Arrivés sous la tête de la constellation du Dauphin, les princes entrèrent par le nord-est en une belle plaine unie, hors de la ville. Alors resplendit l'enceinte, complètement environnée d'habitations, ornée de portes et d'arcs de triomphe, défendue par des clôtures et des fossés, embellie tout autour par un large espace bien décoré, animée confusément par cent instruments de diverses espèces, parfumée d'aloès choisis, arrosée d'eau de sandal, parée de festons et de guirlandes, environnée de palais d'une éclatante blancheur, aux sommets pareils aux pics du Kaïlacâ, qui forment comme des sillons à travers le ciel, couronnés de dômes élégants garnis de balustrades d'or, enrichis d'un enduit où brillent les perles, ayant des escaliers faciles à gravir, fournis de grands siéges et de beaux ameublements, couverts de bien riches tentures, rafraîchis par un air imprégné du plus fin aloès, reflétant les rayons du soleil, parfumés d'odeurs qui se mêlent en s'exhalant, ouvrant à la fois cent larges portes, décorés de couches et de trônes revêtus dans toutes leurs parties de métaux sans

nombre, étincelants à leurs sommets comme les cimes de l'Himalaya.

« Là, sur des trônes de diverses espèces, prirent place tous ces princes revêtus de beaux ornements, animés de jalousie l'un contre l'autre ; là, on vit assis les lions des rois, parfumés d'huile d'aloès noir, grands en puissance et en vertus, doués de qualités éminentes, pleins de bienveillance, amis des brahmanes, protecteurs attentifs de leurs royaumes, et chers à tout le monde à cause de leurs belles actions bien accomplies. Puis, sur les échafauds, par milliers, de toutes parts vinrent s'asseoir les habitants pour bien voir Krichnâ. Les fils de Pandou prirent place aussi, en compagnie des brahmanes, et ils admirèrent la prospérité sans égale du roi des Pântchâliens.

» Cependant, ô roi ! l'assemblée, pendant bien des jours, s'accrut, enrichie de dons précieux, embellie de mimes et de danseurs ; mais cette multitude agréable à voir étant ainsi réunie, au seizième jour, voici qu'après avoir pris le bain, richement vêtue, parée de toutes ses pierreries, et posant sur sa tête une guirlande d'or enrichie d'ornements, au milieu de l'enceinte descend Krichnâ, ô Bhârata ! Un prêtre de la famille, pur brahmane, habile dans les prières de ceux qui préparent le soma, sacrifia au feu avec le beurre clarifié, qu'il répandit tout à l'entour, selon le rit du Véda, et, après avoir rendu la flamme propice et salué les brahmanes par des

bénédictions, il fit disposer tous les instruments de musique ; puis le silence se rétablit, et Drichtadyoumna, ô roi ! prenant sa sœur par la main, selon le rite, s'avance dans l'enceinte quand les tambours bruyants se sont tus ; et là, d'une voix retentissante comme la foudre, il fait entendre cette excellente parole affable et pleine de sens :

» — « Voici le but de l'arc, voici les flèches. Écoutez-moi, maîtres de la terre assemblés, vous devez faire passer par le trou de cet appareil cinq flèches aiguës volant dans l'air. Celui qui accomplira ce grand exploit, doué d'ailleurs de noblesse, de beauté et de vigueur, celui-là, aujourd'hui même, aura pour épouse ma sœur Krichnâ que voici. Je ne parle point en vain. »

Toute la suite du swayambara (tournoi), la victoire d'Ardjouna et la révolte des rois vaincus, sont rendus avec une verve puissante qui égale les descriptions homériques.

Le poème indien renferme non-seulement une multitude de tableaux grandioses, mais une grâce touchante s'y mêle parfois, et cette grâce a encore un caractère particulier. Telle est cette peinture de la jeune fille du roi Matsya :

« Envoyée par son frère, elle courut, la jeune fille aux guirlandes d'or, à la taille fine comme le milieu de l'autel, aux yeux de lotus, célèbre par sa

beauté et la finesse de son esprit; elle courut, la gracieuse fille du roi, d'un pas docile, les cheveux relevés en mèches, portant une ceinture ornée de pierreries; la princesse, protégée par la fortune, traversa, l'œil baissé, la demeure des danseuses, comme l'éclair traverse la nue. Pareille à la femelle de l'éléphant qui va vers l'éléphant, elle aborda Ardjouna, la charmante fille aux jambes solides comme la trompe du roi des animaux, aux formes irréprochables; enfant vénéré du roi Matsya, joyau précieux au cœur de son père comme Lakchmi l'est au cœur d'Indra; gracieuse fille aux longs yeux, renommée par sa beauté, elle aborda en face Ardjouna; et lui, voyant la princesse au pas ferme, au teint luisant comme l'or, il lui dit: » Quel objet t'amène ici, belle femme aux yeux de gazelle, au collier d'or? Pourquoi viens-tu en courant? Pourquoi ton visage paraît-il ainsi inquiet? dis-le moi vite, ô jeune fille! »

Il est possible que la poésie sanskrite marche l'égale de la Bible et d'Homère dans les descriptions de la nature, dans la peinture de la vie héroïque (toutefois, en lisant les récits de bataille, nous avons plus souvent pensé aux poèmes que Macpherson nous a donnés sous le nom d'Ossian); mais sous le rapport pathétique, malgré la touchante histoire de *Pramadvara*, tuée par un serpent, et dont son amant obtient la résurrection en sacri-

fiant la moitié de sa propre existence, nous n'avons rien trouvé, dans ce qu'il nous a été permis d'étudier, qui rappelle les tableaux saisissants de l'histoire biblique de Joseph ou de l'intérieur du palais de Priam au moment de la mort d'Hector.

Après avoir essayé de donner une idée de la poésie primitive de l'Inde autant que nous l'avons pu dans l'insuffisance actuelle de nos connaissances rèlativement à cette partie du monde, il nous reste à parler succinctement des idées religieuses et philosophiques de ces peuples.

Les Hindous croient que leurs livres sacrés connus sous le nom de *Védas* ont été révélés par Brahma lui-même; mais ils n'ont reçu leur forme actuelle que de Véda-Vyasa, philosophe, poète, théologien et législateur, le plus illustre, sans contredit, des nombreux philosophes de l'Inde [1]. Nous voudrions pouvoir analyser ce qu'enseignent les Védas sur Dieu et sur la création.

[1] Les *Védas*, ou livres de la parole, de la science divine, ont été révélés par Brahma et conservés par la tradition jusqu'à ce qu'ils fussent mis dans l'ordre où ils sont aujourd'hui, par un sage qui obtint le nom de Vyasa. Ce sage divisa la parole divine en quatre parties, sous les titres suivants : le *Rig*, l'*Iadjour*, le *Sama* et l'*Atharva*; d'où le *Rig-Véda*, l'*Iadjour-Véda*, le *Sama-Véda*, l'*Atharva-Véda*. Les *Oupanichads* sont des livres dans lesquels les doctrines théologiques des Hindous se trouvent expliquées avec plus ou moins d'étendue. Plusieurs de ces livres sont extraits des *Védas*; quant aux *Pourânas*, les uns les considèrent comme des romans mystiques dont les idées rudimentaires de certaines parties découleraient aussi des *Védas*, ou les pren-

Le Sama-Véda dit :

« Avant toute production, Brahm était. Il était pur, seul, sans égal et sans fin. Sans fin il était dans les régions orientales, sans fin il était dans les régions du midi, sans fin il était dans les régions de l'occident, sans fin il était dans les régions du nord; sans fin il était en haut, sans fin il était en bas; sans fin il était de tous côtés; car il n'y a point d'orient pour lui, point de midi, point d'occident, point de septentrion, point de dessus, point de dessous. C'est lui qui est cette grande âme sans fin, et cette grande âme n'a point été créée, et elle ne sera point détruite. Il n'y a point en elle de défaut, et elle n'entre point dans la pensée; et cette âme c'est l'Akash, c'est l'éther, l'étendue qui comprend tout. Après la résurrection, ou quand tout aura été détruit, aucune différence, aucune altération, ne s'y feront sentir.

nent simplement pour une collection de faits mythologiques; d'autres y voient des encyclopédies élémentaires destinées aux écoles brahmaniques. Colebrooke, le célèbre indianiste anglais, leur attribue une plus grande importance : il les regarde comme des recueils scientifiques traitant de cinq principaux objets, savoir : la cosmogonie, la généalogie des demi-dieux et des héros, la géographie, l'histoire et le culte.

(*Note de M.* Daniélo.)

Les Hindous désignent tous ces livres sous le nom général de *Sastra*.

» Quiconque sait que le soleil, qui est la forme du temps, est Brahm, et réfléchit que le feu du sacrifice est aussi Brahm; que le vœu que l'on prononce en jetant de l'aliment au feu du sacrifice est aussi Brahm; que la réunion de toutes les œuvres, c'est Brahm; que Vishnou, c'est Brahm; que Prajapate, c'est-à-dire le père des créatures, c'est Brahm; que la partie et le tout, c'est Brahm; oui, celui qui sait cela est Brahm lui-même. »

Ce fragment, traduit en latin par Anquetil-Duperron d'après une version persane, est cité par M. Daniélo dans son *Histoire de l'univers.*

On trouve dans tous les livres primitifs des Hindous un mélange de vérités et d'erreurs : la trinité, le panthéisme. Un moment on croit lire les prophètes; puis on retrouve, comme dans le fragment que l'on vient de lire, les rêves gigantesques d'un naturalisme effrayant. Parfois aussi l'on se demande quelle idée bien précise est cachée sous les paroles des *Védas.* On craint de les accuser injustement d'erreurs. L'imagination domine tellement chez ce peuple qu'on a bien de la peine à distinguer dans ses livres l'exposition sévèrement scientifique d'un système. Mais, ce que l'on ne peut nier, c'est que les savants de toutes les contrées affirment que le panthéisme découle de tous les livres sacrés des Hindous. Les savants ont raison ; seulement nous désirons que l'on se souvienne que ce

peuple est bien plus poète que philosophe, et qu'il a adopté sans trop d'examen sans doute tout ce qui frappait son imagination.

Ce qu'il y a d'incontestable, c'est que de grandes vérités, des vérités universelles, se trouvent dans l'Inde, non-seulement l'unité de Dieu et la Trinité; mais le dogme de la chute qui changea tout l'ordre social des Hindous. Quand ce dogme s'est-il introduit dans leur religion? il est difficile de le savoir; mais il y existe de la façon la plus évidente. La doctrine si profondément vraie de l'expiation et du progrès par la souffrance régna longtemps sans partage sur les populations hindoues. C'est à l'époque de Vyasa que s'introduisit la doctrine du salut par la foi sans le concours des œuvres; il ne s'agissait plus, pour arriver à la vie bienheureuse, que de s'élever par la science à la connaissance des Védas et de s'identifier avec Dieu dans une muette contemplation. Il est très remarquable que cette négation du mérite des œuvres, erreur colossale adoptée par plusieurs sectes détachées de l'église catholique, se rencontre dans l'Inde à ces époques reculées. Dès lors, l'Hindostan se remplit d'*Ioghni*, de solitaires ne vivant plus de la vie humaine. Voici la peinture que nous fait de ces hommes le poète Kalidasa [1] :

« Le roi Dushamta demande au conducteur du

[1] Kalidasa vivait un peu avant le siècle d'Auguste.

char de l'Indra où est la sainte retraite de celui qu'il cherche ; à quoi l'autre répond : « Va plus loin que ce bois sacré, là même où tu vois un pieux ioghni, à la chevelure épaisse et hérissée, se tenir immobile, les yeux fixés sur le disque du soleil ; considère-le : son corps est à moitié couvert de l'argile que les *termites* déposent, une peau de serpent lui tient lieu de ceinture sacerdotale et entoure à demi ses reins ; des plantes touffues et noueuses s'entrelacent à son cou, et des nids d'oiseaux couvrent ses épaules. »

Frédéric Schlegel, après avoir cité ce passage [1], prévient qu'il ne faut pas prendre ceci pour une exagération poétique ou pour un caprice de l'imagination ; il ajoute : « Les forêts, les solitudes de l'Inde, et surtout les alentours des lieux consacrés aux pèlerinages dont nous avons parlé, sont peuplés de plusieurs centaines de ces hommes étonnants, phénomènes du plus haut degré d'absorption et d'aberration mentale. »

Bouddha, que les uns affirment être une incarnation de Vishnou et les autres seulement un mortel inspiré, parut, selon les annalistes chinois, en 1027 avant Jésus-Christ. Sa doctrine semble encore se baser sur le panthéisme ; mais les vues sociales de Bouddha, qui niait la division des castes,

[1] *Philosophie de l'histoire*, tom. Ier.

excitèrent la colère des Brahmanes et des Kshatryas (guerriers). Les Bouddhistes furent chassés de l'Inde et se réfugièrent dans l'île de Ceylan et dans le haut Thibet.

Les *Djainas*, autres hérétiques hindous, sont à peu près du même temps que les Bouddhistes; ils professaient les mêmes idées religieuses, mais ils reconnaissaient la distinction des castes.

Le travail philosophique de l'Inde présente les phases diverses que l'on peut remarquer à peu près chez tous les peuples et à toutes les époques de l'histoire. Quoique la philosophie des Hindous se divise en six systèmes célèbres, elle n'a réellement suivi que trois directions bien distinctes : la théorie philosophique appelée *sankya* n'est autre chose qu'une philosophie de la nature, qui consisterait à la regarder elle-même comme éternelle et créatrice ; la raison infinie n'occuperait que le second rang : il serait moins absurde de n'en pas parler du tout. Les Hindous font à cette secte le reproche d'athéïsme ; le savant Anglais Colebrooke adhère à ce jugement, tandis que Frédéric Schlegel cherche à démontrer que la philosophie *sankya* admet le dualisme, parce qu'elle n'a pu comprendre le mode de création par lequel le fini est sorti de l'infini. Le philosophe allemand soutient que jamais les Hindous n'ont nié positivement Dieu. Nous avouons ne pas comprendre cette intelligence infinie placée au-dessous de la nature, cela ne peut,

selon nous, être accepté que comme un matérialisme plus insensé encore que le matérialisme moderne.

La seconde partie du *Sankhya*, nommée *Yogha*, réfute la première partie et développe la théorie du mysticisme dont nous avons parlé plus haut.

Le *Nyaya*, essentiellement différent de ces deux premiers systèmes, eut pour propagateur *Gotama*. Le point de départ de cette philosophie est *le moi pensant*. Les savants modernes qui ont étudié la philosophie des Hindous n'ont pas donné une idée très précise du *Nyaya*. Éblouis par l'extrême abondance d'idées qui s'élaborent dans les temps antiques sur les bords du Gange, ils n'ont pu faire sortir de ce chaos une éclatante lumière. Cependant il paraît que le *Nyaya* représente l'idéalisme ou le spiritualisme.

Ces divers systèmes n'ont exercé qu'une influence peu étendue, tandis que la philosophie du *Védanta*, qui se rattache aux *Védas* et à toute la révélation hindoue, régit et domine la littérature et la vie sociale de l'Inde. Les explications données sur cette doctrine sont encore loin de satisfaire les esprits habitués à se rendre compte avec clarté des enseignements philosophiques. « Ainsi, nous dit-on, le *Védanta* est un panthéisme franc et décidé ; mais il n'exclut ni la personnalité de Dieu, ni la liberté de l'homme [1]. » Nous ne comprenons pas.

[1] F. Schlegel, *Philosophie de l'histoire.*

Ce qui est clairement visible dans ce vaste travail philosophique des Hindous, c'est qu'ils ont remué comme tous les peuples les idées fondamentales que nous avons relatées dans notre chapitre sur la philosophie : le sensualisme, le spiritualisme et le mysticisme. Ils paraissent avoir souvent mêlé toutes ces notions, et en ont fait sortir un panthéisme poétique et gigantesque, dont les principales parties se retrouvent dans les écrits de Spinosa et chez quelques Allemands modernes; mais il ne nous est peut-être pas donné encore d'apprécier justement les travaux philosophiques des Hindous; s'il fallait s'en rapporter aux études de leurs interprètes occidentaux, on ne distinguérait rien d'assez précis et d'assez net pour asseoir une opinion réellement éclairée et consciencieuse sur la place que doit occuper dans l'histoire de l'esprit humain ce mouvement philosophique comparé à celui de la Grèce et de l'Europe chrétienne.

Mais nous n'avons pas encore parlé d'un livre venu après les Védas, et résumant peut-être d'une manière plus complète les doctrines de l'antiquité indienne.

Le recueil des lois de *Manou* remonte, selon les autorités les plus compétentes, à quatorze cents ans avant notre ère.

Dans la mythologie de l'Inde, Manou est le premier-né de la poésie divine, la plus parfaite des in-

telligences créées. Il reçut son livre de Dieu même et le transmit aux Brahmes.

« Le plan de cet ouvrage est digne de son origine, dit un écrivain contemporain. Placé en haut de l'échelle des êtres, le législateur embrasse sans effort l'harmonie universelle. Lui qui est né le jour où naquirent les mondes, il raconte leur formation, il dit la naissance de l'homme et la fondation de la société. Puis, parcourant tour à tour toutes les conditions humaines, il leur distribue les droits, les fonctions et les devoirs. Il ordonne le culte et mesure tous les instants de la vie des pontifes ; il jette les bases de la cité et règle l'autorité des rois. Il s'assied au tribunal pour décider les querelles ; au foyer domestique il prend place pour consacrer les liens de la famille ; il pénètre jusque dans le tabernacle de la conscience pour donner un frein même à la pensée, pour prescrire des expiations aux fautes les plus secrètes. Et tout à coup, repoussant du pied la terre, il rentre dans la sphère de l'infini, assiste aux peines et aux récompenses qui suivent la mort, et, accompagnant les âmes vertueuses ou coupables à travers leurs transmigrations successives, remonte avec elles au trône de l'Éternel [1]. »

Comme on le voit, ce livre embrasse toute l'existence humaine : il est rédigé en vingt-quatre

[1] Ozanam, *Revue européenne*, décembre 1833.

chants qui forment cent mille distiques ; la critique allemande a comparé cette poésie à celle d'Hésiode et de Lucrèce [1].

Nous citerons quelques belles paroles d'une solennelle moralité.

« L'homme naît seul, meurt seul, reçoit seul la récompense de ses bonnes actions, et seul le châtiment de ses forfaits. Après avoir abandonné le cadavre à la terre, comme un morceau de bois ou une motte d'argile, ses parents s'éloignent en détournant la tête ; mais la vertu accompagne son âme. Que l'homme augmente donc sans cesse sa vertu, afin de ne pas aller seul dans le monde des morts ; car, si la vertu l'accompagne, avec elle il traverse les ténèbres impraticables [2]. »

Comme dans les Védas, la nécessité de vaincre les sens est souvent exprimée; on lit au livre 11 :

« Lorsque les organes extérieurs se trouvent en rapport avec des objets attrayants, le sage doit faire tous ses efforts pour les maîtriser, de même qu'un écuyer pour retenir ses chevaux. — Certes le désir n'est jamais satisfait par la jouissance de l'objet désiré : semblable au feu dans lequel on répand le beurre clarifié, il ne fait que s'enflammer

[1] M. Loiseleur-Deslonchamps a donné une bonne traduction française des lois de Manou.

[2] Lois de Manou, liv. 4.

davantage.—L'homme qui entend, qui touche, qui voit, qui sent, qui mange des choses qui peuvent lui plaire ou lui répugner, sans éprouver ni joie ni tristesse, doit être reconnu comme ayant vraiment dompté ses organes. Mais si un seul de ses organes vient à s'échapper, la science divine de l'homme s'échappe en même temps comme l'eau s'enfuit d'une outre percée par la base. »

Nous citerions des fragments cosmogoniques des lois de Manou si nous n'en avions pas déjà reproduit d'à peu près identiques. C'est toujours le même système d'unité panthéistique qui peut se résumer par ces mots de l'*Oupenek'hat* : « Celui qui sait que les animaux sont Brahma, que les éléments sont Brahma, que le Véda n'est que la première parole de Brahma, celui-là s'anéantit lui-même, il devient Brahma, le maître de toutes les œuvres. »

L'imagination est le caractère dominant de la littérature de l'Inde. A l'orient de cette contrée s'étend l'immense empire de la Chine, qui, sous le rapport intellectuel, nous semble une exception dans le monde oriental. En effet, la raison caractérise principalement les livres de ce peuple. Nous ne trouverons pas là de poèmes gigantesques tels que ceux des Hindous. Le grand homme de la Chine est un philosophe, un moraliste; c'est lui qui a recueilli les fragments antiques épars çà et là dans ces vastes contrées et qui en a formé les li-

vres sacrés ou classiques du premier ordre. Il a composé, ainsi que ses disciples, des traités moraux et religieux qui sont les livres classiques du second ordre.

Confucius (Khoung-Fou-Tzeu) naquit 551 ans avant l'ère chrétienne dans une bourgade du royaume de *Lou*, aujourd'hui la province de Canton. Thalès venait de mourir, le grand philosophe de la Chine fut contemporain de Pythagore, Socrate parut peu de temps après; Confucius offre quelque analogie avec ce dernier, la morale fut l'objet de leur étude constante à tous deux. Le philosophe chinois parcourut les divers royaumes soumis à l'empereur, combattant sans cesse les erreurs et les vices; nommé à une des premières charges du royaume de Lou, sa patrie, il le réforma comme par enchantement dans l'espace de quelques mois. Confucius joignait aux facultés du philosophe celles de l'homme d'État; mais il ne put empêcher le roi de *Lou* de tomber dans la mollesse et dans l'excès des plaisirs : le royaume se corrompit de nouveau, et le philosophe s'exila pour chercher des disciples plus dignes de lui. On dit qu'il en eut trois mille, et que cinq cents d'entre eux ont occupé avec distinction les premières charges dans plusieurs royaumes.

Confucius mourut dans la tristesse à 73 ans; on rapporte que quelques jours avant sa mort il disait à ses disciples : Les rois refusent de suivre mes

maximes ; je ne suis plus utile sur la terre, il faut que je la quitte.

Les livres sacrés des Chinois étaient au nombre de neuf. Il n'en reste que cinq :

1° L'*Yking*, qui traite de la cosmogonie, de la morale et de la divination. Ce livre, rédigé par Fohi en caractères symboliques, n'a pu être déchiffré que par Confucius. L'Yking ne contient pas, comme les livres de l'Inde, des doctrines hasardées sur la création, il se borne à indiquer l'ordre dans lequel elle s'opéra. Il est très difficile pour les lettrés chinois de savoir si Confucius n'a réellement fait que traduire les idées cachées sous les signes mystérieux de Fohi, ou s'il a voulu donner à ses propres pensées l'autorité de ce livre antique.

2° Le *Chouking*, recueil des traditions historiques mises au jour et arrangées par Confucius. On y trouve de précieux renseignements sur divers règnes des anciens empereurs ; le caractère sentencieux de ce peuple s'y fait remarquer à toutes les pages.

3° Le *Chiking*, poésies traditionnelles, odes, cantiques, recueillis par Confucius. Des interprètes modernes ont pensé qu'il s'était glissé dans ce livre quelques poésies qui ne lui appartenaient pas à l'origine, car plusieurs sont dictées par l'impiété et l'extravagance.

Le Chiking renferme des morceaux d'une morale grave et calme qui rappellent le livre de la Sa-

gesse de Salomon, quoiqu'ils offrent bien moins de profondeur; mais ce qui apparaît le plus dans les pièces qu'il nous a été donné de lire, c'est un amer sentiment de tristesse, le souvenir douloureux de la chute de l'humanité, une lamentation déchirante sur le sort de ce peuple :

« Je lève les yeux vers le ciel; il paraît comme de bronze. Nos malheurs durent depuis longtemps, le monde est perdu, le crime se répand comme un poison fatal ; les filets du péché sont tendus de toutes parts, et l'on ne voit point d'apparence de guérison.

» Nous avions d'heureux champs, la femme nous les a ravis. Tout nous était soumis, la femme nous a jetés dans l'esclavage. Ce qu'elle hait, c'est l'innocence, et ce qu'elle aime, c'est le crime.

» Le mari sage élève l'enceinte des murs; mais la femme, qui veut tout savoir, les renverse. Oh! qu'elle est éclairée! C'est un oiseau dont le cri est funeste; elle a eu trop de langue; c'est l'échelle par où sont descendus tous nos maux. Notre perte ne vient point de Dieu, c'est la femme qui en est cause. Tous ceux qui n'écoutent point les leçons de la sagesse sont semblables à cette malheureuse.

» Elle a perdu le genre humain : ce fut d'abord une erreur, et puis un crime. Elle ne se reconnaît seulement pas, et dit : Qu'ai-je fait? L'homme sage ne doit point s'exposer aux périls du commerce, ni

la femme se mêler d'autre chose que de coudre et de filer [1]. »

. . . .

Ainsi se retrouve partout l'antique tradition de la chute de l'humanité par la première femme. Écoutons maintenant des *lamentations sur les misères du genre humain* :

« J'ai reçu la vie de mes parents ; ne me l'ont-ils donnée que pour que je fusse accablé de tant de maux ?...

» Quand je pense au maître de l'univers, à sa grandeur et à sa justice, je m'abaisse devant lui et je tremble qu'il ne me reprenne. Cependant toutes mes paroles partent du fond de mon cœur et sont conformes à la raison. Les méchants ont des langues de serpents pour déchirer les gens de bien, et ils sont tranquilles.

» Voyez cette vaste campagne : elle n'est remplie que de mauvaises herbes qui sortent de son sein. Le Ciel paraît se jouer de moi, comme si je n'étais rien ; et il exige un compte exact, comme si j'avais encore quelque chose exposée à la rage de mes ennemis. Ai-je la force de m'en délivrer ?

» Mon cœur est plongé dans la tristesse ; il est étroitement serré par la douleur. D'où viennent

[1] Ode 3e.

donc tous les désordres qui naissent aujourd'hui ? L'incendie va toujours croissant, et il est impossible de l'éteindre. Ah! malheureuse Pao-Ssee[1], c'est toi qui as allumé le feu qui nous consume.

» Songez sans cesse à votre dernière heure. Le chemin où vous marchez est obscur, il est glissant, il est dangereux. Vous traînez un char richement chargé : que faites-vous? Hélas! vous brisez les deux côtés de ce chariot, vous laissez périr toutes vos richesses; et quand tout est perdu, vous criez au secours.

» Ne brisez point les côtés du char, ayez grand soin de ses roues; veillez sur vos gens, ne laissez pas périr un si précieux trésor; ne vous exposez point dans les endroits où il y a du péril. Mais hélas! je parle en vain; on ne pense pas seulement à ce que je dis.

» Les méchants croient être bien cachés; mais c'est comme les poissons qu'on tient en prison dans un étang : ils ont beau s'enfoncer dans l'eau, on les voit tels qu'ils sont de dessus le rivage. Mon affliction est extrême à la vue de leur misère.

» Ils passent leurs jours dans la joie; ils se font servir des vins exquis et des mets délicats; leurs festins ne finissent point; ils assemblent des com-

[1] Les commentateurs chinois pensent que cette Pao-Ssee est la femme d'Yeou-Vang, roi qui fut plongé par elle en d'affreux malheurs. Le *Chiking* contient beaucoup d'invectives contre les femmes.

pagnons de leurs débauches ; ils ne parlent que de noces et de plaisirs. Considérez que je suis demeuré seul, et que je suis contraint de cacher jusqu'à mes larmes.

» Les plus petits vers ont leurs trous : les plus vils insectes trouvent leur nourriture, et le peuple meurt aujourd'hui de faim et de misère. O Ciel ! qui nous envoyez justement tous ces maux, voyez comme les méchants sont dans l'abondance, et prenez pitié des justes qui sont dans une nécessité extrême [1]. »

Ainsi, la poésie nous retrace à toutes les époques et chez tous les peuples ces lentes et terribles souffrances du pauvre que le christianisme lui-même a été jusqu'à présent inhabile à détruire. Cette plaie horrible saigne encore au flanc des nations les plus civilisées.

Nous pourrions citer d'autres extraits du *Chiking ;* mais nous ne trouvons pas qu'ils offrent de caractère fortement prononcé. Cette poésie n'a aucune qualité originale ; elle ressemble aux écrits en prose des philosophes chinois. Il n'y a, nous le répétons, chez ce peuple aucun grand monument poétique des temps primitifs qui rappelle le *Mahabharata* des Indous : c'est à l'étude de la phi-

[1] 6e ode. — Ces extraits sont traduits par le père du Halde, *Description de l'empire de la Chine.*

losophie qu'il faut revenir pour se faire une idée de la civilisation de la Chine.

4° Le *Shun-Tsiou* est un livre historique composé, d'après les meilleures opinions, par Confucius; il fait suite au *Chouking* et retrace la vie de plusieurs empereurs. Les récits historiques des Chinois ne sont guère que des biographies de princes, dans lesquelles on fait ressortir les avantages de la vertu et les résultats déplorables des vices chez les chefs des États.

5° *Le Liki*, ou livre des rites, est une sorte de mémorial des lois, des cérémonies et des devoirs de la vie civile.

Tels sont les cinq livres classiques du premier ordre; c'est là qu'ont été puisées toutes les règles et les maximes qui ont servi par la suite à fonder la société chinoise.

Quatre ouvrages sont considérés comme les livres classiques du second ordre : *le Milieu immuable*, *la Grande étude*, *Lemyu* ou le livre des sentences de Confucius, et le *Livre de Mencius.* Deux autres ouvrages sur la piété filiale et sur l'éducation des enfants sont regardés comme livres classiques et dignes de la vénération publique.

Ces ouvrages échappent à l'analyse; ce sont des recueils de maximes qui ont pour but de conduire l'homme dans le chemin de la vertu, de lui apprendre à combattre et à diriger ses passions. Elles révèlent en général une sagesse profonde.

Confucius a pour les esprits philosophiques un défaut grave, c'est qu'il n'appuie pas assez sa morale sur la religion. Sans exposer ses idées sur Dieu, sur la création, sur ses rapports avec le Créateur, il proclame que le premier devoir de l'homme est de se perfectionner lui-même pour agir avec efficacité sur ses semblables. Admettez son principe, et toute la doctrine en découlera naturellement; mais s'il avait remonté plus haut, il aurait trouvé des démonstrations qui eussent donné à son enseignement toute une autre force. Quand l'homme a rétabli en lui la lumière véritable, il doit s'occuper de la faire pénétrer chez les autres et de régénérer les peuples. Confucius ne prêche pas le sacrifice entier des passions, mais seulement la modération de leur essor; c'est une doctrine très tempérée qui peut produire des mœurs douces et honorables, mais point d'héroïsme, point de ces grandes vertus qui naissent de l'enthousiasme.

La prudence, la force et l'amour, telles sont les vertus que doit pratiquer l'homme. La prudence dirige l'homme selon sa raison; la force lui permet seule de suivre les enseignements de la prudence; l'amour n'est autre chose que la sympathie qui nous lie à nos semblables.

Les relations entre le prince et le sujet, le père et le fils, le mari et la femme, l'aîné et le cadet, ne sont qu'une puissance absolue et une obéissance passive.

Confucius s'occupe souvent des princes, parce que de son temps la corruption régnait dans les cours; il ne craignait pas de flétrir leurs vices et de les mettre en regard des vertus antiques.

Lao-Tseu enseigna peu avant Confucius (il naquit l'an 604 avant Jésus-Christ). Selon les historiens chinois, son père n'était qu'un pauvre paysan; mais les sectateurs du philosophe ont entouré sa naissance de merveilles; les *saintes légendes* sur Lao-Tseu disent qu'il a *précédé la naissance du ciel et de la terre*, qu'il est *de la pure essence du ciel*, et que *sa nature appartient à celle des intelligences divines* [1].

Mais laissons là toute cette poésie et restons dans les limites historiques. Il paraît que Lao-Tseu vécut dans la solitude, plein de simplicité et de modestie, méditant sans cesse sur Dieu et sur l'homme. Il s'occupa beaucoup plus du dogme que Confucius.

Lao-Tseu, dit M. Ozanam, né six cents ans avant notre ère, enseveli dans une longue solitude, abreuvé d'abord aux sources de la contemplation, puis frappé de l'impuissance de l'homme alors qu'il se livre à ses forces individuelles, pressé du besoin de savoir et de comprendre, abandonne sa patrie, lui laissant pour adieu son livre immortel *de la Raison et de la Vertu*. Ses pas ont franchi les sables mouvants; c'est vers les contrées occidentales qu'il

[1] *La Chine*, par M. Pauthier.

a guidé sa marche, peut-être jusque dans la Perse alors si brillante et si éclairée sous la dynastie de Cyrus, peut-être jusque dans les villes ioniennes qui s'épanouissaient sous le ciel embaumé de l'Asie, peut-être jusque dans l'héroïque Hellade qui s'éveillait alors pour préluder à sa gloire. Et, dans ce temps-là, d'autres sages quittaient aussi les cités naissantes de la grande Grèce ou les îles de l'Archipel, pour aller puiser des lumières aux lieux d'où vient le jour : en ce temps-là, Pythagore, dépouillant le pallium du sophiste, s'était ceint de la ceinture du voyageur ; les mages de la Chaldée, les gymnosophistes de l'Inde, étaient l'objet de ses pérégrinations lointaines. Peut-être une fois ces deux hommes, qui étaient venus des extrémités du monde pour chercher la sagesse, se rencontrèrent surpris dans les plaines de la Syrie. Peut-être le même soleil dessina-t-il leurs grandes ombres sur les parvis du temple de Jérusalem..... Quoi qu'il en soit, *Lao-Tseu* ne dut point revenir les mains vides aux lieux de son premier séjour ; de fréquentes réminiscences de ses entretiens avec les sages des terres étrangères durent enrichir son enseignement : les traditions du brahmanisme et de la religion de Zoroastre purent s'y refléter : elles y laissent encore une ineffaçable empreinte. »

Le Tao-te-King ou le *Livre de la raison suprême et de la vertu*, qui remonte à près de six siècles avant notre ère, contient toute la doctrine de Lao-Tseu.

Il appelle *la raison suprême universelle Tao;* on a remarqué que c'était à peu près le même mot que le Theos (Dieu) des Grecs. Lao-Tseu enseigne que ce Dieu a deux modes d'être : le mode spirituel et le mode corporel.

L'esprit est très supérieur à la matière, et l'homme doit tout faire pour anéantir les passions matérielles afin de contempler la nature spirituelle divine, et de s'identifier avec elle.

Lao-Tseu voit dans toute la création une émanation du Tao, le sage finit par s'absorber dans l'intelligence suprême. On a dit que cette idée rappelait la réunion des justes avec Dieu dans le christianisme. Le rapport est visible; mais la différence l'est plus encore, car dans le Tao-te-King est renfermée la tendance panthéistique *de la non-distinction, ou plutôt de l'identification réelle de la création sanctifiée avec le Créateur qui est l'âme universelle de l'univers, sa forme extérieure manifestée*[1].

La morale de Lao-Tseu est tout à la fois sévère et pleine de commisération. Comme Confucius, il plaide avec ardeur la cause du peuple contre les puissants.

On conçoit que les sectateurs du philosophe chinois aient éprouvé le besoin de fonder une religion avec sa doctrine; ils eurent de nombreux disciples; mais la secte des bouddhistes, qui sortit

[1] *La Chine*, par M. Pauthier.

de l'Inde, en eut dans la suite de bien plus nombreux encore. On dit que ce fut en l'an 7 de notre ère que le premier prêtre bouddhiste pénétra en Chine. Cette secte avait atteint une grande puissance vers le quatrième siècle. Sa doctrine était toute panthéistique, isotérique et exotérique, intérieure et extérieure. La doctrine intérieure ressemble beaucoup au bouddhisme de l'Inde, qui, lui-même, différait assez peu du védantisme. Le but de l'une et de l'autre doctrine était l'anéantissement de l'individu par l'absorption dans l'être universel [1].

S'il faut en croire les hommes qui ont le plus étudié la Chine, tous ces enseignements religieux et philosophiques n'ont pu lutter contre les passions et l'incrédulité, et les Chinois sont un peuple très immoral et très misérable. Le panthéisme des doctrines de Lao-Tseu et de Bouddha pourrait bien avoir amené ces tristes résultats. Comment prétendre que cette gigantesque erreur qui anéantit la vie individuelle après le séjour sur cette terre puisse rendre un peuple moral? Quant à Confucius, son enseignement tout humain avait peu de puissance, parce qu'il ne remontait pas assez à Dieu, dont l'idée peut seule inspirer l'esprit de sacrifice sans lequel rien de grand ne s'est fait jusqu'à présent sur la terre.

[1] *Manuel d'histoire*, par M. le docteur Ott.

Voilà à peu près tout ce que nous avions à dire sur la littérature chinoise dans les temps anciens. Nous reconnaissons toute l'insuffisance de cette étude ; mais l'Occident sait encore peu de chose sur cette vaste contrée. L'homme de France le plus compétent, M. Abel Rémusat, a dit : Nous ne pouvons guère nous faire une idée de cette littérature des peuples de la haute Asie, *qui nous est entièrement inconnue;* son immensité surpasse tout ce que l'on peut imaginer [1]. Le même orientaliste et M. Pauthier citent dans les temps modernes quelques poètes, quelques philosophes et surtout deux historiens qui jouissent dans leur pays d'une immense célébrité. Le premier, *Sse-Ma-Kouang*, vivait au onzième siècle sous le règne de l'empereur Jin-Tsoung. Son livre, qui embrasse treize cent soixante-deux ans de l'histoire de la Chine, est intitulé : *Miroir universel à l'usage de ceux qui gouvernent.* Le second de ces historiens, *Ma-Touan-Lin*, écrivit, sous le titre de Recherches approfondies des monuments laissés par les savants, un livre que M. Abel Rémusat compare aux *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, en faisant observer que l'on

[1] *Recherches sur les langues tartares*, tome I. MM. Abel Rémusat, Saint-Julien, Basin aîné, ont publié quelques traductions de romans et de pièces de théâtre appartenant aux temps modernes. Ces œuvres ont excité la curiosité, mais ne sauraient suffire à donner une idée de la littérature chinoise. On parle d'une collection d'auteurs *choisis* qui n'a pas moins de 180,000 volumes!

trouve dans l'ouvrage chinois bien plus d'ordre et de méthode.

La connaissance de la langue chinoise offre tant de difficultés qu'elle constitue presque toute la science de ce peuple. Les mots appelés primitifs se réduisent à deux cent quatorze. Les autres ne sont que des modifications des premiers; mais ils s'élèvent à plus de quatre-vingt mille. L'étude des signes représentatifs de ces mots absorbe la vie des mandarins. Les sciences naturelles et mathématiques paraissent être dans l'enfance.

Nous n'avons aperçu dans le pouvoir politique qu'un despotisme immobile. L'empereur est un représentant de Dieu, un être sacré. L'obéissance passive est un devoir impérieux. La Chine a été régie par vingt-deux dynasties. Elle a fini par recevoir des rois de la main des Tartares. On ne trouve pas là de castes religieuses comme dans l'Inde. La tyrannie semble d'abord exercée par les chefs de famille. L'agriculture est la vie primitive de ce peuple isolé. Plus tard les lettrés se sont élevés dans l'état et se sont emparés d'une grande partie du pouvoir; plus tard aussi, le commerce y a pris quelque développement.

L'art a été peu étudié dans ce pays par les peuples modernes; l'architecture y semble bien inférieure à celle des autres peuples de l'Orient. Sa grande muraille n'est étonnante que par sa lon-

gueur. D'après un passage cité par M. Ozanam, dans la *Revue européenne* (Croyances religieuses de la Chine), il paraît que les anciens Chinois avaient un sentiment élevé de la musique : « C'est l'expression et l'image de l'union de la terre et du ciel. » La danse était aussi en grande faveur parmi eux.

Il est temps de s'arrêter. Pour éviter à la critique la peine de m'en avertir, je veux constater ici que je sais bien laisser derrière moi, en m'aventurant vers la Grèce et Rome, aussitôt après avoir étudié la Bible, un monde immense et presque inconnu, vers lequel je reviendrai quand la science aura jeté sur lui de plus vives clartés.

Sombre et majestueux Orient, toutes les imaginations poétiques de ce siècle se sont tournées avec amour vers toi. Le sceptique Gœthe a jeté dans le *Divan* ses rêveries d'un autre ciel. Byron erre avec bonheur sur les rives de l'Euphrate pendant les voluptueuses nuits de Sardanapale. Chateaubriand porte en Orient sa rêveuse jeunesse, et y retrempe sa parole sublime déja colorée des aspects gigantesques du Nouveau-Monde. Lamartine va chercher la poésie à Jérusalem... il y rencontre la douleur ! Victor Hugo promène ses étranges et spirituelles fantaisies du harem au désert.

Et nous, faible historien de tant de grandeurs, nous allons essayer d'analyser la plus haute poésie

qui fut jamais, la Bible. En nous trouvant en face de cette vaste et magnifique inspiration, de cette inépuisable source de science et d'amour, notre âme est saisie d'effroi, et nous nous étonnons d'oser parler de choses si sublimes !

LA BIBLE [1].

J'ai lu avec beaucoup d'attention les saintes Écritures, et je pense que ce volume (indépendamment de sa céleste origine) contient plus d'éloquence, plus de vérités historiques, plus de morale, plus de richesses poétiques, en un mot plus de beautés de tous les genres, qu'on n'en pourrait recueillir de tous les autres livres ensemble, dans quelque siècle et dans quelque langue qu'ils aient été composés.

W. JONES, — cité par LOWTH.

[1] Nous n'avons pas cherché à suivre l'ordre chronologique dans la classification de nos études sur les régions orientales; la chronologie de ces époques est trop incertaine. Tous les rêves extravagants publiés à ce sujet à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe sont depuis longtemps appréciés à leur juste valeur. On avait beaucoup exagéré certaines antiquités orientales, dit M. Daniélo; mais des études plus sérieuses, et surtout l'ensemble de ces études, tendent à ramener toutes les origines humaines vers les hauts plateaux de l'Asie et les plaines indiquées par la Bible. D'après l'ensemble des données actuelles de la science, on est amené à regarder l'Inde et la Chine comme moins anciennes que la Perse, et la Perse comme moins ancienne que la Babylonie. Ainsi nous voilà ramenés aux anciens pays de la Bible, et il est même probable que plus on poussera les études, et plus on sera forcé d'y revenir.

VII

Avant de nous livrer à l'examen des Livres saints, il est bon de faire précéder notre marche d'une remarque qui se rapporte spécialement au travail de combinaison par lequel notre siècle cherche à constater les rapports de parenté qui unissent entre eux les principaux corps de doctrines antiques, et qui établissent indubitablement pour les hommes l'unité de source et l'unité de race. L'Asie fut primitivement le point central d'où partirent tous les rayons de la civilisation pour se répandre sur le monde. Sortie de son berceau avec les Phéniciens, elle voyagea du Tigre aux colonnes d'Hercule, et de l'Euphrate au Tibre. La grande variété de mythes,

figures et symboles qui distingue le second âge de la Grèce, ne peut avoir son principe que dans cette communication avec la mère des traditions humaines; car le principal commerce de ces aînés du genre humain consistait en un échange de marchandises intellectuelles, d'objets de culte, d'art, de connaissances astronomiques, de superstitions et de croyances spécialement réfléchies par les monuments et les poèmes anciens. Et cela peut encore se vérifier dans ce pays; car le passage des siècles et de la civilisation n'a pu effacer, dans certaines œuvres de ce temps, le passage de l'Égypte, de la Phrygie, de la Chaldée.

Dans l'ordre philosophique, on peut suivre plus sûrement encore les colonies d'idées et de conceptions qui émigrèrent de l'Asie en Grèce. Le panthéisme de l'École d'Élée ne pouvait être sorti que de l'Inde. Mais les communications si fréquentes de la Perse et de la Grèce tendirent à fortifier le dualisme qui se manifesta si généralement dans les systèmes philosophiques de ce dernier pays, et il serait facile de constater l'identité de principe dans le mouvement intellectuel des deux contrées.

Cette unité d'origine philosophique et sociale, qui subit d'immenses modifications suivant les conditions des natures, des peuples et des climats, se révéla de même dans les autres branches de l'activité. Le *Zend-avesta* chez les Perses, le *Tao-te-King* chez les Chinois, les *Vedas* chez les Indous, les livres

de Moïse chez les Hébreux, en constatant des résultats divers dans l'application, ne sont pourtant, à tout prendre, que les formes diverses d'un thème primitif, ici plus développé, là plus obscur, mais toujours un, et toujours le principe générateur de la civilisation dans cette vieille société. Ce thème, qui varie davantage dans l'Occident dont les peuples ne possédèrent pas de religion écrite, se retrouve pourtant dans les monuments de la Grèce, de l'Étrurie et de l'Espagne, et se perpétua jusqu'au christianisme avec lequel il se fondit.

La filiation que tout le monde peut saisir entre les diverses théogonies orientales, combinées plus tard avec les conceptions helléniques, nous la remarquons également dans la physionomie poétique de ces temps.

C'est dans cet ordre, avant tout, que les familles aînées de l'humanité ont imprimé le cachet de leur génie et la couleur de leur nature, c'est là qu'elles se sont réunies. La différence de caractère entre l'Orient et l'Occident me semble bien formulée par leur poésie.

En Europe, la poésie reflète tous les éléments humains. Se mêlant aux intérêts de la vie ordinaire, en reproduisant les détails, elle perce les mystères du cœur de l'homme, ses innombrables caprices, ses passions si diverses, elle les analyse, les commente, elle est pleine de variété, elle est humaine enfin. Dans l'ordre religieux, les poëtes européens

sont les échos du monde antérieur et du monde futur. Leurs chants furent inspirés par les souvenirs et les espérances de l'homme, et ils portèrent dans l'exposition des idées religieuses toute la liberté de l'esprit moderne, quoique chez beaucoup la foi fût vive et forte. Mais, au contraire, les croyances résumées en Asie par des législations immuables laissèrent de ce côté peu de liberté à l'exercice de l'intelligence, qui se contenta de dominer dans une vaste unité de vue l'ensemble des phénomènes, et s'attacha rarement à suivre la variété des causes et les rapports entre les différentes familles de vérités. Cette sorte d'immobilité causa une réaction puissante dans l'empire du beau, et toute l'activité des Orientaux se porta dans le domaine poétique. Ils y déploient une richesse d'imagination, un luxe de couleurs et de conceptions gigantesques qui ne peut être comparé qu'au luxe qui règne dans les ornements de leurs palais. L'éclat éblouissant et vrai des peintures est le signe le plus distinctif de leur caractère, et de l'Arabie à l'Euphrate, comme de l'Euphrate au Gange, la description est le genre dominant. — Mais sous les tentes de l'Arabe la poésie est toute matérielle; au contraire elle est beaucoup plus spiritualiste au pays des brahmes. La première est composée de ce monde étroit de sensations et de jouissances, non d'un guerrier qui combat pour sa patrie, mais d'un voleur qui n'a d'autre ami que son coursier, son

chameau, sa flèche, d'autre patrie que sa montagne, d'autre vertu que l'hospitalité, d'autre gloire que la valeur, d'autre passion que la vengeance. Aussi tous les poèmes de cette nation nomade se réduisent à des chants, à des fragments épars à peu près semblables à ceux que colportaient jadis nos troubadours errant de la Provence à l'Italie. Jamais il ne passa par-là de ces grands souffles inspirateurs qui ébranlent les peuples à des époques données, et qui, en traversant les siècles, ne perdent rien de leur puissance d'exaltation; cette poésie naquit avec Mahomet, et ne s'est pas développée depuis, parce que ce peuple n'est jamais sorti de l'état qui distingue le premier âge; il mourra enfant.

Dans l'Inde, au contraire, la poésie ne regarda pas seulement les objets, mais les idées; elle pénétra tout d'abord dans les sublimités des choses; elle se prit à toutes les jouissances de la nature, et, à l'aide de ces figures hardies, de cette imagination paisible autant qu'abondante, elle réalisa ses vastes conceptions de l'être. La pensée nationale fut déposée avec toute sa simplicité première dans un éternel monument, qui a nom le *Mahabharata.* Cette grande et magnifique explosion de la pensée primitive de l'Orient se déroule à l'aurore des temps avec une solennité que les hommes n'ont pas altérée, et nous apparaît encore comme une des plus belles constellations parmi les ténèbres brillantes des premiers âges.

Mais de même qu'on découvre de jour en jour les rapports de parenté qui liaient entre eux les codes législatifs et religieux de l'Orient, les *Vedas* au *Zend-avesta*, *Hermes* à *Lao-tseu*, on s'appliqua également à saisir les relations d'affinité qui existent entre les monuments de l'art et de la pensée, chez ces vieilles souches du genre humain. Ce serait une étude attrayante autant que féconde en résultats qu'une analyse consciencieuse et savante des éléments qui sont entrés dans la composition de ces antiques chefs-d'œuvre, dont on rapporterait la pensée à une origine commune. Une œuvre complète sur le Mahabharata, les manuscrits chinois, la Bible et le *Shah-nameh*, jetteraient un grand jour sur le travail de l'intelligence humaine dans son cours de développement majestueux et multiple, et serait dès lors la contre-face des glorieux efforts que fait aujourd'hui la science pour combiner entre eux les principes de la civilisation européenne et de la civilisation asiatique. Espérons que beaucoup d'années ne se passeront pas avant que cette foule d'archéologues et de jeunes hommes, croisés sous la bannière scientifique, ne pénètrent enfin jusqu'au fond du sanctuaire oriental, et n'en livrent tous les secrets à l'avide curiosité de notre époque. En attendant, faisons observer que la Bible occupe une place toute particulière dans les cosmogonies et les poétiques de l'Asie.

Abstraction faite de l'inspiration des divines

Écritures, qui n'est pas en ce moment l'objet de notre examen, nous les regardons comme l'intermédiaire entre la poésie de l'Orient et celle de l'Occident. C'est comme un grand miroir à quatre faces où, des quatre vents du ciel, les nations viennent reconnaître la physionomie de leurs origines. Il semble que Dieu ait voulu élever un vaste monument sur cette terre dont il pétrit les hommes, imprimer sur les bas-reliefs du temple les innombrables variétés des formes, afin d'y réunir un jour la famille humaine, qui retrouverait là son caractère et ses destinées. Les prophètes allient la pompeuse solennité des conceptions indiennes aux décorations saillantes, vives et bizarres de l'Arabie, à la majestueuse simplicité d'Homère, au poli, à l'élégance d'Euripide et de Phidias, à l'impétueux récit de Tacite, à la magnificence romaine, à la ravissante rêverie de Calidasa. Isaïe et Ezéchiel sembleraient représenter plus particulièrement l'intuition orientale par l'étendue de la forme et des figures, la spontanéité de l'image, cette vigoureuse imagination qui répand par tous ses pores des courants de mâle poésie, et ce luxe prodigieux de terribles hyperboles dont rien n'approcha dans les temps modernes. L'Ecclésiaste, les livres de la Sagesse et des Proverbes, présentent quelques analogies avec les écrivains moralistes de la Grèce et de Rome, Cicéron, Sénèque, Platon, Pythagore, Phocilide ; la Genèse, les livres de Ruth et des Rois, une

paraissent réunir l'ineffable simplicité des temps antiques, la manière naïve et pourtant causeuse des récits d'Homère, à l'éclat que nous pouvons remarquer dans le peu que nous connaissons des poèmes indiens.

Les deux hémisphères moraux et intellectuels du monde se rencontrent dans ces livres.

La Bible est une divine et mystérieuse épopée, pleine d'unité, de splendeur et de variété de formes, où furent tracés, en hiéroglyphes ineffaçables, les joies, les douleurs, les désespoirs et les vacillations humaines, et dont l'Évangile est l'explication. C'est à la fois un chant de soupirs, d'expiation, de sacrifice, et une ardente aspiration vers les espérances du monde à venir. C'est l'ouvrage des âges et non d'un homme, l'œuvre en même temps de Dieu et de l'humanité. Ce sublime monument est semblable à plusieurs des cathédrales du moyen âge; chaque prophète y écrivit une page, chaque siècle en passant y déposa son mystère de tristesse et d'ineffable langueur, comme les générations ont posé leur étage dans les constructions chrétiennes.

Sous un autre aspect, des traits de ressemblance se font voir entre l'œuvre des temps d'initiation et les prodiges de la loi de grâce. Ici et là le cœur retrouve avec effroi les nuits de l'âme, le laborieux pèlerinage dans les déserts du temps, l'angoisse de l'humanité suspendue au mystère de ses destinées, et toutes les larmes de l'homme. Le sacrifice par-

tout, la prière partout, la croix partout, de Job à David, de Jérémie à Jésus. L'austérité du temple chrétien répond à l'austérité de la prophétie qui l'annonçait. Mais, chez l'œuvre du monde réparé, la conscience du salut est plus nette, la voie plus large, plus déterminée, la réalité remplace l'image; on sent que l'hymne du prophète était un sanctuaire d'espérance, le nôtre est un sanctuaire d'amour. Ici se réalise ce qu'avait prédit l'ancienne doctrine des Parses : Ormuzd a tué Ahrimane, la lumière a vaincu par la charité. Job, Jérémie, Daniel, vous êtes de grands poètes aux yeux du siècle nouveau; nous vous comprenons auprès de la croix, on ne vous comprenait pas auprès de l'arche!

En sus du sens mystique des Écritures dont l'esprit chrétien réalisa plus tard les plus sublimes symboles, ces livres en ont un autre par lequel ils rentrent dans l'ordre des épopées antiques; c'est qu'ils portent l'empreinte fidèle d'un caractère national. Les races pélasgiques produisirent Homère, qui n'appartient pas à une ville, à une province proprement dite, mais à la Grèce; qui n'est pas un homme, mais une race, pas un écrivain, mais une époque[1]. Plus tard la simplicité merveilleuse de

[1] Il faut entendre ceci, et ne pas y voir une adhésion à certaines assertions qui nient l'existence d'Homère. —L'individualité d'Homère est certaine pour nous, mais il contient toute une époque, toute une race.

l'âge homérique se reproduisit dans l'élégante symétrie du Parthénon, des édifices d'Athènes du siècle de Périclès. La conscience de la nationalité hellénique est écrite à toutes les lignes de cette grande figure héroïque dans l'Iliade, civilisée dans l'Odyssée. Dans la première partie il y a de glorieuses luttes d'un peuple enfant; dans la seconde le paisible et régulier développement d'une nation qui marche dans la plénitude de la force. La Perse, également, nous est arrivée incarnée, pour ainsi parler, dans le double monument de sa pensée, son architecture et sa poésie; elle nous montre, avec Persépolis et Suzes, son apôtre *Zoroastre* et son poète *Ferdusi.* L'Inde eut de gigantesques poèmes et de gigantesques temples, dont les vastes proportions rappellent le panthéisme qui les a créés; c'est l'élan de l'homme vers la nature, et l'élan de la nature vers l'homme; l'un et l'autre veulent se féconder par une véhémente effusion de vie et d'amour, par une sorte de transsubstantiation; l'un et l'autre cherchent à détruire le temps, comme dans cette pagode de Rangoun, où l'on compte les siècles par les pyramides. De même les tribus d'Israël furent réellement représentées par leurs temples et leur poésie. Le mystère de leurs origines, de leur merveilleuse histoire, palpitait à toutes les parties de ce bâtiment colossal, peuplé de figures et de symboles. Ce peuple, qui vivait tout entier dans la magnificence de son culte et de ses cérémonies, ne

trouvait Dieu que dans le temple de marbre, sous les colonnes de bronze, sous les autels de cèdre, devant le tabernacle d'or et les chérubins de bois d'olivier. Mais il est bien mieux peint encore dans les livres qui racontent ses gloires, ses égarements, ses inconstances, ses punitions, les jours où Dieu l'écrasa comme le raisin sous le pressoir. C'est comme un grand rivage où mille fleuves ont déposé leurs alluvions. Tous les siècles sont là, couche par couche, race par race. Mais ces entassements ne s'appellent pas ruines, ce n'est pas de la cendre; si vous y touchez, il en sort comme d'une ruche un immense bourdonnement, et comme d'une fournaise d'éclatantes lumières.

VIII

Moïse.

Un homme arriva un jour dans la terre de Madian, et s'assit au bord d'un puits, car c'était le soir et l'homme était pris de fatigue. Or, il y avait alors dans cette terre de Madian un prêtre de Dieu qui avait sept filles, et ces filles vinrent puiser de l'eau au puits où était assis l'étranger, pour abreuver les troupeaux de leur père. Des pasteurs survinrent qui chassèrent les jeunes filles, et l'homme se leva et les défendit, et donna à boire à leurs brebis. Et les jeunes filles étant retournées vers leur père, il leur dit : Pourquoi êtes-vous revenues plus tôt que de coutume? — Elles répondirent :

Un étranger de la terre d'Égypte nous a délivrées de la main des pasteurs, et il a puisé de l'eau pour nous, et il a donné à boire à nos brebis. — Et le père répondit : Où est-il? Pourquoi avez-vous laissé cet homme? Rappelez-le, afin qu'il mange notre pain. Et l'homme jura qu'il habiterait avec le prêtre dans le pays de Madian, et prit pour femme Séphora sa fille.

Or l'Égyptien paissait les brebis de Jéthro, son beau-père, prêtre dans Madian. Et un jour qu'il avait conduit son troupeau dans le fond du désert, il vint à Horeb, la montagne de Dieu; et l'étranger s'assit sur la montagne, et il se prit à penser à son enfance et au petit berceau de jonc qui l'avait porté sur le fleuve, à la fille du roi qui l'avait sauvé des eaux, à la femme qui l'avait allaité, et à ses frères opprimés sur la terre d'Égypte ; et ses pensées étaient tristes dans la solitude.

L'homme ainsi songeant sur la montagne, Dieu lui apparut dans la flamme, au milieu d'un buisson, et il voyait que le buisson brûlait et ne se consumait point. L'Égyptien dit donc : J'irai et je verrai cette grande vision, et pourquoi le buisson ne se consume point.

Mais le Seigneur l'appela du milieu du buisson, et dit : Moïse ! Moïse ! — Celui-ci répondit : Me voici. Et le Seigneur aussitôt : N'approche point d'ici. Ote ta chaussure, car la terre sur laquelle tu marches est une terre sainte. Je suis le Dieu de ton

père, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. — Moïse voila sa face, car il n'osait regarder Dieu. — Le Seigneur dit : J'ai vu l'affliction de mon peuple, et j'ai entendu ses cris à cause de la dureté de ceux qui président à ses travaux ; et, sachant sa douleur, je suis descendu. Je t'enverrai vers Pharaon, afin que tu délivres les enfants d'Israël. — Moïse répondit à Dieu : Qui suis-je ? Le Seigneur lui dit : Je serai avec toi, et lorsque tu auras tiré mon peuple de l'Égypte, tu immoleras à Dieu sur cette même montagne. — Et Moïse dit à Dieu : Voilà que j'irai vers les fils d'Israël, et je leur dirai : Le Dieu de mes pères m'a envoyé vers vous. Et s'ils me disent : Quel est son nom ? que leur dirai-je ? — Et Dieu dit à Moïse : Je suis celui qui est, et tu diras aux fils d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous. Rassemble les anciens d'Israël et dis-leur : Le Seigneur, Dieu de vos pères, m'est apparu, et a dit : Je vous ai visités, et j'ai vu votre affliction sur la terre d'Égypte, et j'ai dit que je vous en tirerais et vous conduirais dans une terre où coulent le lait et le miel ; et ils entendront ta voix. Et avec les anciens d'Israël tu t'approcheras de Pharaon, et tu lui diras : Le Dieu des Hébreux nous a fait appel, et nous voyagerons trois jours dans la solitude pour immoler au Seigneur notre Dieu. — Et Moïse dit : Ils ne me croiront point. — Le Seigneur lui donna la puissance des miracles ; et Moïse dit encore : Je vous en supplie, Seigneur, je ne suis point

éloquent, et depuis que vous avez parlé à votre serviteur, ma langue est encore plus embarrassée et plus tardive. — Et le Seigneur répondit : Qui a fait la bouche de l'homme? qui a formé le muet et le sourd, le voyant et l'aveugle? n'est-ce pas moi? — Mais Moïse : Je vous en supplie, Seigneur, *envoyez celui que vous devez envoyer.* — Et le Seigneur irrité contre Moïse dit : Aaron ton frère le lévite est éloquent, il sera ta bouche, et tu le conduiras dans tout ce qui regarde Dieu.

Moïse s'en alla donc et retourna chez Jéthro, son beau-père, et il lui dit : J'irai et je retournerai auprès de mes frères en Égypte, et je verrai s'ils vivent encore. — Et Jéthro lui répondit : Va en paix. — Donc Moïse prit son épouse et ses fils et les posa sur un âne, et retourna en Égypte, portant en main la verge de Dieu.

Or cet homme qui délivra ses frères de la servitude d'Égypte, où les intendants du roi les condamnaient à des ouvrages de mortier et de briques, ce pâtre de l'Horeb, qui deux fois encore parla à Dieu sur la montagne, au milieu des foudres et des éclairs, qui mourut sur la montagne, et que Dieu ensevelit dans la vallée du pays de Moab, vis-à-vis de Phogor, en une place ignorée de tous, cet homme avait une mission tout autrement importante à opérer que la délivrance dn peuple d'Israël. L'heure était venue où les vraies traditions pouvaient sinon se perdre, du moins se vicier, à tel point qu'on ne

les reconnût plus. Dieu chargea Moïse de les écrire sous sa dictée, et de former un peuple qui fût comme le livre vivant de ces traditions. Or, pour que ce peuple fût un livre pur, il fallait le séparer des gentils, car autrement il serait devenu gentil et idolâtre lui-même, car nul plus que lui n'était entraîné vers les choses des sens. Et voilà pourquoi Dieu chargea Moïse de lui inspirer l'horreur de la pensée et du sang étranger. Les Juifs, selon la juste et ingénieuse expression de l'abbé Gerbet, étaient dans l'antiquité les moines du genre humain.

Mais avant de formuler des lois qui devaient être particulières à ce peuple, Moïse prêta l'oreille à la voix des ancêtres des hommes, et, inspiré qu'il était de Dieu, il formula les vérités traditionnelles, base des sociétés divines et humaines, et cérivit l'histoire de la création et de l'homme jusqu'à lui. Et cet écrit est la Genèse, le plus ancien des livres au dire de tous les savants consciencieux.

Ce livre est le récit des commencements de tout, et le germe de nos connaissances. On y trouve la raison des mystères qui occupent journellement nos facultés philosophiques. C'est une sorte d'Évangile en bloc massif encore. Tout est là à l'état de rudesse native. C'est la terre vierge dont Jésus devait plus tard diriger les irrigations et tailler les feuillages.

On peut distinguer dans cette œuvre de dictée divine trois parties : la partie scientifique, la partie morale et dogmatique et la partie historique.

Cela, avec la poésie qui plane sur le tout, comprend à peu de chose près l'univers de l'homme. Son intellect se développe dans la science, son cœur dans la morale, sa liberté dans l'histoire.

Le livre de Moïse s'ouvre par l'exposition de la création de l'univers sensible. Toutes les races dites primitives ont eu leurs cosmogonies; mais ces genèses, sur un fond de vérité, renferment les erreurs les plus destructives. Les unes n'ont reconnu de réalité existante que Dieu, unité originelle, s'épandant, se fractionnant dans la création entière. De sorte que, tout étant Dieu, le bien et le mal n'existe plus. Si vous admettez la volonté (et qui ne la sent pas en soi?), le panthéisme tombe; car enfin la volonté individuelle peut vouloir ce que Dieu ne veut pas, et la volonté de l'individu admise dans le panthéisme, le cas prévu arrivant, il en ressortirait cette absurdité étrange, que Dieu pourrait quelquefois vouloir ce qu'il ne veut pas, c'est-à-dire que Dieu ne serait plus maître de lui-même. Ce système détruit toute notion exacte du droit, et aboutit à un despotisme inflexible. Dieu se manifeste dans l'humanité par les évènements, et l'individu qui règne porté sur ces évènements est une parcelle de Dieu, douée de plus de puissance que les autres. Cette croyance écrase et anéantit l'homme qui, en se faisant Dieu, a perdu sa dignité propre. Il y a là une notion fausse de la grâce, qui est l'action de Dieu sur l'homme, mais

n'absorbant jamais la volonté individuelle. C'est pourtant ce panthéisme que quelques hommes offrent sérieusement aujourd'hui à des populations éclairées par dix-huit siècles de christianisme!

L'autre cosmogonie, car, en pénétrant dans l'essence de celles qui sont en dehors de la cosmogonie mosaïque, on ne peut en découvrir que deux; l'autre, dis-je, enseigne deux principes coexistant de toute éternité, le bien et le mal, l'amour et la haine, la vie et la mort, deux principes également puissants, et partageant l'empire du monde. Mais concevez-vous cette lutte éternellement égale entre les deux principes? N'est-elle pas démentie par des faits évidents, par le progrès? Les aveugles seuls peuvent le nier. Or, comment s'opère le progrès? par une ascension de l'intelligence, par une expansion de l'amour. Le progrès, c'est de mieux comprendre, c'est d'aimer mieux, c'est de vouloir plus selon l'intelligence et le sentiment du bien, c'est de marcher dans la voie de la vie, c'est s'approcher du bien, de Dieu; donc la puissance du mal est atténuée, donc l'empire égal des deux principes disparaît, l'un succombe sous les coups de l'autre.

Leur égalité existant dans les profondeurs impénétrables de l'éternité est un rêve. Si l'un des principes est dominé par l'autre, il est dans les bornes du fini, il n'a pas toujours été, car l'infini ne peut pas se borner ou recevoir de bornes de

quoi que ce soit. Et, si le mal n'est pas infini, il a donc eu un commencement. Mais alors quel sera le principe infini et sans commencement? car il faut bien qu'il y en ait un. Ce sera le bien, ce sera Dieu. Nous voilà ramenés à la création selon la révélation mosaïque.

Il y a dans le dualisme une demi-vue de la vérité. Il y a le sentiment dévoyé de la lutte du bien et du mal, comme dans le panthéisme il y a le sentiment, la notion de la communication de la *grâce*, de l'action incessante de Dieu sur la création entière. Mais tout cela est incomplet et anéantit des réalités de notre nature. L'un détruirait la personnalité, la responsabilité, la liberté du moi; l'autre le progrès dans la création morale.

La révélation mosaïque, imposée par l'Église comme la véritable aux chrétiens, aux catholiques, ne l'est-elle à leurs yeux que parce qu'elle satisfait les nécessités morales de notre nature, que parce qu'elle les reconnaît, que parce qu'en elle se trouve la raison, souvent voilée il est vrai, mais toujours définie, des mystères qui nous environnent? Il ne faut pas le croire. Les sciences naturelles n'ont jamais pu, malgré des efforts passionnés, renverser la cosmogonie du législateur des Hébreux. La chronologie se rit aujourd'hui, avec Benthey, Delaplace et Delambre, des tables indiennes, vantées par l'infortuné Bailly, lesquelles faisaient remonter le monde à vingt millions d'an-

nées. Il est aujourd'hui reconnu qu'elles ont été fabriquées il y a à peine huit siècles. Le zodiaque de Denderah devait, selon Dupuis et ses disciples, révéler une civilisation bien antérieure au déluge et même au récit de Moïse. Mais voilà que MM. Letronne et Champollion sont venus, et sur le fronton d'un des temples d'où ce zodiaque avait été extrait, sur les peintures dont ils étaient ornées, ils ont lu, le premier en grec, le second en hiéroglyphes, qu'il avait rendus intelligibles, les noms de Ptolémée, de Cléopâtre et des empereurs romains qui les avaient fait construire vers le commencement de l'ère chrétienne.

« Assez récemment MM. Champollion le jeune et Lenormant ont parcouru l'Égypte du nord au midi, et leurs infatigables explorations ne leur ont fait rien découvrir qui remontât au delà de l'époque d'Abraham. » *(Rapports entre la religion et les sciences*, — par M. Paumier, — *France littéraire.)*

Venons maintenant à la géologie. La science nouvelle, perfectionnée avec la plus louable émulation par une multitude de savants français et étrangers, paraît avoir anéanti sans retour, il est vrai, l'explication vulgaire et littérale des six jours ; mais, au lieu de convaincre la Genèse de mensonge, elle nous a donné un commentaire aussi admirable qu'imprévu, plus propre que toutes les dissertations critiques à l'entourer de confiance et de respect. Elle nous a découvert, avant la naissance de l'hom-

me et la dernière organisation du globe, des époques où le Dieu de la nature revêtait successivement son ouvrage de formes diverses et progressives, préparant ainsi lentement l'empire de l'homme intelligent et moral. Le globe est occupé d'abord par le chaos des ondes, puis par des végétaux monstrueux, puis par des reptiles gigantesques et étranges, puis par des mammifères énormes et pourtant analogues aux nôtres. Ce ne sont pas là de simples conjectures, des hypothèses brillantes, mais plus ou moins hasardées; ce sont des faits qu'il est impossible de nier. Lorsqu'en effet, conduit par la géologie, on examine attentivement l'enveloppe solide de notre terre, on demeure convaincu qu'après les couches de granit qui annoncent qu'à l'époque de sa formation nul être organisé n'avait encore paru, se retrouvent les végétaux, par fragments ou par empreinte (Gen., v, 11). En s'élevant aux couches supérieures, les coquillages et les débris de poissons se découvrent (20 et 21), et successivement les restes des grands reptiles et les os des quadrupèdes (24 et 25), démontrant ainsi l'accord parfait des jours ou époques mentionnées par l'historien sacré avec les grandes époques de la nature. Au milieu de ce vaste cimetière, triste amas des ruines d'un monde primitif, l'homme cherche avec intérêt, mais en vain, les restes de son semblable. Il interroge sans succès les annales des siècles. Elles lui répondent que l'homme, créé

le dernier (26 et 27), n'a point été enveloppé dans ces épouvantables catastrophes ; car Dieu ne lui avait point encore donné la vie. Voyez les recherches de Cuvier sur les ossements fossiles, et surtout le Discours préliminaire sur les révolutions du globe.

Et que dit à ce sujet la parole de Moïse ? Qu'elle éclate elle-même. Elle nous semblera plus belle encore, ainsi démontrée dans sa vérité par de savants hommes.

« Et Dieu dit : Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leurs semences, les arbres avec leurs fruits, chacun selon son espèce, qui renferment en eux-mêmes leurs semences, pour se reproduire sur la terre ; et il fut ainsi (11).

» Et la terre produisit donc des plantes qui portaient leurs graines suivant leur espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes selon leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon (12), et il y eut un soir et un matin, et ce fut le troisième jour (13).

» Et Dieu dit encore : Que les eaux produisent les animaux qui nagent, et que les oiseaux volent sur la terre et sous le ciel. Et Dieu créa les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement que les eaux produisirent. Et il créa des oiseaux, chacun selon son espèce. Et il y eut encore soir et matin, et ce fut le cinquième jour.

» Dieu dit aussi : Que la terre produise les ani-

maux vivants, chacun selon son espèce, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages.

» Dieu dit ensuite : Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux qui demeurent sur la terre, et sur tous les reptiles.

» Et Dieu créa l'homme à son image. Et Dieu vit toutes ses œuvres, et elles étaient toutes parfaites, et il y eut un soir et un matin, et ce fut le sixième jour. »

Ce n'est point ici de la poésie philosophique, c'est de la poésie révélée. Certes elle ne vient pas de l'homme cette voix qui, après quatre mille ans, se trouve en rapport avec les plus récents résultats de la science. C'est qu'il n'y a point de progrès pour l'intelligence dont elle émane. *Non mortale sonat.* C'est que la science qui a force de vie ne révèle que la vérité, et que toute vérité est en Dieu.

Si nous cherchons dans Moïse la science de l'homme, nous serons encore émerveillés de cette étude. Nous y trouverons une aussi parfaite connaissance de notre nature morale, la cause de tous les mystères qui nous étonnent dans cette nature, et leur solution en Dieu. Ce n'est qu'en admettant la révélation mosaïque, développée par l'Évangile, que l'on peut espérer et être consolé.

La première chose qui frappe l'esprit du philo-

sophe méditant sur l'homme est la perpétuelle contradiction qu'il trouve au fond de l'âme humaine; c'est de la voir sans cesse aller du bien au mal, c'est cet amour qu'il y a en elle pour le bon, pour la vie, et cette pente qui l'entraîne vers le mauvais, vers la mort. Ce qui inquiète encore le philosophe, c'est l'origine du mal lui-même; car enfin comment le mal a-t-il pu sortir de l'Être infiniment bon? comment le non-être (car le mal est cela) a-t-il pu émaner de ce qui est *l'Être essentiel.*

Eh! bien, toutes ces questions sont résolues par Moïse, et toute philosophie qui a voulu trouver d'autres solutions que les siennes a marché d'erreurs en erreurs. Si le mal existe dans la création, il n'est point sorti de l'Être incréé, *de celui qui est*; mais de l'être créé. Le mal dans la création purement intellectuelle est venu de l'ange; dans la création terrestre il a été introduit par l'homme. Et pourquoi l'ange et l'homme sont-ils tombés? Par l'amour excessif *du moi.* Ils ont voulu s'affranchir de Dieu, source de toute vie et de tout bien.

Si l'homme souffre de cette lutte perpétuelle du bien et du mal en lui, c'est qu'il sent que là n'est point la loi de sa véritable nature, qu'il était fait pour tout autre chose; c'est qu'il devait habiter l'Éden et y satisfaire ce goût de l'infini qui le travaille sans relâche. De là ses mélancolies si sombres et l'insuffisance des *apparences* à éteindre son gémis-

sement interne. La poésie n'est que la plainte ou le vœu instinctif de l'exilé. Il pleure, mais il y a un chant dans sa voix, son gémissement est un regret du ciel.

Ce qui fait que la révélation prêchée par Moïse répond si bien aux besoins de notre nature, à nos convictions indestructibles, c'est qu'elle nous reconnaît une volonté capable de dominer le péché ; ce qui la rend si consolante, c'est que le salaire est promis à qui fait le bien. Car il est écrit dans l'admirable récit du meurtre d'Abel : « Et le Seigneur » dit à Caïn : Pourquoi es-tu irrité, et pourquoi ton » visage est-il abattu ? Si tu fais le bien, n'en re- » cevras-tu pas le salaire ? si tu fais le mal, sur le » seuil de ta porte, ton péché ne paraîtra-t-il pas » soudain ? alors il t'attaquera sans cesse, mais tu » peux encore le dominer. — Et Caïn dit à Abel son » frère : Sortons ! — Et lorsqu'ils furent dans la cam- » pagne, Caïn s'éleva contre son frère et le tua, et » le Seigneur dit à Caïn : Où est Abel ton frère ? — » Caïn répondit : Que sais-je ? suis-je le gardien de » mon frère ? et le Seigneur lui dit : Qu'as-tu fait ? » la voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à » moi. — Maintenant donc, tu seras maudit sur » cette terre qui a ouvert sa bouche pour recevoir » le sang de ton frère, versé par ta main ; et, après » que tu l'auras cultivée, elle ne te donnera pas » ses fruits. Tu seras errant et fugitif sur la terre. » (Ch. IV.)

Nous voyons ici la terre recevoir de Dieu la puissance de malédiction contre le meurtrier, tant il est vrai qu'une union mystique existe entre elle et ce qui souffre en nous; car la parole de Dieu n'est point une parole de poésie vaguement figurée, mais elle exprime toujours quelque réalité mystique.

Nous aimerions à continuer nos recherches sur les parties les plus mystérieuses de ce livre des commencements; mais les limites de notre travail s'y opposent. Nous passerons donc à la formation de la société, ce qui nous conduira à l'histoire.

«Que servait à l'homme d'être introduit dans ce paradis de délices, dans tout un vaste pays que Dieu avait mis en son pouvoir, et au milieu de quatre grands fleuves dont les riches eaux traînaient des trésors, sous un ciel si pur que, sans être obscurci par les nuages qui couvrent le nôtre et produisent les orages, il s'élevait de terre, par une bénigne chaleur, une vapeur douce qu'il distillait en rosée, et qui arrosait la terre et toutes ses plantes? L'homme était seul, et le plus seul de tous les animaux; car il voyait tous les autres partagés en deux sexes, et, dit l'Écriture, il n'y avait que l'homme à qui « on ne trouvait point d'aide semblable à lui. » Solitaire, sans compagnie, sans conversation, sans douceur, sans espérance de postérité, et ne sachant à qui laisser et avec qui partager ce grand héritage, et tant de biens que Dieu lui avait donnés, il vivait tranquille, aban-

donné à la Providence, sans rien demander. Et Dieu aussi, de lui-même, ne voulant laisser aucun défaut à son ouvrage, dit ces paroles : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, donnons-lui un aide semblable à lui. »

» Peut-être va-t-il former le second sexe comme il avait formé le premier : non, il veut donner au monde, dans les deux sexes, l'image de l'unité la plus parfaite et le symbole futur du grand mystère de Jésus-Christ. C'est pourquoi il tire la femme de l'homme même ; mais pour montrer que c'était là un grand mystère, et qu'il fallait regarder avec des yeux plus épurés que les corporels, la femme est produite dans une extase d'Adam, et c'est par un esprit de prophétie qu'il connut tout le dessein d'un si bel ouvrage. « Le seigneur Dieu envoya un sommeil à Adam » un sommeil, disent les saints livres, qui fut un ravissement et la plus parfaite de toutes les extases. « Et Dieu prit une côte d'Adam, et il en remplit de chair la place. » Grave expression de l'Écriture, pour nous faire voir dans la femme quelque chose de grand et de magnifique, et comme un admirable édifice où il y avait de la grâce, de la majesté, des proportions admirables et autant d'utilité que d'ordre.

» La femme ainsi formée est présentée « de la main de Dieu » au premier homme, qui ayant vu dans son extase ce que Dieu faisait : » C'est ici, dit-il d'abord, l'os de mes os, la chair de ma chair. »

Elle s'appellera d'un nom pris du nom de l'homme, parce qu'elle a été formée de l'homme, et l'homme quittera son père et sa mère et il s'unira à la femme » [1].

Voilà donc la famille établie. L'homme c'est la puissance intelligente ; la femme c'est l'amour, c'est quelque chose de soumis à l'homme. L'un tire sa beauté de la force, l'autre de la grâce ; mais c'est un aide et non point un esclave selon la notion viciée des temps antiques, qui dans tout remplaçaient l'esprit par la brutalité. La femme est dans la famille l'élément consolateur.

Toutefois à cet être collectif (l'homme et la femme) il manque quelque chose, il manque un produit, une création qui lui soit propre, et dans laquelle il s'aime, lui image de Dieu, comme Dieu lui-même dans les produits de sa puissance. Or, l'enfant est précisément cette création de l'homme et de la femme, qui les lie plus intimement tous deux, et dans lequel ils s'aiment comme dans un *nouvel eux-mêmes*.

Mais, avant la naissance du second homme, un évènement terrible arriva : l'homme désobéit à Dieu, et cette faute altéra toute sa nature ; et cette nature envahie par le mal, il la communiqua à ses enfants. « Le péché originel, dit le comte de Maistre, est un mystère sans doute ; cependant si

[1] Bossuet, *Élévations sur les Mystères.*

l'homme vient à l'examiner de plus près, il se trouve que ce mystère a, comme les autres, des côtés plausibles, même pour notre intelligence bornée... Tenons-nous-en à cette observation vulgaire, qui s'accorde si bien avec nos idées les plus nouvelles : *Que tout être qui a la faculté de se propager ne saurait produire qu'un être semblable à lui.* La règle ne souffre pas d'exception; elle est écrite sur toutes les parties de l'univers. Si donc un être est dégradé, sa postérité ne sera plus semblable à l'état primitif de cet être, mais bien à l'état où il a été ravalé par une cause quelconque. Cela se conçoit très clairement, et la règle a lieu dans l'ordre physique comme dans l'ordre moral. »

L'illustre philosophe a rendu un grand service en appliquant à cette question la rare lucidité de son jugement. Ce que ma raison à moi ne saurait comprendre, c'est qu'Adam, corrompu par sa désobéissance, eût produit une race d'anges; mais, selon la notion de Moïse, Dieu a toujours le remède prêt pour la blessure, et, à peine la faute commise, la promesse du réparateur fut faite. La femme, plus coupable que l'homme, dut subir une peine plus vive; il lui dit : « Tu enfanteras avec douleur », et un instant après pour consolation : « Tu écraseras la tête du serpent. » La sainte Vierge était dès lors conçue dans la pensée de Dieu.

Ici commencent les temps historiques, car ici commencent nos misères. Le premier meurtre en-

sanglante la terre; les hommes se corrompent, le déluge détruit la race coupable, l'esclavage naît dans la famille de Noé ; Dieu a permis l'esclavage, non comme une chose juste en elle-même et conforme au droit, mais comme une punition imposée par lui aux infractions à la loi. Toute douleur est une expiation, et en ce sens elle est un bien, c'est un moyen de rédemption que Dieu nous donne. Noé prononce la malédiction de Dieu sur son fils Cham, pour avoir révélé la honte de son père : « Que Chanaan soit maudit! qu'il soit l'esclave des esclaves de ses frères! »

Or, parmi ces trois races primitives, distinguées par la science de nos jours, en est-il une sur laquelle la malédiction de Noé semble irrémissible? La race éthiopique témoigne bien tristement de la vérité du récit de Moïse.

L'orgueil enfanta encore un grand malheur, la profonde division des peuples par la diversité des langages. Les hommes parlaient la même langue; mais l'orgueil descendit dans l'esprit de cette immense association de forces; et, mésusant des fruits de la bonté de Dieu, qui leur donnait la vie commune, ils voulurent bâtir dans la plaine de Sennaar une ville et une tour dont le faîte s'élevât jusqu'au ciel. Mais Dieu brisa l'audace de leur dessein en les frappant dans la cause même de cette force prodigieuse, dans l'union des esprits, opérée par l'identité du langage, et bientôt Babel

croula, ruinée et délaissée dans son désert; car Dieu confondit les langues des hommes, et les dispersa sur la face de la terre.

Mais cette confusion ne fut pas telle que la science n'y puisse trouver quelque ordre. « Les huit cent soixante langues et les cinq mille dialectes, nombre très approximatif des langues éteintes ou vivantes encore sur le globe, peuvent se réduire à trois classes correspondant aux trois races primitives [1]. » — « Nous trouvons justement dans l'ancien monde, où Moïse nous représente l'origine des sociétés et le berceau de tous les peuples de la terre, les trois classes essentiellement différentes auxquelles le célèbre baron de Humboldt pense que l'on peut réduire les formes grammaticales de l'étonnante variété des idiomes connus[2]. »

Les hommes étaient, comme dit Bossuet, ensevelis dans la chair et dans le sang ; l'idolâtrie couvrait la terre. Dieu, dit le même grand homme, appela d'en haut son serviteur Abraham, dans la famille duquel il voulait établir son culte et conserver l'ancienne croyance, tant de la création de l'univers que de la providence particulière avec laquelle il gouverne les choses humaines.

Dieu se communique à l'humanité par l'élection d'un homme, et plus particulièrement par la béné-

[1] Roselly de Lorgues, *Christ devant le siècle*, in-12, 103.
[2] Balbi, *Atlas ethnographique du globe*.

diction de la race. Ces élus de Dieu sur la terre sont, dans l'ordre moral, les sages; dans l'ordre religieux, les saints, et dans l'ordre purement historique, les grands hommes. Nulle part cette doctrine n'est enseignée avec plus de suite et de force que dans Moïse. L'élection de l'homme par Dieu, qui s'est faite dans Noé, se continue dans Abraham. Elle saisit ensuite Moïse, et, traversant les prophètes, vient se diviniser dans le Christ.

Mais si Dieu avait béni Abraham, il lui avait aussi promis qu'en lui seraient bénies toutes les nations de la terre. C'était aussi la croyance de l'antiquité païenne que la bienveillance ou la malveillance des dieux s'infiltrait avec le sang, et que cette dernière ne cessait de passer du père au fils qu'après les plus terribles expiations. La famille d'Œdipe est, dans la tradition grecque, le mythe le plus frappant de cette vérité exprimée par la parole des Livres saints.

Sous une autre face encore, Abraham est notre père dans la tradition de la loi. Il est en quelque façon la loi personnifiée, comme depuis fut Moïse. Le verbe de Dieu retentit à ses oreilles; la puissance de Dieu émane de ses mains, de sorte que tous ceux qui se rattachent par la foi à la loi divine se rattachent à Abraham, qui la reçut de Dieu et nous engendra à cette foi. Dieu bénit dans ce père *des vivants et des voyants* tout ce qui croit et pratique sa volonté avec un esprit simple et soumis. Il y a là

sans doute une notion de cette unité d'âme de l'humanité qui plus tard apparut dans le Christ; car, sur le Golgotha, Jésus, pour souffrir et expier, résuma en lui l'humanité entière.

Quelles sont donc les pensées fondamentales de la Genèse? La reconnaissance d'un Dieu unique et d'une création opérée par ce Dieu; le mal, qui, en définitive, est le non-être, provenant non du principe infini, qui est Dieu, mais du principe fini, qui est l'homme; la révélation d'un état antérieur au mal, et dans lequel nous vivions selon les qualités normales de notre nature; tous les hommes sortis d'un seul homme, viciés dans un seul et devant être glorifiés dans un seul, c'est-à-dire l'unité et la fraternité humaines; le travail d'âme et de corps imposé comme expiation par la justice; l'offrande, la prière et le sacrifice apaisant Dieu; toutes vérités développées dans l'Évangile d'une façon pleine de mansuétude et d'amour, et qui se trouvent tellement en rapport avec les instincts et les croyances des peuples, que les plus barbares les reçoivent. Certes il y a comme une fatalité divine dans ces évènements, et lorsque la science de nos plus vaillants esprits ne peut, quoi qu'ils fassent, être autre que celle de Moïse, le front s'incline devant la face du pâtre de l'Horeb.

Après ce coup d'œil bien imparfait, nous le sentons, sur les parties les plus philosophiques de la Genèse, si nous voulons la considérer sous le point

de vue littéraire, nous y trouverons une poésie que rien ne surpassa jamais. Moïse est bien autrement profond et solennel qu'Homère; car il est le poète de Dieu et des vraies adorations, tandis que l'aveugle du Mélès est le poète de l'homme et de la déification de l'homme. Il y a dans l'esprit des deux poètes toute la différence qui existe entre l'idolâtrie et le culte légitime.

Le sentiment des relations de l'âme de l'homme avec la nature abonde dans la Genèse. Ce qui domine dans cette œuvre, c'est le grandiose et la poésie de la solitude, mais d'une solitude pleine de Dieu. Si la scène de ce poème des commencements avait eu lieu dans les régions voisines de la mer, Dieu se serait montré dans les solitudes des vagues et des grèves, car il y a beaucoup de l'esprit de Dieu dans ces choses; mais si, dans les contrées patriarcales, Dieu n'avait point la mer, il avait les montagnes. Aussi est-ce là surtout qu'il parle à l'oreille de l'homme.

Si Moïse n'avait pas allié ainsi la nature et l'homme, l'effet poétique de ses récits eût perdu presque toute sa puissance. — « Et Caïn dit à Abel: Sortons! — Et, lorsqu'ils furent dans la campagne, Caïn s'éleva contre son frère et le tua. » — Ce récit sans doute est remarquable par son énergie sauvage; mais ôtez-en cette émanation du désert, « et, lorsqu'ils furent dans la campagne », toute la poésie disparaît du tableau.

Il y a certes un charme ineffable dans cette simple expression de la douleur : « Elle éleva la voix et pleura. » Mais combien ces mots acquièrent de puissance, encadrés comme ils le sont dans l'histoire d'Agar !

« Abraham se leva donc de grand matin, et, prenant du pain et un vase plein d'eau, il les mit sur l'épaule d'Agar, et lui donna l'enfant et la renvoya. Celle-ci, s'en étant allée, errait dans la solitude de Bersabée. Et quand l'eau du vase fut consommée, elle laissa l'enfant sous des arbres qui étaient là, et elle s'en alla et s'assit vis-à-vis de lui à la distance d'un trait lancé par un arc, et elle dit : Je ne verrai pas mon fils mourant ; et, s'asseyant loin de lui, elle éleva la voix et pleura. »

La poésie de cette charmante scène est principalement dans ces deux phrases : « Et, s'en étant allée, elle errait dans la solitude de Bersabée... et, s'asseyant loin de l'enfant, elle éleva la voix et pleura. » Il s'en émane réellement une musique qui retentit dans les mystérieuses profondeurs de notre âme. Ce que l'on sent ainsi ne peut se rendre. C'est insaisissable à l'intelligence comme le mode d'action de l'âme sur le corps, mais cela est.

Quant au coloris et à la vérité des peintures de Moïse, nous citerons pour que le lecteur en juge par lui-même. Attacher nos notes à de pareilles beautés est au moins superflu.

« Et Adam et Ève entendirent la voix du Sei-

gneur qui s'avançait dans le jardin, à l'heure du jour où il s'élève un vent doux, et ils se cachèrent parmi les arbres. »

Il y a là en germe toute la fraîcheur et toute la grâce du paysage de Milton.

Comment ne pas admirer ce vague tout céleste dans la grandeur? « La vie d'Hénoch fut de trois cent soixante-cinq ans. Il marcha avec Dieu, puis il ne parut plus, parce que Dieu l'enleva. »

Plus loin s'offrent des peintures de la vie pastorale des hommes. On les peut comparer à celles d'Homère pour la vérité du ton et l'émission large de la voix.

« Abram donc monta en Égypte vers le midi, lui, sa femme et tout ce qu'il possédait, et Lot avec lui.

» Or Abram était riche en possession d'or et d'argent, et il s'en retourna par le chemin du midi, en Béthel, jusqu'au lieu où auparavant il avait dressé sa tente, entre Béthel et Haï, là où il avait d'abord élevé un autel. Et il invoqua le Seigneur.

» Lot, qui allait avec Abram, avait aussi des troupeaux de brebis, des bœufs et des tentes.

» Et cette terre ne leur suffisait pas pour demeurer ensemble, car ils avaient de trop nombreux troupeaux.

» C'est pourquoi une querelle survint entre les pasteurs des troupeaux d'Abram et de Lot. Abram donc dit à Lot : Je vous prie qu'il n'y ait point de

débat entre vous et moi, ni entre vos pasteurs et les miens; car nous sommes frères. — Voilà que toute la terre est devant nous. Séparez-vous de moi, je vous conjure. Si vous allez à gauche, j'irai à droite, et si vous allez à droite, j'irai à gauche.

» Lot, levant donc les yeux, vit la plaine autour du Jourdain, qui était tout arrosée, avant que le Seigneur eût détruit Sodome et Gomorrhe, comme le jardin du Seigneur, et comme la terre d'Égypte, quand on vient de Ségor.

» Et Lot choisit pour lui la plaine du Jourdain, et s'en alla du côté de l'Orient. Ainsi ils se séparèrent l'un l'autre.

» Or le Seigneur apparut en la vallée de Membré à Abraham, assis à l'entrée de sa tente, durant la chaleur du jour.

» Et comme il levait les yeux, trois jeunes hommes apparurent debout près de lui; et, aussitôt qu'il les eut vus, il courut au devant d'eux dès l'entrée de sa tente, et il adora s'inclinant vers la terre.

» Et il dit : Seigneurs, si j'ai trouvé grâce devant vos yeux, ne passez point au delà de votre serviteur. J'apporterai un peu d'eau, lavez vos pieds, et vous reposez sous cet arbre, et j'ajouterai un peu de pain, et fortifiez votre cœur. Puis vous irez plus loin, car c'est pour cela que vous êtes venus vers votre serviteur. — Et ils dirent : Fais comme tu as dit.

» Et Abraham se hâta d'aller dans sa tente vers Sara, et lui dit : Mêle trois mesures de fleur de farine, et place des pains sous la cendre.

» Et lui-même courut au troupeau, et prit un veau tendre et excellent, et le donna à un serviteur qui le fit cuire aussitôt. Et il prit du beurre et du lait, et le veau qu'il avait fait cuire, et le mit devant eux, et lui-même était debout près d'eux sous l'arbre [1]. »

Nous venons de voir l'hospitalité dans la solitude des vallées ; voyons-la maintenant aux abords des villes.

« Sur le soir deux anges arrivèrent à Sodome, et Lot était assis à la porte de la ville, et dès qu'il les eut vus, il se leva et alla au devant d'eux, et il adora, et il dit : Je vous prie, seigneurs, retirez-vous en la maison de votre serviteur. Lavez vos pieds, et demain, dès l'aurore, vous reprendrez votre chemin. — Ils répondirent : Non, nous demeurerons sur la place.

» Et il les força d'entrer chez lui ; et, lorsqu'ils furent en sa maison, il leur prépara un banquet ; il fit cuire des gâteaux, et ils mangèrent. »

La scène que nous allons transcrire est peu mentionnée, et nous semble parmi tant de mer-

[1] On s'est servi de plusieurs traductions pour ce travail, — souvent de celle de M. de Genoude.

veilles une des plus touchantes et des plus curieuses : c'est un marché dans ces simples âges.

« Or Sara vécut cent vingt-sept ans, et elle mourut dans la ville d'Arbée, qui est Hébron, en la terre de Chanaan, et Abraham vint pour ses funérailles et pour la pleurer.

» Et lorsqu'il eut accompli les devoirs qu'on rend aux morts, il parla aux enfants de Heth, disant :

» Je suis parmi vous un étranger et un voyageur ; donnez-moi le droit de sépulture au milieu de vous, afin que j'ensevelisse celle que j'ai perdue.

» Les enfants de Heth répondirent, disant : Écoutez-nous, seigneur, vous êtes auprès de nous un prince de Dieu ; ensevelissez dans nos sépulcres les plus beaux celle que vous avez perdue... Abraham se leva et adora le peuple de cette terre, les enfants de Heth.

» Et il leur dit : S'il vous plaît que j'ensevelisse celle que j'ai perdue, écoutez-moi, et intercédez pour moi auprès d'Éphraïm, fils de Séor, afin qu'il me donne sa caverne de Macphélah, qui est à l'extrémité de son champ ; qu'il me la cède devant vous pour un prix convenable, et qu'elle soit à moi comme un sépulcre.

» Or, Ephron habitait au milieu des enfants de Heth ; et Ephron répondit à Abraham devant tous

ceux qui s'assemblaient aux portes de la ville, disant : Il n'en sera pas ainsi, mon seigneur ; mais écoutez ce que je vais vous dire : je vous donne le champ et la caverne qui est dans le champ, en présence des fils de mon peuple : ensevelissez celle que vous avez perdue.

» Abraham s'inclina devant le peuple de cette terre, et il dit à Ephron, au milieu de tout le peuple : Je vous prie de m'écouter : je donnerai l'argent de ce champ. Prenez-le, et j'ensevelirai celle que j'ai perdue.

» Et Ephron répondit : Mon seigneur, écoutez-moi ; la terre que vous demandez vaut quatre cents sicles d'argent ; c'est le prix entre vous et moi, mais qu'est-ce que cela? ensevelissez celle que vous avez perdue.

» Ce qu'Abraham ayant entendu, il fit peser l'argent qu'Ephron avait demandé, quatre cents sicles d'argent en monnaie qui avait cours ; et le champ jadis à Ephron, situé à Macphélah devant Membré, passa à Abraham, le champ et la caverne et tous les arbres, comme sa possession, en présence des enfants de Heth et de tous ceux qui entraient par la porte de la ville. Et ainsi Abraham ensevelit Sara sa femme dans la caverne du champ de Macphélah qui regardait Membré, où est la ville d'Hébron, en la terre de Chanaan. »

En abordant la valeur pathétique de la Genèse,

nous sommes attirés par une telle richesse de douces choses, que notre embarras est peut-être plus grand que partout ailleurs. Il y a sur ce poème des solennelles origines une teinte de mélancolie infinie, et comme un voile de saintes larmes. Le contraire nous eût surpris, car nous trouvons des larmes au fond de tous les grandioses, quel que soit le sentiment qu'ils éveillent en notre âme, tristesse ou bonheur.

Ici c'est Rachel, qui mourut au printemps en enfantant Benjamin dans ses stations à travers les solitudes, et elle fut ensevelie sur le chemin qui mène à Ephrata, qui est Bethléem ; et Jacob mit une inscription sur son sépulcre, et c'est l'inscription du sépulcre de Rachel que l'on voit encore aujourd'hui ; et, parti de là, Jacob vint dresser sa tente près de la tour du troupeau.

Ailleurs c'est une appellation si tendre, qu'on la dirait émanée d'Ossian ou de Wordsworth. « En ce temps mourut Débora, nourrice de Rébecca, et elle fut ensevelie au pied de Béthel, sous un chêne, et le nom de ce lieu fut le Chêne des pleurs. N'oublions pas, dans l'histoire de Rébecca, Isaac allant vers le déclin du jour, dans la campagne, près du puits du désert, et tellement charmé à la vue de la fille de Bathuel, que la douleur de la mort de sa mère en fut tempérée. — Suaves paroles qui révèlent dans l'homme en deuil, dès l'origine de la société, le besoin de s'entretenir

avecDieu vers les heures mélancoliques du soir.

L'histoire de Rachel et de Jacob, et celle de Joseph, sont trop connues pour que je m'y arrête; mais elles renferment des choses si belles, que je voudrais pouvoir les citer toutes.

« Lorsque les frères de Joseph vinrent en Égypte chercher du blé, parce que la disette ravageait le pays de Jacob, ils ne reconnurent pas leur frère au milieu de ses grandeurs; il y avait bien longtemps qu'ils ne l'avaient vu.

» Joseph étant donc entré dans sa maison, ils lui offrirent leurs présents qu'ils tenaient en leurs mains, et ils l'adorèrent en se baissant jusqu'à terre.

» Il les salua aussi en leur faisant bon visage, et il leur demanda : Votre père, ce bon vieillard dont vous m'aviez parlé, vit-il encore? se porte-t-il bien?

» Ils lui répondirent : Notre père, votre serviteur, est encore en vie, et il se porte bien; et, en se baissant profondément, ils l'adorèrent.

» Joseph levant les yeux vit Benjamain, son frère, fils de Rachel sa mère, et il leur dit : Est-ce là le plus jeune de vos frères, dont vous m'aviez parlé? Mon fils, ajouta-t-il, je prie Dieu qu'il vous soit toujours favorable.

» Et il se hâta de sortir, parce que ses entrailles avaient été émues en voyant son frère, et qu'il ne

pouvait plus retenir ses larmes. Passant donc dans une autre chambre, il pleura. »

Je n'ai jamais lu ce passage sans être saisi de froid. Je ne connais rien de plus beau dans le monde. Oh que j'aime mieux cette touchante naïveté que la poésie élégante et étudiée, écrite plus tard dans les palais !

Dans les deux livres saints qui sont le plus près de Dieu, si l'on nous permet cette façon de dire, il y a une égale simplicité de parole. Leur essence est l'amour, et ce en quoi ils diffèrent, se trouve dans l'expression même de cet amour. La Genèse nous inspire ce sentiment, mais il y a en lui trop d'austérité, trop de devoir; il est trop craintif. L'Évangile l'insinue en notre âme, le fait circuler dans nos veines; nous aimons cet amour comme notre vie; il est tellement nous-mêmes que, s'il s'allanguit, nous croyons mourir; et de là vient notre familiarité avec celui qui nous l'inspire. La Genèse est sévère comme la face d'un patriarche, l'Évangile doux comme le visage de Jésus. Dans la Genèse, c'est la paternité, dans l'Évangile, à peine nous osons le dire, mais le mot nous semble vrai, car lui seul exprime la divine condescendance, dans l'Évangile, c'est la fraternité de Dieu. Le langage du Christ n'est qu'onction et suavité pénétrante; on sent là les éléments d'une société morale plus avancée, plus élevée vers les régions de l'esprit.

Le commencement de ce chapitre est en grande partie emprunté à l'Exode. Moïse raconte dans ce livre sa naissance, les dangers qu'il courut sur le Nil, son éducation, sa fuite, son mariage, et la mission que Dieu lui donna.

La marche du peuple fugitif guidé par une nue ardente, emportant les os de Joseph, le passage de la mer Rouge, les murmures du peuple dans le désert, la Pâque, la défaite des Amalécites, la loi donnée à Moïse sur le mont Sinaï, toutes ces merveilles sont racontées avec une poésie puissante, qui retentit comme la foudre.

« Le troisième jour étant arrivé, vers le matin, comme le jour était déjà grand, on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs; une nuée très épaisse couvrit la montagne, la trompette sonna avec grand bruit, et le peuple qui était dans le camp fut saisi de frayeur.

» Alors Moïse le fit sortir du camp pour aller au devant de Dieu, et ils demeurèrent au pied de la montagne.

» Tout le mont Sinaï était couvert de fumée, parce que le Seigneur y était descendu au milieu des feux. La fumée s'en élevait comme d'une fournaise, et toute la montagne effrayait. »

C'est là que Dieu donna à Moïse les dix commandements, « qui contiennent les premiers prin-

cipes du culte de Dieu et de la société humaine [1]. »

Mais Dieu appela de nouveau Moïse sur la montagne sainte.

« La gloire du Seigneur reposa sur Sinaï, l'enveloppant d'une nuée pendant six jours, et, le septième jour, Dieu appela Moïse du milieu de cette obscurité.

» Ce qui paraissait de cette gloire du Seigneur était comme un feu ardent au plus haut de la montagne, et visible à tous les enfants d'Israël.

» Et Moïse, passant au travers de la nuée, monta sur la montagne et y demeura quarante jours et quarante nuits. »

Dieu lui dicta « les autres préceptes par lesquels il établit le tabernacle, figure du temps futur ; l'arche, où Dieu se montrait présent par ses oracles et où les tables de la loi étaient renfermées ; l'élévation d'Aaron, frère de Moïse ; le souverain sacerdoce, ou le pontificat, dignité unique donnée à lui et à ses enfants ; les cérémonies de leur sacre et la forme de leurs habits mystérieux ; les fonctions des prêtres, enfants d'Aaron ; celles des lévites avec les autres observances de la religion ; et ce qu'il y a de plus beau, les règles des bonnes mœurs, la police et le gouvernement de son peuple élu, dont il veut lui-même être le législateur [2]. »

Bossuet.

[2] Bossuet, *Histoire universelle.*

Il faut lire dans cette grande histoire la révolte du peuple contre Moïse, qui ne redescendait pas du Sinaï. — Faites-nous, disaient-ils, des dieux qui marchent devant nous; — les fous adorèrent un veau d'or! — Moïse, à cet aspect, brisa les tables que Dieu lui avait remises; — le sang de vingt-trois mille hommes expia cet égarement fatal.

Puis ce sont les larmes du peuple, et Moïse remonte sur le Sinaï avec de nouvelles tables, selon l'ordre de Dieu. Ce commerce intime avec Dieu saisit l'imagination. Le grand homme tombe à genoux, son cœur est triste des crimes de son peuple: Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant vous, marchez avec nous, je vous en supplie.

Dieu renouvelle ses promesses. Ce fut un terrible effroi à la vue de Moïse, lorsqu'il redescendit de nouveau vers ce peuple, car « son visage lançait de tels rayons que le législateur fut obligé de se voiler. »

L'Exode finit par l'érection du tabernacle. « La nuée du Seigneur se reposait sur le tabernacle durant le jour, et une flamme y paraissait pendant la nuit, les Israélites la voyant de tous les lieux où ils logeaient. »

Le Lévitique, — les Nombres — et le Deutéronome complètent le Pentateuque.

Ces trois livres sont occupés, en grande partie, par le recueil des lois de Moïse. (Cette étude n'est pas la nôtre.) Jamais ordonnances ne sont entrées en de plus minutieux détails; c'est qu'il fallait pré-

server le peuple saint des coutumes des peuples idolâtres qui l'entouraient.

L'idolâtrie était le péril de ce temps, comme l'indifférence est celui du nôtre. La peine de mort apparaît partout dans ce code en caractères sanglants. C'était une race fière et rebelle que la race juive, une race entraînée par de féroces et ardentes passions. Il fallait un joug de fer pour maintenir un peuple d'où sortit ce lévite d'Éphraïm qui fit douze parts du cadavre de sa femme outragée, et en envoya une à chaque tribu pour l'appeler aux armes; quel cri de vengeance!

Quand la philosophie rationaliste étudie le Pentateuque, elle oublie souvent Dieu, et la voilà s'étonnant qu'une force humaine ait pu accomplir les prodiges de Moïse; il y a bien de quoi, en vérité. Lorsqu'on étudie ces livres avec les yeux d'un chrétien, c'est-à-dire avec un sens droit et ferme, ils grandissent encore, mais l'homme devient moins colossal. En effet, suivez son récit avec soin, vous le voyez à tout moment trembler sous sa tâche; il est pris parfois d'un invincible découragement, il demande à Dieu de lui donner de la force.

Ce bras terrible, qui enchaîne toutes ces passions brûlantes, est celui du Seigneur, c'est sa main qui trace les lois de Moïse.

O hommes! tout s'explique avec la foi, hors d'elle il n'y a que ténèbres et erreurs.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore dans ce livre de

belles pages d'histoire : ce voyage qui se continue à travers les déserts, ces révoltes nouvelles, les calamités qui les punissent, offrent encore çà et là de dramatiques descriptions. — Les conseils de Moïse aux Hébreux, les reproches sur leur vie passée, sont empreints d'un caractère grandiose et triste.

Les douze tribus bénies par le grand homme, « Moïse, dit l'Écriture, monta donc de la plaine de Moab sur la montagne de Nebo, au haut de Chasga, vis-à-vis de Jéricho ; et le Seigneur lui fit voir de là tout le pays de Galaad jusqu'à Dan ;

» Tout Nephtali, toute la terre d'Éphraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda jusqu'à la mer occidentale ;

» Tout le côté du midi, toute l'étendue de la campagne de Jéricho, qui est la ville des palmes, jusqu'à Ségor.

» Et le Seigneur lui dit : Voilà le pays pour lequel j'ai fait serment à Abraham, à Isaac et à Jacob, en leur disant : Je donnerai ce pays à votre postérité. Vous l'avez vu de vos yeux et vous n'y passerez point.

» Moïse, serviteur du Seigneur, mourut ainsi en ce même lieu dans le pays de Moab, par le commandement du Seigneur.

» Qui l'ensevelit dans la vallée du pays de Moab, vis-à-vis de Phogor ; et nul homme jusqu'aujourd'hui n'a connu le lieu où il a été enseveli.

» Moïse avait cent vingt ans lorsqu'il mourut :

sa vue ne baissa point et ses dents ne furent point ébranlées.

» Les enfants d'Israël le pleurèrent dans la plaine pendant trente jours, et le deuil de ceux qui le pleuraient finit ensuite.

» Pour ce qui est de Josué, fils de Nun, il fut rempli de l'esprit de sagesse, parce que Moïse lui avait imposé les mains, et les enfants d'Israël lui obéirent en faisant ce que le Seigneur avait commandé à Moïse.

» Il ne s'éleva plus dans Israël de prophète semblable à Moïse, à qui le Seigneur parla face à face;

» Ni qui ait fait des miracles et des prodiges comme ceux que le Seigneur envoya faire par Moïse dans l'Égypte aux yeux de Pharaon, de ses serviteurs, de tout son royaume;

» Ni qui ait agi avec un bras si puissant et qui ait fait des œuvres aussi grandes et aussi merveilleuses que celles que Moïse a faites devant tout Israël. »

Certes, il tient une immense place dans l'humanité, celui qui enseigna aux hommes tant de hautes vérités; celui qui parla tant de fois au Seigneur et qui entendit sa voix; celui dont il se servit pour promulguer la première loi écrite.

Moïse apprit aux nations leur origine et vit leur avenir. Il ne faut pas un regard pénétrant pour découvrir ce que lui doivent la religion, la philosophie, l'histoire, la poésie.

Sa parole est sublime comme Dieu, franche comme la vérité, naïve comme l'enfance, terrible comme la mort, solennelle comme le désert.

Cette figure rayonnante, cette grande voix de Dieu qui s'appelle Moïse, et qui parle aux commencements du monde, ont saisi d'admiration les hautes intelligences — Michel-Ange, — Milton, — Bossuet.

IX

Josué, — Juges, — Rois, — Paralipomènes, — Esdras, — Néhémias.

Mon dessein n'est pas de m'arrêter longtemps sur les livres historiques; notre enfance à tous a été nourrie de ces chroniques merveilleuses. Les beautés poétiques qu'elles renferment, moins saillantes que celles des livres de Moïse, rentrent dans la même nature. C'est continuellement un récit fort et d'un naturel exquis; pour ceux qui trouvent la Bible trop longue, je rappellerai que Bossuet, dans le Discours sur l'histoire universelle, a donné avec la largeur ordinaire de sa pensée un résumé de ces belles pages.

Le grand législateur étant mort, Josué, désigné

pour lui succéder, se trouva à la tête du peuple. Le livre qui porte son nom nous raconte sa vie et ses victoires. Josué n'est pas un homme qui approche de Moïse. C'est un bras fort et un cœur indomptable; c'est un glaive. Mais les vues providentielles éclatent de mille manières sur cet homme. Les fleuves reculent, les murs de Jéricho tombent, la lumière du jour s'arrête pour lui donner le temps de vaincre: ses victoires mettent le peuple de Dieu en possession d'une grande partie de la terre promise, qui fut partagée entre onze tribus.

Le livre des Juges offre plusieurs récits très dramatiques; c'est une époque héroïque et barbare. D'abord, dès la mort de Josué, les Hébreux retombent dans le crime de ce temps, l'idolâtrie. Ils en sont punis par la servitude et l'oppression étrangère; toutes les fois que le peuple est saisi de remords, Dieu pardonne et lui suscite des vengeurs. La vaillance de Gédéon est célèbre; puis viennent des épisodes pleins de détails pathétiques et gracieux. Jephté, chassé de la maison de son père parce qu'il était le fils d'une courtisane, puis choisi pour commander Israël, fait un vœu qui conduit sa fille unique à la mort. « Toutes les filles d'Israël s'assemblent une fois l'année pour pleurer la fille de Jephté de Galaad pendant quatre jours. » (Juges—chap. XI.)

C'est une figure étrange et gigantesque que ce Samson, dont la naissance est merveilleuse. Un

ange apparut à sa mère pour lui annoncer que sa stérilité allait cesser. A dix-huit ans il se marie, et, en allant demander sa femme avec son père et sa mère, il rencontre un lion qu'il déchire comme un chevreau, dit la Bible. Et cette énigme qu'il propose aux jeunes gens, en pariant trente robes et trente tuniques; il perd parce que sa femme trahit son secret; alors il court vers Ascalon et tue trente hommes pour payer sa dette, puis il quitte sa femme qui épouse un des jeunes gens avec qui Samson avait parié. Pour vengeance, il brûle les blés des Philistins, qui viennent à leur tour brûler la maison de son beau-père qui périt avec sa fille. Après cela, Samson se retire dans la caverne du rocher d'Etam, il y vit solitaire comme le lion.

Les Philistins vinrent vers ceux de Juda; ils demandèrent Samson; trois mille hommes de cette tribu le garrottèrent pour le livrer aux Philistins. Il brise ses cordes, saisit une mâchoire d'âne et tue mille hommes avec cette arme singulière. Entré à Gaza, les Philistins l'y enferment; il met les portes sur ses épaules et fuit avec elles.

Nous verrons plus tard la sagesse vaincue par les femmes, ici c'est la force qui succombe. On se rappelle cette chevelure coupée par Dalila; Samson devient dès lors un simple mortel. Enchaîné, les yeux crevés, on emploie cet homme terrible à tourner la meule d'un moulin! Voilà ce que les passions font des plus forts!

Sa fin est digne de sa vie, une mort vulgaire sans doute ne pouvait l'atteindre. Ses cheveux commençaient à revenir lorsque les Philistins donnèrent une grande fête en l'honneur de leur dieu Dagon. On envoie chercher Samson pour s'amuser. Mets-toi là entre ces deux colonnes, lui dit-on. Samson les ébranle, la maison tombe et broie avec lui toute cette multitude.

A peine a-t-on quitté Samson que l'on rencontre cette effroyable histoire du lévite d'Éphraïm, dont Rousseau a fait un poëme. J'aime bien mieux le simple récit de la Bible. En général, il faut se garder de faire de la poésie sur les chapitres de l'Écriture, ils écrasent.

C'est en vérité quelque chose d'épouvantable que cette malheureuse femme du lévite mourant à la suite des plus sanglants outrages.

« Étant venu chez lui, il prit un couteau et divisa le corps de sa femme avec ses os en douze parts, et envoya une part à chacune des tribus d'Israël. »

Il surgit de là une guerre d'extermination de tout Israël contre la tribu de Benjamin dans laquelle le crime s'était commis, et bien des milliers de victimes le payèrent de leur sang.

La variété est un des grands charmes de la Bible. Après les orages de l'Océan, la tranquille limpidité des lacs; après le lévite d'Éphraïm, l'histoire de Ruth.

Cette délicieuse églogue est un doux repos pour l'âme. Que j'aime cette pauvre femme qui chérit sa belle-mère d'un si grand amour, et qui va pour la nourrir glaner dans les prairies de Booz!

« Alors Booz dit au jeune homme qui veillait sur les moissonneurs : A qui est cette fille ?

» Il lui répondit : C'est cette Moabite qui est venue avec Noémi du pays de Moab.

» Elle nous a priés de trouver bon qu'elle suivît les moissonneurs pour recueillir les épis, et elle est dans le champ depuis le matin jusqu'à cette heure, sans être retournée un moment chez elle.

» Booz dit à Ruth : Écoutez, ma fille, n'allez point dans un autre champ pour glaner, et ne sortez point de ce lieu, mais joignez-vous à mes filles ;

» Et suivez partout où on aura fait la moisson ; car j'ai recommandé à mes gens de ne pas vous faire de peine. Quand vous aurez soif, allez où sont les vaisseaux, et buvez de l'eau dont mes gens boivent.

» Ruth, se prosternant le visage contre terre, adora, et elle dit à Booz : D'où me vient ce bonheur que j'aie trouvé grâce devant vos yeux, et que vous daigniez me traiter favorablement, moi qui suis une femme étrangère ?

» Il lui répondit : On m'a rapporté tout ce que vous avez fait pour votre belle-mère après la mort de votre mari, et de quelle sorte vous avez quitté vos parents et le pays où vous êtes née, pour venir

parmi un peuple qui vous était inconnu auparavant.

» Que le Seigneur vous rende le bien que vous avez fait, et puissiez-vous recevoir une pleine récompense du Seigneur le Dieu d'Israël vers lequel vous êtes venue, et sous les ailes duquel vous avez cherché votre refuge.

» Elle lui répondit : J'ai trouvé grâce devant vos yeux, mon seigneur, et vous m'avez consolée ; et vous avez parlé au cœur de votre servante, qui ne mérite pas d'être l'une des filles qui vous servent.

» Booz lui dit : Quand l'heure du manger sera venue, venez ici et mangez du pain, et trempez votre part dans le vinaigre. Elle s'assit donc à côté des moissonneurs, et prit de la bouillie pour elle ;

» Elle se leva pour continuer à recueillir les épis. Or Booz donna cet ordre à ses gens : Quand elle voudrait couper l'orge avec vous, vous ne l'empêcheriez point.

» Vous jetterez même exprès des épis de vos javelles, et vous en laisserez sur le champ, afin qu'elle n'ait point de honte de les recueillir, et qu'on ne la reprenne jamais de ce qu'elle aura ramassé. »

Tout ce qui suit a la même grâce et la même naïveté.

Les quatre livres des Rois comprennent depuis la naissance de Samuel jusqu'à la ruine de Jérusa-

lem et du temple par l'armée de Nabuchodonosor, jusqu'à la captivité de Juda.

Samuel était retiré à Ramutha, lorsque les anciens d'Israël se rendirent près de lui pour lui demander un roi. L'esprit prophétique de Moïse avait annoncé que le pouvoir purement théocratique ne conviendrait pas toujours aux Hébreux. Dès que ce peuple eut des villes et une civilisation plus compliquée, il lui fallut un roi. Les vieilles mœurs finissaient. Samuel sacra Saül, désigné par le Seigneur. Ce premier roi d'Israël marcha d'abord de victoire en victoire; mais, étant tombé dans la désobéissance, sa vie devint une suite de malheurs et de folies. Le Seigneur ordonna à Samuel de sacrer David. Les deux premiers livres des Rois sont remarquables par la vie de l'auteur des Psaumes, par les persécutions que Saül lui fit souffrir, par les victoires de David, qui subjugua tous ses ennemis, et régna avec splendeur.

Cet éclat s'obscurcit; l'adultère de David, la mort d'Urie, tachèrent cette belle existence. D'affreux désordres déshonorèrent sa maison et navrèrent son cœur. Son propre fils souleva le peuple contre lui et trouva la mort dans sa révolte.

Au troisième livre paraît Salomon. Il est très curieux de comparer l'existence du peuple saint au temps de Salomon avec celle de ces hommes au temps de Moïse. Qu'il y a loin de cette vie errante du désert aux raffinements de civilisation et de luxe

qui distinguent la cour de ce roi, si célèbre par sa sagesse et par sa chute! Toutes les magnificences de la Perse et de l'Assyrie étaient surpassées à Jérusalem. Nous reviendrons bientôt sur la biographie de Salomon et de David, à l'occasion des Psaumes et de l'Ecclésiaste.

Le troisième livre des Rois nous apprend qu'Israël tomba dans le crime. Les rois eux-mêmes donnèrent au monde le scandale de l'idolâtrie. Alors Dieu suscita Élie, Élie une des figures les plus gigantesques et les plus mystérieuses que l'on rencontre dans la Bible.

« Le Seigneur s'adressa ensuite à Élie, et lui dit: Retirez-vous d'ici, allez vers l'orient, et cachez-vous sur le bord du torrent de Carith, qui est vis-à-vis le Jourdain.

» Vous boirez là de l'eau du torrent, et j'ai commandé aux corbeaux de vous nourrir en ce même lieu.

» Élie partit donc selon l'ordre du Seigneur, et alla demeurer sur le bord du torrent de Carith, qui est vis-à-vis le Jourdain.

» Les corbeaux lui apportaient le matin du pain et de la chair, et le soir encore du pain et de la chair, et il buvait de l'eau du torrent. »

Les prêtres de Baal morts à sa voix, Élie, poursuivi par Jésabel, s'enfuit dans le désert, où il reçut sa nourriture d'un ange. Le prophète continue

à prédire aux rois la punition de l'impiété. Puis il meurt. Écoutons le merveilleux récit du quatrième livre des Rois.

« Alors Élie prit son manteau, et, l'ayant plié, il frappa les eaux qui se divisèrent en deux parts; et ils passèrent tous deux à sec.

» Lorsqu'ils furent passés, Élie dit à Élisée : Demandez-moi ce que vous voudrez, afin que je l'obtienne pour vous. Élisée lui répondit : Je vous prie de faire que j'aie une portion de votre esprit.

» Élie lui dit : Vous me demandez une chose bien difficile. Néanmoins, si vous me voyez lorsque je serai enlevé loin de vous, vous aurez ce que vous avez demandé; mais si vous ne me voyez pas, vous ne l'aurez point.

» Lorsqu'ils continuaient leur chemin, et qu'ils marchaient en s'entretenant, un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre, et Élie monta au ciel au milieu d'un tourbillon.

» Élisée le voyait et criait : Mon père! mon père! le char d'Israël et son conducteur! Après cela, il ne le vit plus. Et, prenant ses vêtements, il les déchira en deux parts.

» Il leva de terre en même temps le manteau qu'Élie avait laissé tomber, afin qu'il lui demeurât; et, s'en revenant, il s'arrêta sur le bord du Jourdain;

» Et prit le manteau qu'Élie avait laissé tomber.

Il en frappa les eaux, et elles ne furent point divisées. Alors il dit : Où est maintenant le Dieu d'Élie? Et, frappant les eaux une seconde fois, elles se divisèrent, et il passa au travers.

» Ce que voyant, les enfants des prophètes, qui étaient dans Jéricho, dirent : L'esprit d'Élie s'est reposé sur Élisée, et, venant au devant de lui, ils se prosternèrent à ses pieds avec un profond respect. »

Élisée marche à son tour de miracle en miracle; il va jetant la vérité aux hommes ; le contact de son cadavre ressuscite. Nous rencontrons aussi dans le quatrième livre l'histoire d'Athalie qui n'occupe que quelques versets. Ils ont inspiré à Racine le plus majestueux monument de la poésie française. Je ne reprocherai pas à celui-là d'avoir fait des vers sur les chapitres de l'Écriture.

Puis nous voyons se succéder plusieurs rois dont les noms ne brillent guère auprès de ceux de David et de Salomon. C'est le grand prophète Isaïe qui domine l'histoire de cette époque. Peuples et rois tremblent sous sa haute parole. Nous allons la retrouver bientôt. Une grande catastrophe termine ce dernier livre ; c'est la destruction du temple, la prise de Jérusalem par l'armée de Nabuchodonosor, et la captivité de Juda.

Les Paralipomènes ne sont qu'un recueil de généalogies, et un résumé des faits que nous venons de parcourir.

Les deux livres d'Esdras, dont le second porte le nom de Néhémias, contiennent en peu de pages l'histoire de la délivrance des Juifs de la captivité de Babylone. Le début du premier livre nous offre le spectacle d'une grande puissance humaine, d'un nom gigantesque dans le vieil Orient.

« La première année de Cyrus, roi de Perse, le Seigneur, pour accomplir la parole qu'il avait prononcée par la bouche de Jérémie, toucha le cœur de Cyrus, roi de Perse, qui fit publier dans tout son royaume cette ordonnance, même par écrit :

» Voici ce que dit Cyrus, roi de Perse : le Seigneur, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre, et m'a commandé de lui bâtir une maison dans la ville de Jérusalem qui est en Judée.

» Qui d'entre vous est de son peuple? que son Dieu soit avec lui. Qu'il aille à Jérusalem, qui est en Judée, et qu'il rebâtisse la maison du Seigneur, du Dieu d'Israël. Ce Dieu qui est à Jérusalem est le vrai Dieu.

X

Tobie, — Judith, — Esther.

Frédéric Schlegel appelle ces récits *Légendes hébraïques*. On trouve dans Esther et dans Judith une poésie grande et suave ; mais Tobie nous a toujours inspiré une admiration plus profonde. Le sentiment exquis dont ce livre est plein porte l'âme aux pensées religieuses, à la contemplation de Dieu. Cette rare simplicité, si opposée et si supérieure aux efforts de l'art contemporain, doit servir de leçon aux écrivains convulsionnaires de cette époque. Puissent-ils se pénétrer de cette vérité, que ce qu'il y a de plus difficile à atteindre dans l'art, est la naïveté, l'absence de l'art lui-même.

On éprouve un grand embarras en voulant analyser Tobie. Je me rappelle que, fatigué des œuvres

sataniques de la littérature de nos jours, blasé sur toutes les horreurs qu'elle étalait en vain à mes regards, je fus pris d'un dégoût amer pour les livres. Un de mes plus chers amis entra dans mon cabinet, et me dit : Lis-moi Tobie.

Je lus haut cet admirable ouvrage, et je sentis à chaque instant le froid de l'enthousiasme. Sous l'empire de ce souvenir, je me proposais de consacrer dans ces études un long article à Tobie; mais, pour en donner l'idée, j'ai trouvé qu'il fallait le citer en entier, et c'est en tremblant que j'essaie ces lignes. Là point d'évènements extraordinaires, partout absence d'art, des idées d'une simplicité angélique, et d'une grandeur réelle gigantesque; je ne sais quoi de divin soufflant sur l'âme une paix toute céleste.

Quoi de plus simple en effet que ce vieillard aveugle, dont le fils part sous la conduite d'un ange pour aller chercher une somme due à son père depuis longues années; que ce saint et pur mariage qu'il contracte durant ce pèlerinage; que ce retour du jeune homme apportant le fiel d'un poisson qui rend la vue au vieillard? Toute la magie est dans le style, dans l'exposition, comme dit Schlegel.

Où trouver dans les livres des hommes quelque chose de comparable à ceci?

« Étant donc partis pour revenir, ils arrivèrent

à Charan, qui est à moitié chemin vis-à-vis de Ninive, le onzième jour.

» Et l'ange dit : Tobie, mon frère, tu sais comment nous avons laissé ton père ;

» Si tu le veux allons en avant, et que tes serviteurs nous suivent à pas lents avec ta femme et tes troupeaux.

» Comme il leur plut d'aller de la sorte, Raphaël dit à Tobie : Prends avec toi du fiel de ce poisson, car il te sera nécessaire. Tobie prit du fiel, et ils partirent.

» Or, Anne était assise tous les jours sur le chemin, au haut d'une montagne, d'où elle pouvait découvrir de loin, et aussitôt elle reconnut son fils qui arrivait ; et courant elle l'annonça à son mari, disant : Voilà votre fils qui vient.

» Et Raphaël dit à Tobie : Dès que tu seras entré dans ta maison, adore aussitôt le Seigneur ton Dieu, et, lui rendant grâces, approche de ton père et embrasse-le.

» Et aussitôt frotte-lui les yeux avec ce fiel de poisson que tu portes ; car sache que les yeux de ton père s'ouvriront à l'instant, et que ton père verra la lumière du ciel et se réjouira à ton aspect.

» Alors le chien qui les avait suivis durant le chemin courut devant eux ; et, comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il témoignait sa

joie par le mouvement de sa queue et par ses caresses.

» Et le père de Tobie, quoique aveugle, se leva et commença à courir, se heurtant à chaque pas, et, donnant la main à un serviteur, il alla au devant de son fils.

» Et, le recevant sur son sein, il l'embrassa, et sa mère l'embrassa aussi, et tous deux commencèrent à pleurer de joie.

» Puis, ayant adoré Dieu et lui ayant rendu grâces, ils s'assirent.

» Alors Tobie prenant du fiel du poisson en toucha les yeux de son père,

» Durant presque une demi-heure, et la taie commença à sortir de l'œil comme une membrane d'œuf.

» Tobie, la saisissant, l'arracha de ses yeux et recouvra aussitôt la vue.

» Et ils glorifiaient Dieu, lui et sa femme et tous ceux qui le savaient.

» Et Tobie disait : Je vous bénis, Seigneur Dieu d'Israël, parce que vous m'avez châtié et sauvé, *et voilà que je vois Tobie mon fils*[1] !

» Et, après sept jours, Sara, la femme de son fils, arriva, et toute sa famille, et ses troupeaux, et ses chameaux, et la dot considérable de l'épouse, et l'argent reçu de Gabélus.

[1] Ce trait nous semble d'un pathétique admirable.

» Et Tobie raconta à ses parents tous les bienfaits dont Dieu l'avait comblé en lui donnant l'homme qui l'avait conduit ;

» Et Achior et Nabath, cousins de Tobie, vinrent pleins de joie vers Tobie, et le félicitèrent de tous les biens que Dieu lui avait faits ;

» Et sept jours se passèrent dans les festins, tous se réjouissant d'une grande joie. »

J'ai cité ce chapitre, parce que je ne voulais pas tout citer, car le poème entier est de cette beauté grande et simple.

Jamais la puissance de Dieu, intervenant dans les affaires humaines, n'apparaît avec plus d'éclat que lorsqu'elle se sert d'un être faible pour changer les destinées d'un peuple.

Holopherne, qui commandait sous Nabuchodonosor, parcourait l'Orient en vainqueur. Israël lui résiste. Quel est donc ce peuple, dit-il aux chefs assyriens qui l'entouraient durant le siége de Béthulie ?

Achior se lève, et, récapitulant l'histoire du peuple de Dieu, il dit à l'orgueilleux soldat qu'il ne faudrait pas espérer vaincre Israël si cette nation n'avait pas offensé le Seigneur.

« Qui ose dire, s'écrie le barbare, que les enfants d'Israël puissent résister au roi Nabuchodonosor et à toutes ses troupes, eux qui sont sans armes et sans force, et qui ne savent ce que c'est que l'art de combattre ? »

Holopherne imagine, dans sa stupide colère, d'envoyer Achior à Béthulie, aux Israélites, pour qu'il meure avec eux dans le sac de la ville.

Béthulie, pressée de toutes parts et privée d'eau, allait tomber aux mains de l'Assyrien, lorsqu'une jeune veuve, célèbre parmi tout le peuple par sa beauté et sa vertu, tombe à genoux devant le Seigneur, pénètre dans le camp ennemi, charme le chef barbare qui s'enivre dans un festin, lui tranche la tête, revient chaste et pure vers les siens avec ce trophée sanglant, et sauve Israël.

« Alors, dit-elle, dans un cantique qu'elle chanta au Seigneur, alors le camp des Assyriens a été rempli de hurlements, quand nos pauvres citoyens, mourant de soif, ont commencé à paraître.

» Les enfants des jeunes femmes les ont percés de coups, et les ont tués comme des esclaves qui s'enfuient; ils ont péri dans le combat en la présence du Seigneur mon Dieu. »

Ce récit est plein d'intérêt. Sans doute le meurtre entouré de périls, qui sauve la religion et la patrie, est une chose qui saisit l'âme; et le conquérant farouche qui souille un sol étranger doit s'attendre à courir cette chance terrible; mais nous sommes de ceux qui admirent froidement les femmes comme Judith et Charlotte Corday.

Le nom d'Esther est tout parfumé de la poésie la plus suave du plus mélodieux poète de notre France. Cette rêveuse élégie, élégante comme la

cour de Versailles, est un des plus beaux titres de Racine.

C'est bien ici un véritable triomphe de femme; la beauté et les grâces d'Esther la placent sur le trône d'Assuérus, et c'est par l'amour qu'elle délivre son peuple de l'édit cruel qui le sacrifiait.

Il y a sur tout ce récit, dans la Bible, un luxe oriental, une teinte douce et triste; mais, sous le rapport poétique, il n'a pas perdu en passant par les vers de l'auteur d'Athalie.

NOTE SUR JOB.

Le docteur Lowth, dans ses leçons sur la poésie sacrée des Hébreux, examine avec beaucoup de soin le livre de Job. Rappelant les opinions de divers commentateurs, il s'occupe d'abord de l'auteur du poème, et, relevant l'assertion de Lightfoot, qui pense qu'Élie pouvait l'avoir écrit, puis celle qui le donne à Moïse, il fait observer que le style de ce poème s'éloigne beaucoup de la poésie de Moïse, et conclut que l'opinion qui attribue cet ouvrage à Job lui-même est beaucoup plus probable.

Le savant critique se livre ensuite à une discussion assez inutile, selon nous, pour savoir si ce poème est un véritable drame. Il le compare aux deux Œdipe de Sophocle. Il est de toute évidence que le livre de Job, quoique offrant le premier exemple d'un ouvrage dialogué, n'a ni les crises ni les complications qui caractérisent le drame.

En général, les leçons de Lowth nous ont paru froides; mais elles renferment de profondes recherches sur la forme, sur le langage des Livres saints. Goethe nous apprend, dans ses Mémoires, qu'Herder a écrit, d'après le savant professeur d'Oxford, son Traité sur la poésie des Hébreux.

XI

Job.

Il y avait dans la terre de Hus un homme appelé Job, que Dieu avait comblé de tous les biens de ce monde : une nombreuse et heureuse famille, de grandes richesses, et l'amour de Dieu et de la vertu.

Il perdit ses enfants et ses richesses, et lorsqu'il reçut cette affreuse nouvelle,

« Job se leva et déchira ses vêtements et rasa sa tête, et, se prosternant jusqu'à terre, il adora le Seigneur,

» Et dit : Je suis sorti nu du sein de ma mère, et j'y retournerai nu. Dieu m'a donné, Dieu m'a ôté : ainsi il a plu au Seigneur ; que le nom du Seigneur soit béni ! »

Dieu alors voulut éprouver Job et le frappa d'une plaie effroyable qui le rendit un objet d'horreur. Sa femme elle-même l'insulta. Trois de ses amis étant venus pour le consoler, Job perdit patience, et s'écria :

« Périsse le jour où je suis né, et la nuit dans laquelle il a été dit : Un homme a été conçu ! »

Alors ses amis l'accusèrent d'impatience et d'orgueil ; car Job, craignant qu'ils ne prissent ses douleurs pour un châtiment dû à ses fautes, s'était emporté contre Dieu en invoquant l'innocence de sa vie.

« L'homme né de la femme vit peu de jours, et il est rassasié de misère.

» Comme la fleur il s'élève, et il est foulé aux pieds ; il fuit comme l'ombre et ne s'arrête jamais.

» Est-il digne de votre puissance d'ouvrir les yeux sur ce je ne sais quoi, et de l'appeler en jugement avec vous ? »

Ses amis persistent à l'accuser ; le malheureux Job souffre à la fois toutes les peines morales et physiques. Il s'écrie :

« Mes plaintes sont pleines d'amertume, et la violence de ma douleur surpasse mes gémissements.

» Qui m'accordera d'arriver jusqu'à Dieu et de me présenter devant son trône ?

» Je plaiderais ma cause devant lui... »

Il faut lire dans le poème toutes ces magnifiques images de la puissance de Dieu, et ce langage d'une

effrayante énergie qui peint les tourments du misérable.

« Déjà mon âme est consumée en moi : le jour de l'affliction pèse sur ma tête.

» La nuit ronge mes os ; la douleur qui me dévore ne dort point.

(On ne sait comment exprimer son admiration pour de telles merveilles.)

» Sa violence me couvre comme un vêtement, elle me presse comme une tunique. »

Alors Élui (un jeune homme) se lève et parle contre Job et contre ceux qui l'accusent.

Enfin Dieu lui-même parle à Job :

« Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre? Dis-le moi, si tu as l'intelligence. »

Toute la poésie de ce discours du Seigneur à Job est d'une éloquence si élevée que, depuis, les hommes n'ont rien trouvé de nouveau à dire sur la puissance de Dieu. Feuilletez les poètes lyriques, vous n'y rencontrerez que des imitations de cette poésie inspirée[1].

Frappé, anéanti par toute cette magnificence, par toute cette grandeur opposée à la petitesse de l'homme, Job s'écrie :

« Que puis-je répondre au Seigneur, moi faible créature? j'adore et je me tais. »

[1] Je ne cite pas la peinture du cheval au chapitre XXXIX. On la sait par cœur.

Dieu continue :

« Oseras-tu anéantir ma justice, et me condamneras-tu pour te justifier?

» Ton bras est-il comme celui de Dieu, et ta voix tonne-t-elle comme ma voix?

» Pare-toi de grandeur et de magnificence, revêts-toi de gloire et de majesté.

» Répands les flots de ta colère sur l'orgueilleux; par un seul de tes regards renverse le superbe.

» Jette les yeux sur les impies, et qu'ils soient confondus! Foule-les aux pieds dans le lieu de leur gloire.

» Cache-les dans la poussière, défigure leurs corps dans le sépulcre.

» J'avouerai alors que ton bras a le pouvoir de sauver. »

—

Défigure leurs corps dans le sépulcre. Voilà encore une de ces phrases poétiques au-dessus de toutes les louanges.

L'orgueil de l'homme est foudroyé.

« Je sais, répond Job, que vous pouvez tout, et aucune pensée ne vous est cachée...

» Oui, j'ai voulu expliquer des merveilles que je ne comprenais pas, des prodiges qui surpassaient mon intelligence...

» Mes oreilles avaient entendu parler de vous, et maintenant mes yeux vous voient.

» Oui, je m'accuse moi-même, et je ferai pénitence dans la poussière et dans la cendre. »

—

Le Seigneur, touché de la pénitence de Job, lui rendit tous les biens qu'il avait perdus et au delà.

Tel est ce poème, le plus ancien dont les hommes aient gardé le souvenir. Sous le rapport de l'art, jamais l'expression poétique ne s'est élevée plus haut, et, comme je crois l'avoir déjà dit, Dieu, en donnant la poésie aux hommes, la leur donna du premier jet dans toute sa sublimité.

Sous le rapport philosophique et religieux, ce poème est d'un grand intérêt. C'est l'homme qui aime Dieu en proie aux douleurs passagères de ce monde. C'est l'humanité, d'abord dans la force que donne l'esprit religieux, puis dans sa faiblesse et son orgueil, puis enfin dans son humiliation et sa soumission à la volonté du Seigneur.

Quelle distance entre la hautaine patience du stoïcien, qui lui inspire ces mots pleins de folie : « O douleur ! tu ne me feras pas avouer que tu es un mal, » et cette résignation céleste, née de l'amour de Dieu ; car Job est la première manifestation de ce sentiment que David et Salomon développeront plus tard avec une voix puissante.

Ce livre offre, comme nous l'avons déjà remarqué, l'exemple des souffrances du juste sur la terre. C'est une question qui a exercé bien des têtes, et que le comte de Maistre a traitée dans *les Soirées* avec sa supériorité ordinaire.

Il est bon de rappeler ici les principaux résultats de cette grave discussion : « Nos instructions, dit Le Chevalier (t. II, p. 109), ont commencé par l'examen de la grande et éternelle plainte qu'on ne cesse d'élever sur le succès du crime et les malheurs de la vertu ; et nous avons acquis l'entière conviction qu'il n'y a rien au monde de moins fondé que cette plainte, et que, pour celui même qui ne croirait pas à une autre vie, le parti de la vertu serait toujours le plus sûr pour obtenir la plus haute chance de bonheur temporel..... J'ai surtout fait une attention particulière à ces deux axiomes fondamentaux : savoir, en premier lieu, que nul homme n'est puni comme juste, mais toujours comme homme, en sorte qu'il est faux que la vertu souffre dans ce monde : c'est la nature humaine qui souffre, et toujours elle le mérite ; et, secondement, que le plus grand bonheur temporel n'est nullement promis, et ne saurait l'être, à l'homme vertueux, mais à la vertu. Il suffit, en effet, pour que l'ordre soit visible et irréprochable, même dans ce monde, que la plus grande masse de bonheur soit dévolue à la plus grande masse de vertus en général, et, l'homme étant donné tel qu'il est, il

n'est pas même possible à notre raison d'imaginer un autre ordre de choses qui ait seulement une apparence de raison et de justice. Mais comme il n'y a point d'homme juste, il n'y en a point qui ait droit de se refuser à porter de bonne grâce sa part des misères humaines, puisqu'il est nécessairement criminel ou de sang criminel, ce qui nous a conduits à examiner à fond toute la théorie du péché originel, qui est malheureusement celle de la nature humaine. »

Joseph de Maistre dit ailleurs (t. I, p. 25) : « Je n'ai jamais compris cet argument éternel contre la Providence, tiré du malheur des justes et de la prospérité des méchants. Si l'homme de bien souffrait parce qu'il est homme de bien, et si le méchant prospérait de même parce qu'il est méchant, l'argument serait insoluble ; il tombe à terre si l'on suppose seulement que le bien et le mal sont distribués indifféremment à tous les hommes. Mais les fausses opinions ressemblent à la fausse monnaie, qui est frappée d'abord par de grands coupables, et dépensée ensuite par d'honnêtes gens, qui perpétuent le crime sans savoir ce qu'ils font. C'est l'impiété qui a d'abord fait grand bruit de cette objection ; la légèreté et la bonhomie l'ont répétée : mais, en vérité, ce n'est rien. Je reviens à ma première comparaison : Un homme de bien est tué à la guerre, est-ce une injustice ? Non, c'est un malheur. S'il a la goutte ou la gravelle, si son ami

le trahit, s'il est écrasé par la chute d'un édifice, etc., c'est encore un malheur, mais rien de plus, puisque tous les hommes sans distinction sont sujets à ces sortes de disgrâces. Ne perdez jamais de vue cette grande vérité, qu'*une loi générale, si elle n'est injuste pour tous, ne saurait l'être pour l'individu.* Vous n'aviez pas une telle maladie, mais vous pouviez l'avoir; vous l'avez, mais vous pouviez en être exempt. Celui qui a péri dans une bataille pouvait échapper, celui qui en revient pouvait y rester. Tous ne sont pas morts, mais tous étaient là pour mourir. Dès lors plus d'injustice : la loi juste n'est point celle qui a son effet sur tous, mais celle qui est faite pour tous; l'effet sur tel ou tel individu n'est plus qu'un accident. Pour trouver des difficultés dans cet ordre de choses, il faut les aimer; malheureusement on les aime et on les cherche : le cœur humain, continuellement révolté contre l'autorité qui le gêne, fait des contes à l'esprit qui les croit; nous accusons la Providence pour être dispensés de nous accuser nous-mêmes; nous élevons contre elle des difficultés que nous rougirions d'élever contre un souverain ou contre un simple administrateur dont nous estimerions la sagesse. Chose étrange ! il nous est plus aisé d'être juste envers les hommes qu'envers Dieu. »

On ne saurait raisonner d'une manière plus *humaine*, plus en dehors de l'ordre de foi. Le comte de Maistre s'adressait ici à la raison pure, et il se-

rait, croyons-nous, assez impossible de lui répondre. Si l'on examine ce que produirait dans le monde le juste toujours récompensé dès cette vie et exempt de toutes peines, on en vient vite, avec quelque bonne foi dans l'esprit, à reconnaître l'évidence de la doctrine défendue par M. de Maistre. Chaque vertu récompensée immédiatement devient une affaire de bourse; il ne reste plus qu'à les coter. C'est-à-dire que la vertu n'est plus possible. Admirons comment toutes les vérités s'enchaînent! une d'elles disparue entraîne toutes les autres. La vertu, pratiquée dans l'espoir d'une récompense céleste, perd déjà quelque chose de sa sublimité; mais il fallait bien que Dieu la mît à notre portée. La vertu, à sa plus haute expression, s'exerce par l'amour du bien qui est Dieu, sans l'idée d'une rémunération personnelle.

La croyance à la déchéance de l'humanité par la désobéissance du premier homme est universelle; on la trouve dans toutes les religions établies sur la surface du globe: l'humanité est un être collectif, ses membres ne sont pas étrangers les uns aux autres, et il est naturel qu'un être dégénéré produise des êtres dégénérés, que l'effet soit digne de la cause. Une autre croyance universelle encore est la réhabilitation de l'humanité par la souffrance. Elle a traversé les siècles, scellée du sang de milliers de martyrs; mais la souffrance n'est pas seulement produite par les roues, les chevalets, les

croix. Tous les froissements du cœur, les larmes qui coulent dans le silence des nuits, sont autant de martyres qui épurent l'humanité et la rapprochent de l'état glorieux d'où elle est descendue.

Toutes ces discussions se trouvent dans le vieux et saint poème, et c'est un curieux spectacle que de les voir ainsi commencer avec le genre humain. Les amis de Job soutiennent que l'homme ne peut souffrir que pour ses propres péchés. L'infortuné les combat par le bonheur des impies. Citons encore quelques fragments de cette étrange et grande poésie.

« Il y en a qui passent au delà des limites de leurs terres, qui ravissent les troupeaux et les mènent dans leurs pâturages.

» Ils saisissent l'âne des orphelins et ils emmènent le bœuf de la veuve.

» Ils renversent la voie des pauvres, et ils oppriment tous ceux qui sont humbles et doux sur la terre.

» D'autres sont comme des ânes sauvages dans le désert, ils vont au butin comme à leur ouvrage : ils cherchent leur proie dès le matin, pour donner de quoi vivre à leurs enfants.

» Ils moissonnent le champ qui n'est point à eux, et ils vendangent la vigne de celui qu'ils ont opprimé par la violence.

» Ils renvoient les hommes tout nus, et ils ôtent

les habits à ceux qui n'ont pas de quoi se couvrir pendant le froid,

» Qui sont percés par les pluies des montagnes, et se mettent à couvert sous les rochers.

. . . .

» Ils font soupirer les hommes dans les villes : les âmes blessées poussent leurs cris au ciel, et Dieu ne laissera point ces désordres impunis. »

Job entre ici dans l'ordre d'idées que Joseph de Maistre n'a pas développé, parce qu'il voulait ne puiser de raisons que dans l'ordre humain ; mais cette croyance religieuse à la punition du coupable dans l'autre vie, est aussi profondément philosophique et rationnelle. Cette vie n'est explicable qu'en la considérant comme une initiation à la vie nouvelle, une lutte où le brave mérite la couronne du monde à venir.

Quant à la pensée de l'écrivain moderne, qu'il ne saurait y avoir d'homme juste sur la terre depuis le péché originel, elle est exprimée dans le poème hébreu :

« Baldad de Suh parla ensuite à Job en ces termes :

» Celui-là seul est puissant et redoutable qui fait régner la paix dans ces hauts lieux.

» Peut-on compter le nombre de ses soldats, et sur qui sa lumière ne se lève-t-elle point ?

» L'homme comparé avec Dieu peut-il être justifié ? et celui qui est né d'une femme paraîtra-t-il pur devant lui ?

» La lune même ne brille point, et les étoiles ne sont pas pures devant ses yeux.

» Combien moins le sera l'homme qui n'est que pourriture, et le fils de l'homme qui n'est qu'un ver ? » . . . . . .

Ceci est clair ; il n'est pas de vérité que ne renferme le saint livre. La Bible est pour les sciences morales la plus parfaite des encyclopédies.

Job est un des premiers martyrs de l'humanité ; il y a une chose importante à remarquer, lorsqu'il se résigne. Écrasé par la puissance de Dieu, il rentre dans le sentiment de son propre néant : « J'ai parlé indiscrètement, et de choses qui surpassaient toute ma science. » Il se repent de son orgueil : « Je m'accuse moi-même, et je fais pénitence dans la poussière et dans la cendre. » Mais ce n'est que le premier degré de l'amour ; cette admirable passion n'a atteint toute sa sublimité que depuis le christianisme, malgré les exquises tendresses de la poésie de David et de Salomon. Ce qu'il y a de plus beau dans l'amour, c'est l'esprit de sacrifice qui nous porte à nous donner pour les autres, à vouloir souffrir dans notre chair et dans notre âme pour éviter une douleur à nos semblables : c'est ce sentiment divin qui brille dans le Christ et qui a tant impressionné le monde. Depuis que Dieu a pris un corps pour souffrir dans ce corps, une âme humaine pour souffrir dans cette âme, la douleur est devenue une chose profondément sainte.

Et la terre a vu un spectacle tout nouveau, l'enthousiasme de la douleur. De là tous ces merveilleux courages que nous retrace la vie des martyrs et des solitaires du christianisme, tous ces dévouements surhumains qui ont leur source dans la foi à la rédemption des hommes par la souffrance, et dans l'amour de Dieu. Respect et vénération à tout être qui souffre avec amour, car chacune de ses souffrances expie et rapproche l'humanité de Dieu.

XII

David.

> Puisque David lui-même a dit par le Saint-Esprit.
>
> ÉVANGILE.

David était un berger que Dieu choisit pour régner sur Jérusalem ; les deux premiers livres des Rois racontent les détails de sa vie. Après des malheurs et des persécutions de toutes sortes, poursuivi longtemps par Saül, dont il sauva la vie, il régna enfin sur Juda ; puis, célèbre par de nombreuses victoires, il fut reconnu roi de tout Israël.

Mais la volupté, ce grand ennemi de l'homme, vainquit le cœur de David, et il fut infidèle à la loi de Dieu. Écoutons saint Athanase résumer la vie du roi prophète.

« D'abord simple berger, il est désigné par Dieu

pour être roi; vainqueur dans un combat singulier, il est mis à la tête des armées, il devient le gendre du roi et l'étonnement de la cour; bientôt il est exposé à la haine de Saül, errant, dépourvu de tout, sans avoir d'asile certain, ni parmi ses compatriotes, ni parmi les étrangers. Devenu roi, son empire affermi et étendu par tant de victoires, il s'enfuit de nouveau, poursuivi par son fils Absalon; on le traite avec mépris. Exemple frappant des vicissitudes des choses humaines, il est, pour me servir des expressions d'un de ses cantiques, un prodige étonnant! David avait tout éprouvé : la faveur passagère des rois et leur haine cruelle, l'inconstance du peuple, l'infidélité des amis, la révolte de son fils; au dedans et au dehors, des dangers et des malheurs. Et cependant son esprit reste inébranlable, parce qu'il s'est soumis aux décrets de Dieu. Considérez en lui ces alternatives de la fortune. Mais pourquoi parler de la fortune et des choses humaines? Les choses de Dieu même ont leur incertitude; non pas que Dieu change, mais l'homme force en quelque sorte la Divinité à suivre ses continuels changements. David, innocent, et de l'innocence tombé dans le péché, et revenu du péché au repentir, vous apprendra combien Dieu se montre l'ami d'une âme chaste et pure, combien il l'épouvante, il la menace quand elle l'offense, et quelles sont les consolations qu'il répand sur l'homme qui pleure ses péchés et implore son

pardon. Méditez ces instructions, appliquez les situations de la vie de David à la vôtre; c'est ainsi que vous pourrez acquérir une connaissance solide des choses divines et humaines. »

Ce qui fera toujours la gloire de David, c'est le livre de poésies qu'il a légué au monde. Les Psaumes sont la plus haute inspiration peut-être qui ait passé par la bouche d'un homme. Ce qui rend surtout cette merveilleuse poésie supérieure à toute poésie, c'est qu'elle ne cesse de prier. Elle est la plus haute poésie, car elle est celle qui prie le plus.

« Les odes de Pindare, dit le comte de Maistre, sont des espèces de cadavres dont l'esprit s'est retiré pour toujours. Que vous importent les chevaux d'Hiéron ou les mules d'Agésias? Quel intérêt prenez-vous à la noblesse des villes et de leurs fondateurs, aux miracles des dieux, aux exploits des héros, aux amours des nymphes. Le charme tenait aux temps et aux lieux, aucun effet de notre imagination ne peut le faire renaître. Il n'y a plus d'Olympie, plus d'Élide, plus d'Alphée. Celui qui se flatterait de trouver le Péloponnèse au Pérou, serait moins ridicule que celui qui le chercherait dans la Morée. David, au contraire, brave le temps et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux ni aux circonstances; il n'a chanté que Dieu et la vérité immortelle comme lui. »

Mais ce qui fait des Psaumes une nourriture si

bienfaisante et si suave, c'est l'amour qui les inspire et qu'ils répandent autour d'eux comme une rosée céleste. L'amour de Dieu est au-dessus de tous les sentiments, comme le ciel est au-dessus de la terre. Il purifie notre vie entière, il nous donne la force de supporter le malheur avec une sorte de joie triste qui nous prépare des trésors de bonheur pour une autre vie; il entretient notre âme dans une extase qui nous rapproche de la Divinité et nous remplit d'une pitié profonde pour nos frères. L'amour de Dieu est une sorte de vie intime de l'homme avec son créateur; c'est l'état le plus heureux, humainement parlant, que nous puissions désirer ici-bas. Je vous le dis, vous parcourrez en vain la terre depuis le palais des rois jusqu'à la grange du mendiant; là où n'est pas l'amour de Dieu, vous ne trouverez pas le bonheur.

J'ai connu des hommes instruits qui goûtaient peu les Psaumes. « Sauriez-vous me dire, demande le Chevalier dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, pourquoi je ne me ressouviens pas d'avoir lu dans les Psaumes rien de ce que vous venez de me dire ? »

Sans doute si au milieu de la vie agitée du monde, si, fatigué de plaisirs vides et étourdissants, vous prenez ce livre en sortant de l'Opéra, comme un roman de Balzac ou d'Eugène Sue, les mots glisseront sous vos yeux sans parvenir jusqu'à votre âme ; vous ne comprendrez pas. Il faut

avoir apprécié tout le néant de cette vie imbécile que l'on traîne dans la société, il faut avoir goûté l'amertume de ses joies, pour sentir profondément tout ce qu'il y a d'admirable poésie, d'inappréciables consolations dans les chants du roi prophète.

Oh! lorsque les regrets pèsent sur notre cœur, lorsque le souvenir nous oppresse, et que l'avenir nous effraie, et que notre âme cherche en Dieu un refuge contre tant de misères, avec quelle douceur ces paroles pénètrent en nous!

« Seigneur, écoutez ma prière, exaucez mes supplications à cause de votre justice. . . . .

. . . .

» L'ennemi a affligé mon âme; il a foulé aux pieds ma vie, il m'a jeté dans les ténèbres comme les morts.

» Mon esprit a défailli, mon cœur a été troublé au dedans de moi.

» Je me suis souvenu des premiers jours, j'ai considéré toutes vos œuvres, j'ai médité les prodiges de votre puissance.

» J'ai étendu mes mains vers vous; comme une terre altérée, mon âme a soif de vous.

» Seigneur, hâtez-vous de me secourir; mon cœur a défailli; ne détournez pas de moi votre visage, de peur que je ne devienne semblable à ceux qui descendent dans le tombeau.

» Faites-moi entendre dès le matin la voix de

votre miséricorde, parce que j'ai espéré en vous...»

Lorsque le malheur nous a frappés, lorsque nos rêves se sont anéantis, et que la terre est vide, si pendant une nuit d'insomnie nous lisons les passages suivants avec une âme où l'amour n'est pas encore éteint, nous éprouvons un sentiment inconnu, une sorte d'avant-goût du ciel, qui allége nos douleurs et nous ramène vers Dieu.

» Mon âme est en silence devant le Seigneur ; c'est de lui que viendra ma délivrance.

» Il est mon asile, mon salut et ma gloire ; je ne serai pas ébranlé.....

» Dieu, mon Dieu, je vous cherche dès l'aurore ; mon âme a soif de vous, ma chair se consume pour vous dans cette terre inculte, déserte, aride...

» Votre miséricorde est plus douce que la vie ; mes lèvres ne cesseront de faire entendre vos louanges.

» Tant que je vivrai, je vous bénirai, j'éléverai mes mains en votre nom.

» Mon âme sera comme engraissée de vos bénédictions, et ma bouche s'ouvrira pour faire éclater des chants d'allégresse.

» Je me souviendrai de vous sur ma couche, et je méditerai vos merveilles au milieu de la nuit ;

» Parce que vous avez été mon secours, et je tressaillerai de joie à l'ombre de vos ailes. »

. . . .

Puis ce sont de hautes pensée morales sur les-

quelles David jette les flots de son abondante poésie. Tel est ce psaume sur la prospérité passagère des méchants :

» Que Dieu est bon à Israël, à ceux qui ont le cœur pur !

» Et moi, mes pieds se sont presque égarés, mes pas ont presque chancelé ;

» Parce que je suis indigné contre l'insensé en voyant la paix des impies.

» Ils n'ont pas de langueurs qui les traînent à la mort ; leur corps est plein de vigueur.

» Ils ne portent ni le travail ni les douleurs de l'homme.

» Ils se parent de l'orgueil comme d'un collier d'or ; ils se couvrent d'un vêtement d'iniquité.

» Leur iniquité sort de l'abondance, les pensées de leur cœur débordent ; elles ravagent.

» Elles se répandent en calomnies ; ils prêchent l'iniquité du haut de leur puissance.

» Ils opposent leur bouche au ciel et leur langue parcourt la terre.

» Et voilà pourquoi ce peuple répète sans cesse : La coupe de l'abondance s'épanche pour les impies.

» Et il a dit : Dieu les voit-il ? le Très-Haut en a-t-il connaissance ?

» Voilà que ces impies, ces heureux du siècle, multiplient leurs richesses.

» C'est donc en vain que j'ai purifié mon cœur et que j'ai lavé mes mains dans l'innocence.

» J'ai été frappé de votre verge durant tout le jour et châtié dès le matin.

» Je disais : Je raconterai ces choses, et voilà que la génération de vos enfans m'a nommé prévaricateur.

» Et j'ai médité pour savoir, et mes yeux n'ont vu qu'un grand travail.

» Jusqu'à ce que je sois entré dans le sanctuaire de Dieu et que j'aie compris la fin des pervers.

» Vous les avez placés dans des lieux glissants ; vous les avez fait s'écrouler dans la désolation.

» Comment sont-ils tombés soudain dans la ruine ? ils ont défailli, ils ont été dévorés de terreur.

» Comme un songe après le réveil, ils se sont évanouis ; Seigneur, quand vous réveillerez les morts, vous mépriserez leur ombre.

» Et mon cœur bouillonnait, mes entrailles étaient émues, et je n'étais qu'un insensé.

» Et je ne savais rien, semblable devant vous à l'animal stupide.

» Cependant j'ai toujours été avec vous ; vous m'avez tenu par la main, vous m'avez guidé dans votre conseil, et un peu après vous m'avez reçu dans votre gloire.

» Qui est pour moi dans le ciel, et je ne veux que vous sur la terre.

» Ma chair et mon cœur avaient défailli ; vous

êtes la force de mon cœur et ma part éternelle, ô mon Dieu !

» Et voilà que tous ceux qui s'éloignent de vous périront ; vous retrancherez tous ceux qui vous trahissent.

» Pour moi, mon bien est d'approcher du Seigneur ; j'ai mis en Dieu mon espérance.

» Je chanterai toutes ses œuvres aux portes de la fille de Sion. »

Ailleurs le Psalmiste, planant sur la création, enfante ce psaume, qui est un admirable poème :

« Bénis le Seigneur, ô mon âme ; Seigneur, ô mon Dieu, que vous êtes grand dans votre magnificence !

» Vous vous êtes revêtu de gloire et de beauté, vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau.

» Vous étendez les cieux comme un pavillon ; les eaux demeurent suspendues autour de votre sanctuaire ; les nuées sont votre char, vous marchez sur l'aile des vents.

« Les orages sont vos messagers et les flammes vos ministres.

» Vous avez affermi la terre sur ses fondements, et les siècles ne l'ébranleront pas.

» L'abîme des eaux l'enveloppait comme un vêtement ; les eaux couvraient les montagnes.

» A votre menace elles ont fui ; au bruit de votre tonnerre elles se sont écoulées.

» Elles surpassaient les montagnes ; elles descendent dans les vallées, aux lieux que vous leur avez marqués.

» Vous leur avez fixé les bornes qu'elles ne dépasseront plus; elles ne reviendront plus inonder la terre.

» Vous envoyez des fontaines dans les vallons ; leurs eaux coulent à travers les montagnes.

» Elles désaltèrent les bêtes sauvages, elles étanchent la soif de l'onagre.

» Sur leurs bords habitent les oiseaux du ciel; ils font entendre leurs voix au milieu des feuillages.

» Des hauteurs de votre séjour vous arrosez les montagnes; la terre est rassasiée des fruits que répandent vos mains.

» Vous faites germer pour les troupeaux l'herbe de la prairie, les moissons pour l'homme.

» Vous faites naître de la terre le vin qui charme son cœur;

» Vous lui donnez les parfums qui embellissent son visage et le pain qui le nourrit.

» Vous arrosez les arbres des forêts, les cèdres du Liban plantés par vos mains.

» Là sont les nids des oiseaux ; là les sapins offrent un asile aux hérons; les sommets des montagnes sont la route des chamois; les trous tortueux des rochers le refuge des animaux timides.

» La lune marque les temps, le soleil connaît l'heure de son coucher.

» Vous amenez les ténèbres, et voilà la nuit; alors les bêtes de la forêt se glissent dans l'ombre.

» Les lionceaux rugissent pour leur proie, et demandent à Dieu leur pâture.

» Le soleil se lève; les animaux sauvages se retirent et s'enferment dans leurs tanières.

» L'homme alors sort pour le travail du jour et pour cultiver ses champs jusqu'au soir.

» O Dieu, que vos œuvres sont magnifiques! Vous avez tout fait dans votre sagesse; la terre est remplie de vos biens.

» Voilà la grande mer qui s'étend au loin; là se meuvent des animaux sans nombre, grands et petits.

» Là se promènent les vaisseaux; là le Léviathan que vous avez formé pour se jouer dans l'abîme.

» Toutes les créatures attendent de vous leur nourriture au jour marqué;

» Vous donnez, elles recueillent; vous ouvrez la main elles sont rassasiées de vos dons.

» Vous voilez votre visage, elles se troublent; vous retirez votre souffle, elles expirent et rentrent dans la poussière.

» Vous envoyez votre esprit; elles renaissent et la face de la terre est renouvelée.

» Que la gloire du Seigneur subsiste à jamais; que le Seigneur se réjouisse dans ses œuvres.

» Il regarde la terre, elle tremble; il touche les montagnes, elles s'embrasent.

» Je chanterai le Seigneur durant ma vie; je célébrerai mon Dieu tant que je respirerai.

» Que ma prière soit douce à son cœur; et moi, je me réjouis en lui.

» Que la terre dévore les pécheurs, et qu'on n'y voie plus les impies. Bénis le Seigneur, ô mon âme. »

Il faudrait plaindre ceux qui ne sentiraient pas l'élévation de ces pensées, la grandeur de ces images, les rapides mouvements de cette éloquence brûlante, et surtout l'exquise tendresse de ce cœur brisé par le repentir et tout enflammé de l'amour de Dieu. Il faudrait reconnaître que la vie se serait retirée de ces infortunés, et perdre l'espérance de ranimer ces cadavres.

Celui qui n'aime pas Dieu est étranger au plus beau privilége de l'âme humaine. L'amour de Dieu inspire l'amour de l'humanité, et le christianisme est venu révéler aux hommes ce doux nom de charité qu'il a donné à la première des vertus. Oh! qui a plus besoin de cette poésie d'amour et de foi que la société égoïste au milieu de laquelle nous vivons? Les hommes en sont venus à un état d'apathie qui fait mal, et qui n'est sans doute qu'une lassitude passagère. «Cela m'est égal», est la phrase que vous entendez sortir de toutes les bouches, si vous parlez des plus hautes questions auxquelles sont attachées les destinées des peuples. (1) Hélas! ceux

[1] Ceci a été écrit en 1835.

qui ont conservé de l'énergie, une foi à une idée quelconque, ont presque tous des passions de haine mortelles à la société. Aussi avons-nous la conviction inébranlable que le retour au christianisme, à cette religion d'amour, peut seul guérir les maux des nations.

Le Psalmiste est rempli de preuves de cette religion divine, de prophéties dont la clarté éblouit même des yeux prévenus. Les Psaumes forment le plus beau recueil de prières que Dieu ait inspiré aux hommes, et je ne saurais trop recommander à ceux qui vivent encore de la vie de l'âme, et chez qui un sensualisme brutal n'a pas éteint tout sentiment noble, de lire chaque jour une de ces odes admirables.

On ne peut se faire l'idée de l'effet d'une telle habitude sur la vie pratique. Elle amortit les mauvaises passions qui grondent si souvent dans notre sein, elle nous dispose à toutes les bonnes actions, et nous élève au-dessus des petitesses du monde. Elle nous aide à vivre en Dieu et pour Dieu ; nous y puisons d'immenses trésors d'amour et de science.

« Quels que soient les sentiments que vous éprouviez, de joie ou de tristesse, soit que vous vouliez demander à Dieu quelque grâce, soit que vous le remerciiez de ses dons, vous aurez des modèles dans les Psaumes. Vous pourrez vous en appliquer les paroles. Vous croirez même que ce n'est pas un autre et que c'est vous qui parlez.

» N'oublions pas ce que dit saint Augustin : « Les Psaumes ne nous paraissent jamais plus délicieux et plus remplis de la lumière divine que lorsque nous y découvrons le chef et les membres, Jésus-Christ et son Église, ou manifestement exposés à la vue, ou cachés sous des symboles. » Il ne faut pas pour cela s'écarter du sens historique et littéral qu'on appelle immédiat. Au contraire, plus nous établirons avec force l'histoire et la lettre qui ne contiennent que la figure, plus le sens spirituel qui y est caché deviendra lumineux et certain. Élevons notre esprit au-dessus de la lettre, et lorsque nous entendons parler de David et de Salomon, des ennemis de David, de Saül et d'Achitopel, des guerres et de la paix, de la captivité et de la délivrance, et d'autres choses semblables, voyons sous ces emblèmes Jésus-Christ, son Église en proie aux travaux et aux périls, et, pendant son passage ici-bas, exposée à l'adversité et à la prospérité ; les persécutions des saints, leurs ennemis, soit visibles, soit invisibles ; les combats des élus pendant cette vie, et le repos éternel qui doit les suivre ! » (Bossuet.)

Un état de l'âme dont l'énergique peinture se rencontre à chaque instant dans les Psaumes, c'est le remords. — David *baigne son lit de ses larmes, il étend ses mains vers le Seigneur durant les nuits ; il crie vers Dieu du fond de l'abîme.*

Ce remords du Psalmiste n'est pas une terreur des tourments de l'autre vie ; il est bien autrement

noble et élevé; c'est un sentiment né de l'amour. Son cœur aime Dieu, parce que Dieu est l'inépuisable source de tout ce qu'il y a de beau et de saint, et parce que Dieu aime les hommes d'un amour immense. Quoi de plus odieux alors que d'outrager l'Être tout-puissant qui nous comble de sa tendresse? C'est ce sentiment profond inspiré par Dieu lui-même qui vivifie toutes ces ravissantes poésies; c'est lui qui leur donne cette force de langage, cette admirable entente des plus secrètes nuances de la souffrance et des joies humaines. C'est lui qui les rend si consolantes, si puissantes sur le cœur des hommes de foi.

Saint Ambroise disait de David :

« Les Psaumes sont doux à tous les âges. Les chefs des peuples les chantent; ils réjouissent les nations.

» On les chante au foyer, dans la vie intime... ils sont les consolations des frayeurs de la nuit et le repos des peines du jour. Ils amollissent et domptent les plus farouches. La science et la grâce sont mêlées dans cette poésie; elle est une volupté et instruit le cœur des mortels. »

XIII

Salomon.

La vie de Salomon est une des plus grandes leçons qui aient été données aux hommes. — Quelle que soit la force que nous sentions en nous, quelque longue qu'ait été la suite de nos vertus et de nos victoires sur les passions humaines ; après une telle chute, nous devons toujours regarder l'avenir avec méfiance, et être convaincus que, sans la force qui vient d'en haut, nous pouvons faillir et perdre le fruit d'une vie longtemps honorable et pure.

Salomon naquit sur le trône, David fut son père. Encore enfant, il reçut les enseignements de cette admirable intelligence que Dieu avait mise dans l'auteur des Psaumes.

« I. Or, le jour de la mort de David étant proche, il donna ces avis à Salomon son fils, et lui dit :

» II. Me voici près du terme où tous les hommes doivent arriver. Armez-vous de fermeté et conduisez-vous en homme de cœur.

» III. Observez tout ce que le Seigneur votre Dieu vous a commandé. Marchez dans ses voies, gardez ses cérémonies, ses préceptes, ses ordonnances et ses lois, selon qu'il est écrit dans la loi de Moïse; afin que tout ce que vous avez à faire et tout ce que vous entreprendrez vous le fassiez avec sagesse. » (Rois, — liv. III.)

Salomon régna; et Dieu, lui étant apparu en songe pendant la nuit, lui dit : « Demandez-moi ce que vous voulez que je vous donne.

» Salomon lui répondit : Vous avez usé d'une grande miséricorde envers David mon père votre serviteur, selon qu'il a marché devant vous dans la vérité et dans la justice, et que son cœur a été droit à vos yeux : vous lui avez conservé votre grande miséricorde, et vous lui avez donné un fils qui est assis sur son trône comme il paraît aujourd'hui.

» Maintenant donc, ô Seigneur mon Dieu, vous m'avez fait régner, moi qui suis votre serviteur, en la place de David mon père; mais je ne suis encore qu'un jeune enfant qui ne sait de quelle manière il doit se conduire.

» Et votre serviteur se trouve au milieu de votre peuple que vous avez choisi, et ce peuple est une multitude innombrable.

» Je vous supplie donc de donner à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal ; car qui pourra rendre la justice à votre peuple, à ce peuple qui est si nombreux ? »

Admirable prière ! quel contraste avec l'orgueil de la science moderne, qui s'imagina qu'il fallait tout détruire, y compris Dieu ! Ici le sage couronné sait que, pour juger et conduire les peuples, ce qu'il doit demander d'abord, c'est un cœur docile. Il demande l'obéissance, car il pense que toute la science politique vient de Dieu.

« Et le Seigneur agréa donc que Salomon lui eût fait cette demande, et il dit à Salomon : Parce que vous m'avez fait cette demande, et que vous n'avez point désiré que je vous donnasse un grand nombre d'années ou de grandes richesses, ou la vie de vos ennemis ; mais que vous m'avez demandé la sagesse pour discerner ce qui est juste ;

» J'ai déjà fait ce que vous m'avez demandé et je vous ai donné un cœur si plein de sagesse et d'intelligence qu'il n'y a jamais eu d'homme avant vous qui vous ait égalé, et qu'il n'y en aura point après vous qui vous égale. » (Rois, — liv. III.)

Aussi la sagesse et la science de Salomon éblouirent la terre.

« Il venait des gens de tous les pays pour entendre la sagesse de Salomon. Tous les rois de la terre envoyaient vers lui pour être instruits par sa sagesse. »

Il composa de nombreux traités sur l'histoire naturelle et des poésies que nous avons perdus. Salomon a été le génie encyclopédique de l'Orient, comme Aristote celui de la Grèce.

Il éleva un temple au Seigneur; sa puissance s'étendit au loin. « Le roi Salomon surpassa donc tous les rois du monde en richesse et en sagesse;

» Et toute la terre désirait voir le visage de Salomon, pour écouter la sagesse que Dieu lui avait répandue dans le cœur. »

Tout à coup, et c'est là le comble de la misère humaine, l'amour des femmes amollit cette âme, et jeta le sage dans l'abîme des passions sensuelles. Alors ce cœur si élevé se corrompit; il descendit jusqu'à l'idolâtrie, jusqu'à servir Astarthé et Moloch.

Il mourut, instruisant autant les hommes par sa chute que par sa sagesse.

Les livres qui nous restent de Salomon sont:

Les Proverbes,
L'Ecclésiaste,
Le Cantique des cantiques.

PROVERBES.

C'est un recueil de sentences; il paraît que les peuples anciens aimaient beaucoup ce genre de compositions. Elles se gravaient facilement dans l'esprit des enfants. On les inscrivait dans les appartements, et elles enseignaient ainsi la science de la vie.

Les Proverbes embrassent toutes les parties de la morale; ils cherchent à nous prémunir contre les passions qui nous assiégent. Depuis la politique la plus élevée jusqu'aux conseils les plus minutieux sur l'économie domestique, ils parcourent l'échelle entière de la vie humaine.

Toutefois, ce livre, lu de suite, serait fatigant; l'esprit ne saurait suivre toutes ces phrases coupées, et souvent sans liaison avec celles qui précèdent. Mais sa lecture est très profitable, quand de temps en temps on en étudie quelques pages. Ouvrons au hasard :

La patience est une grande sagesse; l'homme emporté proclame sa folie.

—

Opprimer le pauvre, c'est outrager celui qui l'a créé; c'est honorer le Seigneur que d'avoir pitié du malheureux.

—

La santé du cœur est la vie du corps; l'envie ronge les os.

—

Une douce réponse apaise la colère; une parole dure provoque la fureur.

—

Possédez la sagesse, car elle vaut mieux que l'argent.

—

Un peu de pain avec la paix vaut mieux que le festin des sacrifices avec des querelles.

—

L'homme patient vaut mieux que le plus grand capitaine, et celui qui domine son cœur vaut mieux que celui qui prend des villes.

—

Le malheur ne s'éloignera jamais de la maison de celui qui rend le mal pour le bien.

—

Celui qui trouve une femme vertueuse a trouvé un grand bien et a obtenu la faveur du Seigneur.

—

Un nom pur vaut mieux qu'une grande opulence.

—

A qui les désirs effrénés? à qui l'emportement? à qui les débats? à qui le désordre et les blessures sans motifs? à qui l'œil enflammé?

—

A ceux qui s'arrêtent dans les festins et qui mettent leur étude à vider les coupes pleines.

—

Celui qui hait se déguise par ses paroles; mais au fond de son âme il récèle un instrument de mort.

—

L'œil qui insulte à son père, et qui méprise l'enfantement de sa mère, sera arraché par les corbeaux des torrents et dévoré par le fils de l'aigle.

—

ECCLÉSIASTE.

Il est un état de l'âme que l'école poétique, qui ne jette plus que des lueurs mourantes, affectionna longtemps. C'est ce dégoût profond de la vie, ce dédain amer pour toutes les jouissances que Dieu a semées sur notre route.

Goethe, Châteaubriand et Byron ont été les plus

grands peintres de cette maladie que les Anglais appellent *spleen*.

On a dit que cette poésie était née des épouvantables convulsions politiques qui ont désolé la fin du dernier siècle. Elle est surtout née de l'affaiblissement de la foi. Voltaire et son école ont jeté sur Dieu leur sarcasme amer. Les hommes ont vécu quelque temps de haine et de colère; ils se sont précipités dans le torrent des plaisirs sensuels; mais tous ces breuvages sont aigres; ils s'en sont lassés, ils ont cherché en eux et n'ont trouvé que le vide. Alors est venu le dégoût, le désespoir, et la poésie a reproduit ce déplorable état de l'âme.

Car la foi et l'amour de Dieu sont la vie spirituelle. Sans eux il faut que l'âme languisse ou se torture en des crises violentes. Pauvres hommes! qu'ils ont été fiers quelques jours de cette raison individuelle qu'ils ont déifiée, et qui n'a produit que l'affreux chaos où tant de nobles intelligences demeurent encore plongées!

Le genre humain doit être revenu pour longtemps de cette déplorable manie de s'affranchir de Dieu. En lui seul est la liberté, hors de lui l'anarchie et le plus hideux esclavage. Feuilletez ces poètes que je viens de nommer, et qui ont été les brillants représentants de leur époque. Voyez ce que le scepticisme a fait de l'âme de l'homme!

Eh bien, « il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

Cette poésie que l'on a crue neuve, c'est la poésie de l'Ecclésiaste.

Jamais tous les plaisirs de la terre n'ont été foudroyés comme dans ce magnifique livre. Jamais le dégoût de la vie n'a été plus éloquemment exprimé. Écoutez.

» J'ai dit en mon cœur : J'irai, et je m'enivrerai de délices, et je jouirai des biens, et j'ai vu que cela aussi était vanité.

» J'ai dit au rire : Tu es un fou; et à la joie : Pourquoi me trompes-tu ?

» J'ai médité en mon cœur de m'arracher aux plaisirs sensuels, afin de livrer mon âme à la sagesse et d'éviter la folie, pour découvrir ce qui est utile aux enfants des hommes, et quels sont leurs besoins pendant les jours qu'ils vivent sous le soleil.

» J'ai ébloui par la magnificence de mes travaux ; j'ai bâti pour moi des maisons, et j'ai planté des vignes.

» J'ai fait des jardins et des vergers, et je les ai remplis d'arbres de toute espèce.

» J'ai creusé des réservoirs pour arroser la forêt de mes jeunes arbres.

» J'ai possédé des serviteurs et des servantes, et une nombreuse famille et de grands troupeaux de bœufs et de brebis, au delà de tous ceux qui ont été avant moi dans Jérusalem.

» J'ai entassé l'argent et l'or, le revenu des rois et

des provinces; j'ai eu des musiciens et des musiciennes, et les délices des enfants des hommes, des coupes et des vases pour répandre le vin.

» Et j'ai surpassé par mes richesses tous ceux qui ont été avant moi en Jérusalem, et cependant la sagesse a habité avec moi.

» Et tout ce qu'ont désiré mes yeux, je le leur ai donné, et je n'ai pas défendu à mon cœur de goûter les voluptés, et de se complaire dans tout ce que j'avais préparé, et j'ai cru que ma part était de jouir de tous mes travaux.

» Et lorsque je me suis tourné vers les ouvrages de mes mains, vers les travaux où je m'étais fatigué vainement; en tout cela j'ai vu vanité, affliction d'esprit, rien de stable sous le soleil.

» J'ai passé à la contemplation de la sagesse, et je n'ai vu qu'imprudence et folie.....

» Car la mémoire du sage comme de l'insensé ne sera pas pour toujours; l'avenir couvrira tout également de l'oubli; le savant meurt comme l'ignorant.

» C'est pourquoi je me suis lassé de la vie, en voyant que tout est mal sous le soleil, et que tout est vanité et affliction d'esprit.

» Tous les jours sont pleins de douleur et d'angoisse; on ne se repose pas même en son âme durant la nuit. Et cela n'est-ce pas vanité?

» J'ai tourné mon esprit ailleurs, et j'ai vu les noirceurs qui se trament sous le soleil, et les larmes

des innocents, et personne qui les console, et leur impuissance à résister à l'oppression, et l'abandon où ils sont de tous.

» Et j'ai loué les morts plus que les vivants.

» Où est la tristesse, là est le cœur des sages, et le cœur des insensés là où est la joie. »

Connaissez-vous une poésie moderne qui égale celle-là? Comparez les déclamations souvent éloquentes de Childe-Harold à ces versets où chaque mot est une pensée, et vous comprendrez quel poète était Salomon. Mais il diffère de la poésie moderne. Dieu ne lui a pas inspiré de laisser l'âme sur cette impression désespérante, que tout est vain! car Dieu n'a jamais voulu désespérer l'homme.

Voici comment le grand roi termine ce livre:

« Craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme.

» Et Dieu jugera tout ce qu'il fait de bien et de mal. »

CANTIQUE DES CANTIQUES.

Le Cantique des cantiques sort du ton général de sévérité qui distingue l'Ancien Testament. Mélodieux et serein, il est, par rapport à certaines parties de la Bible, ce qu'est le Paradis de Dante par

rapport à son Enfer. Il semble que l'auteur de l'Ecclésiaste ait été transporté dans le jardin où naquit l'homme, et dans le séjour où il doit être glorifié. Le Cantique des cantiques est un gracieux épisode dans cette épopée séculaire qui s'ouvre avec le monde et se dénoue sur le Calvaire pour commencer le grand drame de la réparation humaine. Comme la plupart des Livres saints, celui-ci a deux natures ; il procède également de l'Orient et de l'Occident. Les poèmes de l'antiquité européenne ne nous offrent rien qui ressemble à la conception de ce livre. Pour la forme, on ne trouve de rapports de parenté que dans les productions orientales. Chez les modernes, Dante semblerait y avoir pensé, lorsqu'il reconnaît sa Béatrix en sortant du Purgatoire, mais il n'approche pas de cette rêverie à la manière antique qui caractérise si bien le poète hébreu.

Ce qui vous frappe d'abord à cette lecture, ce qui vous prend aux yeux comme à l'âme, c'est cet ineffable parfum de simplicité radieuse au milieu de la variété d'images, c'est cette poésie qui nous est arrivée fraîche à travers tant de siècles.

Au milieu de cette richesse extérieure qui n'est jamais de la confusion, il semble voir le monde sortir éclatant des mains du créateur, et s'épanouir à son premier soleil. On croit s'éveiller avec le premier né de la création, sur un tapis de fleurs, parmi les parfums de cèdre et d'aloès, sous un

mobile lambris de cyprès et de verdure. Là-bas sur les hautes montagnes paissent les troupeaux du bien-aimé, parmi les bosquets des vallées s'élèvent les tentes des pasteurs, et sous le treillage des feuilles passent et repassent comme des colombes les jeunes filles de Jérusalem, compagnes de la bien-aimée.

L'épouse du *Cantique des cantiques* me paraît la mère de cette douce famille des Béatrix, des Laure, des Elvire. C'est comme une transfiguration des organes qui nous met à même de regarder au delà des sphères visibles, dans les abîmes sans fin des lumières invisibles; c'est une forme palpable au moyen de laquelle le divin amour se révèle à nous. Comme tout ce qui vient de l'Orient, elle nous séduit par des dehors éblouissants, par une nature étincelante de couleurs. Les créations des poètes modernes sont plus spiritualisées, quoique moins divines. Trente siècles ont mûri cette pensée. Elvire et Béatrix interrogent plus souvent l'univers. Elles sont descendues jusqu'aux régions inférieures de la sensation, elles ont sondé les plaies humaines, elles ont entendu le râle des agonisants; comme la science elles ont disséqué la vie, et n'ont rencontré qu'un cadavre, un abîme sans fond d'amertumes. On s'aperçoit qu'elles ont fréquemment répété ce mot qui retentit sur tous les calvaires du monde : *Mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Mais quoiqu'elles se soient mêlées au

tumulte des choses, jamais la poussière des ruines humaines ne les aveugla. Les contemplations chrétiennes ont plus de sang-froid, plus de réflexion, plus de logique que celles de l'Orient.

L'âme ne semble plus fatiguée de sa destinée comme dans l'antiquité; elle n'est plus troublée par la crainte et dévorée par le désir. Ce n'est plus cette pauvre race humaine malade de soif, cherchant l'agneau partout et ne trouvant que le Sinaï. La poésie, christianisée dans l'homme et la nature, a cessé de voir un glaive flamboyant à la porte d'Éden; elle découvre encore au sein de l'infini les deux termes formidables de la justice et de la miséricorde, mais ils sont unis maintenant par un rapprochement mystérieux; la croix a fait tomber le glaive, le sacrifice a rétabli l'équilibre de l'univers; l'amour a tout vaincu, tout, jusqu'à la puissance infinie qui avait maudit le monde. Et voilà pourquoi la poésie chrétienne entre plus avant que le prophète lui-même dans l'essence de la vie, dans les réalités de la lumière et de la science; c'est qu'elle a pénétré le sanctuaire dont le Cantique des cantiques était le vestibule.

C'est évidemment dans l'ordre de l'amour qu'est remarquable ce précieux monument des temps antérieurs, c'est de ce côté qu'on découvre toute la divinité de son inspiration. Ce livre, qui raconte le plus doux avenir de la nature réparée, ne devait pas être compris des Juifs. Il était pour eux, à quel-

ques égards, ce qu'est le Coran pour les disciples de Mahomet, quelque chose de si élevé au-dessus de l'intelligence humaine, qu'il leur semblait impossible qu'un esprit borné pût en comprendre les secrets, et que c'était presque un crime d'essayer une œuvre après celle-là ; il leur apparaissait comme les bas-reliefs mystérieux d'un temple futur dont ils transmettaient l'espoir avec leur sang, mais dont ils n'avaient pas la conscience. Ils étaient pourtant obligés par leur loi de réciter ce livre plusieurs fois en leur vie ; mais ils le prononçaient comme l'enfant qui balbutie des mots quand il apprend à parler. Pour nous qui sommes riches de toutes les lumières et de tous les soupirs des âges, il nous est permis d'entrer plus avant dans le mystère de cette révélation d'espérances ; partout où passa la croix, l'itinéraire de l'homme est tracé. Mais la raison pour laquelle le poème de Salomon ne tombait pas sous le sens rationnel de l'antiquité, c'est qu'elle gémissait sous la loi de haine, sous l'empire des malédictions, et que le règne serein de l'amour transpire à toutes les pages du cantique. L'esprit ancien comprenait Isaïe, Ézéchiel, parce qu'ils répondaient à ce besoin de crainte et de punition sous l'impression duquel vivait alors le genre humain. Il avait la conscience d'avoir abdiqué ses immortelles destinées, et, dans la honte qu'ils ressentait, il aurait choisi la mort avant la la vie. Malgré son insatiable faim de Dieu, il avait

plus d'horreur du ciel que l'hydrophobe de l'eau: Sa nature était faussée; il vivait d'orages, d'amertumes, de nuit, de suicide; dès qu'il y avait un peu de calme, il étouffait. La terre promise se montrait à lui au bout d'une chaîne de misères, terminées par le dernier et le plus efficace des sacrifices. La patrie du roi des Juifs s'élevait au delà, bien au delà de ce douloureux pèlerinage; ce monde prédit était l'enfant d'un père qui n'existait pas encore; il fallait la croix pour expliquer l'Évangile, et l'Évangile pour expliquer le *Cantique des cantiques*.

En effet, quel est le sens de cette prophétie mélodieuse? C'est la notion de l'amour transformée dans un ordre d'affections supérieures; des commentateurs y ont vu l'union de Dieu et de l'Église. Fénélon y a vu l'union mystérieuse de Dieu et de l'âme humaine; M. l'abbé Gerbet a heureusement développé cette idée dans son beau livre du Dogme générateur : « Autant l'Apocalypse, pleine de cette grande figure de la justice, chassant de siècle en siècle les iniquités vers l'abîme; contraste par ses images terribles avec la sérénité de l'Évangile de grâce, autant le chant de Salomon contraste avec l'austère majesté de l'Ancien-Testament. Il prophétise un mystère d'amour qui devait être dévoilé plus tard : on pourrait l'appeler l'Apocalypse de la charité future. Lorsque Jésus-Christ eut consommé ce mystère, les sceaux de ce livre furent brisés, sa

langue fut comprise, et ses figures les plus passionnées vinrent d'elles-mêmes se placer sous la plume des écrivains catholiques, toutes les fois qu'ils essayèrent d'exprimer cet inexprimable hyménée qui s'accomplit dans la communion. Aussi les auteurs protestants ne font comparativement que peu d'usage de cet épithalame sacré, qui n'est pour eux qu'un recueil d'hiéroglyphes dont ils ont perdu le sens[1] ».

D'autres ont écrit que Salomon n'avait voulu faire qu'un chant d'amour à l'occasion de son mariage. La pensée de Fénélon, développée par M. l'abbé Gerbet, me semble très adoptable. Suivons ce symbolisme poétique, revêtu de tant de grâce et de charme !

« Sur le sommet de la montagne, l'épouse entrevit l'époux qui passait, et voilà pourquoi elle languit d'amour et tressaillit à sa voix. Voyez comme elle s'exalte, comme elle chante, comme elle aime, comme elle s'entretient doucement avec les jeunes filles d'Israël, avec la fleur des campagnes, avec la vigne, le palmier, le cèdre, l'aloès ! Comme elle charge de divins soupirs toutes les nuées qui passent, comme elle redemande son âme à toutes les vallées, à tous les sentiers, aux détours les plus cachés, comme elle est pure, passionnée, véhémente !

[1] *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique*, in-8°, pag. 221 et suivantes.

Dans l'isolement de sa séparation, la nature devient pour elle une amie, une consolatrice. Elle lui raconte son ivresse, son délire, ses tristesses, dans une ravissante mélodie qui descend sur la terre et remonte au ciel, comme la vision du patriarche. Tantôt elle jette de ces exclamations qui semblent le souvenir d'une langue perdue, ou plutôt l'épanouissement d'un monde transformé qui s'éveille; et tantôt elle dit de ces mots qui réjouissent les anges. »

Dites, ne vous semble-t-il pas ouïr un accent céleste?

« J'entends la voix de mon bien-aimé; le voici qui vient, sautant par dessus des montagnes, passant par dessus des collines.

» Mon bien-aimé est semblable à un chevreuil et à un faon de biche.

» Le voici qui se tient derrière les murailles, qui regarde par la fenêtre, et jette sa vue à travers les barreaux.

» Voilà mon bien-aimé qui me parle, et qui me dit : Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, mon unique beauté, et venez;

» Car l'hiver est passé, les pluies se sont dissipées, les fleurs paraissent sur notre terre, le temps de tailler la vigne est venu, la voix de la tourterelle s'est fait entendre.

» Le figuier a commencé à pousser ses premières figues : les vignes sont en fleurs, et on sent la

bonne odeur qui en sort. Levez-vous, ma bien-aimée, mon unique beauté, et venez;

» Vous qui êtes ma colombe, vous qui vous retirez dans les creux de la pierre, et dans les enfoncements de la muraille, montrez-nous votre visage; que votre voix se fasse entendre à mes oreilles, car votre voix est douce et votre visage est agréable.

» Prenez-nous les petits renards qui détruisent les vignes, car notre vigne est en fleur.

» Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, et il se nourrit parmi les lis, jusqu'à ce que le jour commence à paraître et que les ombres se dissipent peu à peu. — Retournez, mon bien-aimé, et soyez semblable à un chevreuil et à un faon de cerf, qui court sur les montagnes de Bethe.

» Je dors et mon cœur veille; j'entends la voix de mon bien-aimé qui frappe à ma porte. Ouvrez-moi, ma sœur, mon amie, ma colombe, vous qui êtes mon épouse sans tache, parce que ma tête est pleine de rosée, et mes cheveux de gouttes d'eau tombées durant la nuit.

» Je me suis dépouillée de ma robe, comment la revêtirai-je?

» J'ai lavé mes pieds, comment pourrai-je les salir de nouveau?

» Mon bien-aimé passa sa main par l'ouverture de la porte, et mes entrailles furent émues au bruit qu'il fit.

» Je me levai alors pour ouvrir à mon bien-aimé:

mes mains étaient toutes dégouttantes de myrrhe, et mes doigts étaient pleins de la myrrhe la plus précieuse.

» J'ouvris ma porte à mon bien-aimé, en ayant tiré le verrou ; mais il s'en était déjà allé et il avait passé ailleurs. Mon âme s'était comme fondue au son de sa voix ; je le cherchai et je ne le trouvai point, je l'appelai et il ne me répondit point.

» Les gardes qui font le tour de la ville m'ont rencontrée et blessée ; ceux qui gardent les murailles m'ont ôté mon manteau.

» Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour. »

Simplicité naïve et pénétrante, nature aussi charmante qu'émue. Mais quand l'époux est venu, alors, oh ! qui dira le mystère de cet inexprimable hymen, qui peindra ces ravissements, cette aspiration continuelle de l'âme vers Dieu, les derniers bruits de l'univers qui se brise, et le soudain cantique de l'homme réparé ?

« Pendant que le roi se reposait, le nard dont j'étais parfumée a répandu sa bonne odeur. Mon bien-aimé est pour moi comme un bouquet de myrrhe.

» Mon bien-aimé est pour moi comme une grappe de raisin de Cypre dans les vignes d'Engaddi.

» Je suis noire, mais je suis belle, ô filles de Jé-

rusalem, comme les tentes de Cédar, comme les pavillons de Salomon.

» Soutenez-moi avec des fleurs ; fortifiez-moi avec des fruits, parce que je languis d'amour. »

Et puis écoutez le langage du céleste époux :

« Vous êtes belle, ô mon amie, et pleine de douceur ; vous êtes belle comme Jérusalem et terrible comme une armée rangée en bataille. Détournez vos yeux de moi, car ce sont eux qui m'ont obligé de me retirer promptement. Vos cheveux sont comme un troupeau de chèvres qui se sont fait voir venant de la montagne de Galaad.

» Vos dents sont comme un troupeau de brebis qui sont montées du lavoir ; vos joues sont comme l'écorce d'une pomme de Grenade, sans ce qui est caché au dedans de vous[1].

» Il y a soixante reines et quatre-vingts femmes du second rang, et les jeunes filles sont sans nombre ;

» Mais une seule est ma colombe et ma parfaite amie ; elle est unique à sa mère, et choisie préférablement par celle qui lui a donné la vie. Les filles l'ont vue, et elles ont publié qu'elle est très heureuse ; les reines et les autres femmes l'ont vue et lui ont donné des louanges.

» Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore

[1] On rencontre çà et là dans le Cantique de ces choses étranges, entièrement en dehors de nos habitudes de style. Nous ne pouvons guère juger l'effet qu'elles produisaient en Orient.

lorsqu'elle se lève, qui est belle comme la lune et éclatante comme le soleil, et qui est terrible comme une armée rangée en bataille? Filles de Jérusalem, je vous conjure, par les chevreuils et par les cerfs de la campagne, de ne point réveiller celle que j'aime.»

Lorsque le *Cantique des cantiques* eut traversé la révolution chrétienne, que de vierges et de docteurs n'inspira-t-il pas? Saint Augustin et le pieux auteur de l'*Imitation* y ont puisé souvent l'esprit de prière et des saints désirs. Mais l'auteur de l'*Imitation* demeura dans un domaine plus calme. Sa poésie, combinée peut-être avec la scolastique de l'école, se tourna vers les détails de la vie intérieure. Ce petit livre, si profond dans la science du cœur, est caractérisé par le mysticisme chrétien et par une nuance d'amour plus réelle et plus suave encore que celle de Salomon. Rarement il se laisse déborder, comme le prophète, par l'abondance des images, rarement il a recours aux peintures du monde extérieur. Ami des forts et des faibles, il communique aux uns la vigueur de persévérance, aux autres la vigueur de sentiment, aux uns du courage, aux autres de l'amour, à tous du bien. En contemplant les merveilles de l'amour, si délicieusement résumées dans le quatrième livre, l'âme s'épanche doucement avec le bien-aimé, et lui raconte ses misères comme un enfant à sa mère, comme une amie plutôt qu'une amante. Il place le remède à côté de toutes les langueurs, le ciel à

côté de tous les sacrifices, la sainte nourriture à côté de tous les besoins intérieurs. Sous l'impression du divin embrassement, le bonheur devient une gaîté pacifique et familière, et prend la physionomie d'une nature transfigurée. On sent que cette âme est toute pleine de mélodies et de joies, l'amour aspire à s'élever dans le silence, et ne se laisse prendre à rien de ce qui est terrestre. Cette fleur du sentiment se dégage des affections humaines, et monte sans obstacle jusqu'à Dieu qui parle sans langage et sans bruit de paroles. Dans l'ordre de l'amour, l'*Imitation* procède donc également de l'Évangile et du sacré Cantique, avec la différence qu'elle est plus particulièrement fille du livre dont le poème de Salomon est la prophétie.

Une production chrétienne nous semble rentrer davantage dans l'ordre de sentiment du *Cantique des cantiques*, ce sont les hymnes qui nous restent de saint François d'Assise. L'amour qui les inspire paraît quelquefois plus véhément encore que celui du poète hébreu. Il semble en quelques endroits tendre à la destruction de l'individualité même, et s'élever jusqu'à l'immobilité du quiétisme. C'est une sorte d'*oupneck'hât* chrétien où le cœur veut s'absorber entièrement dans l'être parfait, où l'individu est sur le point de se noyer dans l'âme universelle, où la bouche, dans l'ardeur de ses hymnes pour Dieu, oublie la terre et ne sait plus crier : Paix aux hommes!

Mais le roi-prophète ne tombe jamais dans l'exagération des doctrines orientales. Sous ce rapport il est comme l'intermédiaire entre le panthéisme immobile et contemplatif de l'Inde, les splendeurs austères d'Isaïe et d'Ézéchiel, et la poésie suave et agissante du christianisme. Ce livre nous paraît remplir, par rapport aux notions peu développées de l'antiquité, la place qu'occupaient autrefois certains monastères chez les populations rudes et incultes du moyen âge; il renfermait un trésor d'avenir et de divines pensées, comme les monastères renfermaient les éléments de la civilisation. De plus, certaines corporations contemplatives réalisèrent plus spécialement encore dans l'ordre de l'amour l'esprit même du Cantique des cantiques, en vivant dans une union ineffable avec le divin époux; et le sceau de cet hyménée céleste c'était la communion; car le monde de l'âme est comme une échelle mystique dont tous les degrés s'expliquent l'un par l'autre; la communion est le sens du divin Cantique, le ciel sera l'explication de ce double mystère d'amour.

Sous le rapport de la forme, une appréciation bien juste de cette partie de l'Écriture est difficile, peut-être même impossible à quiconque ne possède pas tous les secrets de ce mystérieux langage, et, malgré les efforts de la science, je regarde ces merveilles d'harmonie et de suavité comme à jamais perdues pour nos poésies européennes. Nous

ne pouvons guère saisir que le gros des images, les pierres les plus saillantes de l'édifice, mais point les délicatesses des ciselures. Néanmoins il y a de quoi s'extasier encore devant cette forme demi-voilée; le lointain même où nous l'entrevoyons y jette une teinte de rêverie plus vaporeuse, et je ne sais quelle idéale mélancolie qui pénètre l'âme. Et puis, ce monde est rempli pour nous d'éclatantes couleurs, c'est une nature charmante et bizarre. La richesse des descriptions orientales s'y déploie à côté des contemplations de l'Inde. Tous les objets s'y montrent avec une spécialité qui les peint vivement, et l'ouvrage est dominé dans toutes ses parties par un doux mélange de l'art primitif austère et rude et de l'art poli, ciselé, de l'art des civilisations vieillies.

Cette idylle, comme toute la Bible, nous offre une grande variété de formes; elle participe, suivant nous, du génie indien et persan et du génie arabe et européen; elle en participe, non comme résultat, mais comme origine, non comme imitation, mais comme principe. Toutes les familles d'idées et d'art ont gardé l'empreinte de la forme primitive qu'elles ont recue; l'unité dans la variété de races, comme dans la variété de pensées, prouve l'unité de souche dans les unes et les autres. Or, l'intelligence est née au même lieu que l'humanité, sur le plateau de l'Asie. Le type de toutes les espèces d'hommes s'y rencontre; pourquoi n'y décou-

vrirait-on pas le type de toutes les inspirations? On reconnaît quelque chose de la Bible dans toutes les émanations orientales, comme on retrouve un peu de la mère dans tous les enfants : la croix dans nos cathédrales, l'Évangile dans les conceptions catholiques, Adam dans tout homme, le Christ dans tout chrétien. Mais la Bible se distingue éternellement de toutes les productions dont elle est plus ou moins la source par cette haute figure qui embrasse d'un regard l'immensité des mondes et descend aux plus petits détails de leur organisation. On sent que là est le vrai génie de la création, parce que les plus ignorants le comprennent, et les plus petits peuvent le regarder sans se voiler la face. Le *Cantique des cantiques* est plein de cette sérénité majestueuse qui vient de Dieu. Pour mieux indiquer la place qu'il occupe dans la poésie de l'Orient, nous allons citer ici, à côté d'un passage de ce livre, trois morceaux tirés du persan, du chinois, de l'indien. La description d'une sorte de paradis terrestre qu'on trouve dans le *Shah-Nameh* est assez propre à donner une idée du style de la poésie persane.

« Voyez-vous cette vallée variée de mille couleurs? Quelle scène propre à remplir de joie le cœur d'un vaillant homme! Regardez ces jolis bosquets, ces beaux jardins et ces frais ruisseaux; n'est-ce pas là un lieu fait pour la demeure des héros? La terre y ressemble à du velours, l'air y

est chargé de parfums; on dirait que la rose a prodigué son essence aux eaux de ce petit ruisseau; la tige du lis se courbe sous le poids de la fleur, et tout le bosquet est embaumé par les buissons de roses. Jetez les yeux sur ce faisan qui marche avec grâce parmi les fleurs, pendant que la tourterelle et le rossignol chantent cachés dans l'ombre des cyprès. Dès à présent, et jusqu'à ce que le temps n'existe plus, les bords de ces eaux semblent pouvoir remplacer les bocages du paradis. Levez les yeux vers ces plaines, regardez ces coteaux; partout vous apercevez des groupes riants de jeunes filles élégantes, plus fraîches que l'on ne nous peint les plus jolies fées. Voyez Moonya, la fille d'Afrasiab, qui, comme le soleil, éclaire toute la contrée. Là aussi est sa sœur, Pitara, assise comme une reine, servie par de belles esclaves, et resplendissante de gloire et de beauté. Cette aimable femme est la parure du jardin; la rose et le jasmin ne la peuvent égaler. Voyez encore les filles de Taran, dont les charmes sont voilés: leur taille est élégante comme la forme du cyprès; leurs cheveux bouclés ressemblent à du musc, leurs joues sont parsemées de roses, et leurs yeux pleins de sommeil; leurs lèvres sont vermeilles comme le suc des raisins, et leur bouche est parfumée d'eau de rose. Si nous faisions seulement un jour de marche, nous parviendrions à cette belle vallée; et, nous emparant de quelques-unes de ces créatures angéliques,

nous les conduirions comme une noble conquête au royal Khoosroo [1].»

Voici maintenant une élégie chinoise sur la mort d'une épouse.

I.

«Le premier jour de l'année, à la cinquième veille, à l'époque où l'hiver déploie toutes ses rigueurs, — ma tendre épouse est morte; est-il au monde un homme plus malheureux que moi? — Si tu vivais encore, je t'aurais donné une autre toilette pour passer le nouvel an. — Mais, hélas! tu es déjà descendue au tombeau, empire qu'arrose la fontaine jaune! Pour que l'époux et l'épouse puissent se revoir encore, viens me visiter à la troisième veille, je veux trouver les douces illusions du passé.

II.

» A la seconde lune, à la naissance du printemps, le soleil brille plus longtemps au ciel, — toutes les familles lavent dans une eau pure leurs robes et leurs habits. — Les époux qui ont encore leur épouse se plaisent à la parer de nouveaux vêtements. — Mais moi, qui ai perdu mon épouse, je

[1] Traduit de Ferdusi, par sir John Malcolm.

suis en proie à une douleur qui me mine et me consume. — J'ai éloigné de ma vue l'étroite chaussure qui enfermait ses jolis pieds. — Quelquefois j'ai cherché à prendre une seconde compagne. — Mais où en trouverai-je une autre aussi belle, aussi spirituelle, aussi affectueuse?

III.

» A la troisième lune, c'est l'époque qu'on appelle *Tsing-ming*. — Les pêchers épanouissent leurs fleurs vermeilles, les saules commencent à déployer leur verdoyante chevelure. — Les maris qui ont encore leur femme vont visiter avec elle les tombeaux de leurs parents. — Mais moi qui ai perdu la mienne, je vais seul visiter sa tombe. — A la vue des lieux où repose sa cendre, des larmes brûlantes ruissellent de mes joues. — Je lui fais des offrandes funèbres, je brûle pour elle des images de papier doré. — « Tendre épouse, lui dis-je d'une voix pleine de larmes, où es-tu, tendre épouse, où es-tu? » — Mais, hélas! elle est sourde à mes cris! Je vois un tombeau solitaire, et je ne puis voir mon épouse.

IV.

» A la quatrième lune, à l'époque appelée *Mang-tchong*, l'air est plus pur, le soleil brille dans toute

sa splendeur. — Combien de maris ingrats se livrent au plaisir et oublient celle qu'ils ont perdue? — L'époux et l'épouse sont comme deux oiseaux d'une même forêt; — quand vient le terme fatal, ils s'envolent chacun de leur côté. — Cette beauté si accomplie, cette tendresse sans bornes, se sont évanouies en un matin. — Pourquoi, hélas! deux époux si intimement unis n'ont-ils pu vivre et blanchir ensemble? — Je suis comme un homme qu'un songe enchanteur a bercé d'une douce illusion. — A son réveil il cherche la jeune immortelle qui charmait ses oreilles et ses yeux, — et il ne trouve plus autour de lui que le vide, la solitude et le silence!

VI.

» A la sixième lune, à l'époque appelée *San-fo*, il est difficile de supporter l'ardeur brûlante du jour. — Les riches et les pauvres font sécher leurs habits. — Je vais prendre une robe de soie et l'exposer au soleil. — Je vais exposer aussi les souliers brodés de mon épouse. Regardons! — Voilà la robe dont elle se parait aux jours de fête; voilà l'élégante chaussure qui enchâssait ses jolis pieds. — Mais où est mon épouse? où est la mère de mes enfants? — Il me semble qu'une lame d'acier glace et divise mon cœur.

VIII.

» Le quinzième jour de la huitième lune, lorsque son disque brille dans tout son éclat, — on offre aux dieux des melons et des gâteaux qui ont une forme arrondie comme l'astre des nuits. — Les hommes et les femmes vont deux à deux se promener dans la campagne et jouir de la douce clarté de la lune. — Mais le disque arrondi de la lune ne ferait que me rappeler l'épouse que j'ai perdue. — Tantôt pour dissiper mes ennuis je verse dans ma coupe un vin généreux; — tantôt je prends ma guitare; mais elle résonne à peine sous ma main languissante. — Mes parents et mes amis viennent m'inviter tour à tour; — mais mon cœur rempli d'amertume se refuse à aller partager leurs plaisirs.

XI.

» A la onzième lune, quand j'ai salué l'hiver, j'appelle plusieurs fois ma belle épouse. — Dans mon lit glacé je ramasse mon corps, je n'ose dormir les jambes étendues, — et la moitié de la couverture de soie flotte sur une place vide. — Je soupire et j'invoque le ciel, je le supplie d'avoir pitié d'un époux qui passe des nuits solitaires, — et la troisième veille je me lève sans avoir dormi et je pleure jusqu'à l'aurore.

XII.

» A la douzième lune, au milieu des rigueurs de l'hiver, — j'appelais ma tendre épouse... Où es-tu ? lui disais-je ; je songe à toi tout le jour, et je ne puis voir ton visage. — Mais la dernière nuit de l'année elle m'est apparue en songe. — Elle presse ma main dans la sienne, elle me sourit d'un œil humide de larmes ; — elle m'enlace de ses bras caressants, et m'enivre comme autrefois de ravissement et de bonheur. Je t'en prie, me dit-elle, ne te tourmente point de mon souvenir. — Désormais je viendrai ainsi toutes les nuits te visiter en songe[1]. »

Les passages suivants sont extraits d'un drame de Calidasa, qui a pour titre la *Reconnaissance de Sacountala*. C'est le moment où le roi Douchmanta, pleurant son épouse, sa chère *Sacountala*, qui lui a été ravie par un charme, reconnaît ses traits dans un tableau que lui apporte une jeune esclave, et s'écrie :

« Oui, la voilà bien cette figure enchanteresse ! ces beaux yeux qui, sous leurs longues paupières, respirent la plus vive tendresse ; ces sourcils délicats qui, dans leur gracieuse sinuosité, recèlent les plus

[1] Extrait des manuscrits chinois de la Bibliothèque royale de Paris, traduit par M. Stanislas Jullien.

aimables agaceries; ces lèvres humectées d'ambroisie, fraîches et vermeilles comme le fruit du jujubier, et qui, à travers leur divin sourire, laissent jaillir l'éclair de ses dents éblouissantes. — Combien, malgré tout cela, il s'en faut encore que toutes ces perfections, telles que mon esprit se les représente, soient exprimées dans cette faible copie où l'on retrouve pourtant une partie de ses charmes!... Ne dirait-on pas qu'elle me cherche de ses regards où se peint une affection si tendre?... La voilà qui sourit, elle va parler!» Et plus loin: «Malheureux! je l'ai rejetée lorsqu'elle-même s'offrait à mes regards, et maintenant voilà que j'adore cette image insensible!... semblable au voyageur imprudent, qui, pouvant apaiser sa soif dans un fleuve limpide, s'en éloigne pour courir après ces vapeurs trompeuses qui lui apparaissent au loin dans le désert sous l'aspect d'un lac sans réalité.»

Les caractères principaux de ces trois morceaux traduits du Persan, du Chinois et de l'Indien, se retrouvent dans la poésie du *Cantique des cantiques*.

Le plan de cet ouvrage ne comportant pas un plus grand examen de détail, il nous reste à revenir un peu sur nos pas, à nous rendre compte du chemin déjà parcouru, et à résumer les quelques conséquences que nous avons pu déduire.

D'abord les rapports de parenté qui se remarquent à l'origine entre les codes religieux de l'Asie, abstraction faite de la physionomie particulière des

nations ou de leur individualité, se remarquent également dans les origines poétiques. Bien que le dualisme soit le cachet propre des doctrines persanes, les livres de Zoroastre se rapprochent des Vedas, qui se rapprochent de la Bible, qui se rapproche du Tao-te-tsing. Les mêmes rapports existent entre les poèmes de Vyasa, de Calidasa, et celui de Ferdusi, entre les écrits chinois et ceux des Juifs. — En second lieu, sous le rapport de la pensée, le *Cantique des cantiques* est un hymne de ravissement. Il représente l'amour de l'âme pour Dieu et de Dieu pour l'âme; il la personnifie par l'épouse qui soupire après le bien-aimé, dans une langue passionnée. En troisième lieu, sous le rapport de la forme, le *Cantique des cantiques* tient de l'Orient et de l'Occident. De l'Occident, par cette abondance de détails, par cette franchise de couleur et d'idées qui se montre avec tant d'éclat dans notre poésie française actuelle; il tient de l'Orient par quelque chose de colossal, d'antique, de mystérieux, qui reste voilé comme un sanctuaire, et par d'étranges hardiesses de style qui lui appartiennent spécialement, comme celle-ci :

«Vos dents sont comme des troupeaux de brebis tondues et qui sont montées du lavoir; votre cou est comme la tour de David, bâtie sur les boulevards. Filles de Jérusalem, je vous conjure, par les chevreuils et les cerfs de la campagne, de ne point réveiller celle que j'aime, etc. »

L'idée profonde d'amour qui inspira le *Cantique des cantiques* devait en faire un gracieux prodige parmi les sévérités dont les Livres saints abondent. Il devait également sortir de l'ordre de la poésie antique, qui peignait l'homme déchu avec de vagues espérances de réhabilitation. Salomon franchit le mystère des sacrifices et des souffrances, et il trouve au delà de ce calvaire, couronné par une croix divine, l'homme glorifié, et il chante l'inexprimable empressement avec lequel la nature se rapproche de Dieu. Au milieu des ténèbres antiques, cet hymne d'amour est comme un météore plus brillant que le jour qui devait les suivre; il est comme une vision de la céleste Jérusalem. En effet, la poésie de l'antiquité pouvait-elle briser le sceau de malédiction qui pesait sur le monde? Pouvait-elle puiser ses inspirations ailleurs que sur la terre, puisque sa patrie lui était fermée? Le caractère du poète était alors un sacerdoce de tristesse; son ministère d'espérance ne venait qu'après. Il n'en est pas ainsi du prophète. Sa voix s'élève de la triste vallée pour s'en aller avec l'humanité dans un divin asile, par delà les limites de l'ordre terrestre.

Une chose singulièrement remarquable, et qui porte vraiment une empreinte divine, c'est la pudeur qui règne dans tout l'ensemble du tableau, au milieu des peintures les plus séduisantes. Un peintre ordinaire, en voilant son œuvre, ne l'aurait

pas rendue si chaste. La nudité de cette nature n'a pas de quoi effaroucher la vue la plus délicate. Elle est toute belle de cette humanité virginale si doucement épanouie au souffle des brises, sous le regard de l'amour; un voile gâterait les manifestations de cette beauté surhumaine; car tout est pur dans les lignes de ce corps gracieux, tout est spiritualiste, tout est chrétien. Ève est nue, il est vrai; mais qu'importe puisqu'on ne la voit qu'au Paradis terrestre, ou plutôt dans l'Éden du Christ? Aussi le mélodieux chantre ne descend-il jamais jusqu'aux orages du cœur. Assis sur le mont Liban, comme Jésus sur le Thabor, il reçoit les rayons du vrai soleil et les répand sur la terre; son front est paisible, et il repose les yeux sur la chevelure de l'épouse, *belle comme la lune, éclatante comme le soleil.*

Ce monument fut regardé par les Israélites comme tellement au-dessus de l'humanité dans l'état de déchéance, qu'il était comme un temple où nul mortel ne devait pénétrer avant d'être parvenu au tiers de la vie. Mais, à l'âge de trente ans, les Hébreux ne faisaient encore que le tour du temple; ils n'entraient pas dans son esprit intérieur. Ils se promenaient sous les portiques de ce chef-d'œuvre, comme un incrédule dans une cathédrale chrétienne. Au reste, la loi qui défendait la lecture de ce livre avant l'âge de trente ans était infiniment sage. Les Juifs, grossiers et charnels, enclins à

tous les désordres de l'idolâtrie et de l'adultère, se seraient facilement arrêtés à l'écorce de l'arbre pour y chercher un aliment à leurs passions mauvaises.

Mais le chrétien, qui vient avec une lumière de six mille ans derrière lui et une espérance qui a duré tant de siècles, peut voir beaucoup dans ce temple qui n'est pas encore tout illuminé, mais où chaque génération doit allumer une lampe jusqu'à la grande et dernière manifestation. L'Évangile jette sa douce et paisible lueur sur cette patrie qui est au delà, et dont parle le saint cantique.

Un onctueux prêtre de nos jours, qui porte l'intelligence de Thomas d'Aquin dans l'âme de François de Sales, appelle ce livre l'*Apocalypse de la charité future*; et nous aussi nous le regardons comme la plus céleste des prophéties. — Une remarque nous frappe en finissant. L'Apocalypse, qui est la plus terrible des créations bibliques, a suivi l'Évangile, et l'hymne serein qui en est en quelque sorte la consommation l'a précédé de dix siècles. C'est qu'à nos yeux il représente à la fois l'Éden primitif et l'Éden futur; il est en même temps le passé et l'avenir.

Quant au livre de la Sagesse, on n'assure pas qu'il soit de Salomon. Quel qu'en soit l'auteur, il est inspiré de Dieu; et quand l'Église ne nous l'aurait pas enseigné, nous le sentirions à la première lecture.

L'illustre auteur des Soirées de Saint-Pétersbourg aimait particulièrement ce livre qui, dit-il, laisse loin derrière lui toute la philosophie antique.

Il se divise en deux parties : la première est un éloge de la sagesse; la seconde, beaucoup plus étendue, rappelle les immenses bienfaits que Dieu a répandus sur la nation sainte. Puis viennent des conseils aux rois, à ceux qui jugent les nations. On a cru remarquer dans cet ouvrage le genre d'éloquence des Grecs; on a dit qu'il rappelait l'école d'Alexandrie. Il y a du vrai dans cette opinion, il se trouve dans les livres des Grecs des passages tels que ceux qui suivent;

« Ils ont dit, pensant follement en eux-mêmes : Le temps de notre vie est court et plein d'ennui; il n'y a pas de consolation dans la fin de l'homme, et on n'en connaît point qui soit revenu des enfers.

» Nous sommes nés de rien, et après nous serons comme si nous n'avions pas été; le souffle de notre bouche est une fumée, et la parole une étincelle qui agite notre cœur;

» Elle s'éteint; notre corps n'est plus que poussière, et notre esprit se dissipe comme un air léger, et notre nom est oublié dans le temps, et personne ne garde la mémoire de nos œuvres.

» Et notre vie passe comme la trace du nuage, et

s'évanouit comme la nuit qui fuit aux rayons du soleil et que la chaleur abat.

» Notre vie est le passage d'une ombre; après notre fin, point de retour ; le sceau est posé, nul ne revient.

» Venez donc, hâtons-nous d'user des biens, et jouissons parce que la jeunesse est rapide.

» Enivrons-nous de vins exquis, couvrons-nous de parfums, ne laissons pas tomber la fleur du printemps . . . .
. . . .

Les fragments qui suivent ne ressemblent pas aux Grecs :

« Foulons aux pieds le juste misérable, n'épargnons pas la veuve, ne respectons pas le vieillard au front blanchi par le temps.

» Que notre force soit la loi de justice, car ce qui est faible est inutile.

» Dressons des piéges au juste; à quoi nous est-il bon? Il est opposé à nos œuvres; il nous reproche nos fautes contre la loi, et il tourne contre nous les œuvres de nos doctrines.

» Il se vante d'avoir la science de Dieu, et il se nomme le fils de Dieu.

» Il s'est fait le détracteur de nos pensées.

» Il nous est odieux, même à voir; car sa vie est différente de la vie des autres et ses voies ne sont pas les nôtres.

» Il nous estime menteurs, et il s'abstient de nos

voies comme d'une souillure; il appelle heureuse la fin des justes, et se vante d'avoir Dieu pour père.

» Voyons si ses paroles sont véritables, éprouvons ce qui lui arrivera, et nous saurons quelle sera sa fin;

» Car, s'il est vraiment le fils de Dieu, Dieu le soutiendra et le délivrera des mains de ses ennemis.

» Interrogeons-le par l'outrage et par le supplice, afin que nons connaissions sa douceur et que nous éprouvions sa patience;

» Condamnons-le à la mort la plus infâme, car Dieu le regardera selon ses paroles.

» Ils ont pensé ainsi, et ils ont erré, et leur malice les a aveuglés;

» Et ils n'on pas su les secrets de Dieu, et ils n'ont pas espéré le salaire de la justice, et ils n'ont pas jugé l'honneur des âmes saintes;

» Car Dieu a créé l'homme dans l'innocence et l'a fait à son image;

» Mais par l'envie de Satan la mort est entrée dans l'univers, et ceux qui sont avec lui sont sa part. . . . .

» Ils verront et mépriseront le Seigneur, mais le Seigneur rira d'eux;

» Et ils tomberont sans honneur, en opprobre à jamais entre les morts. Le Seigneur les précipitera brisés et muets, et il les ébranlera dans leurs fon-

dements, et il renversera leur faîte, et ils seront dans la douleur, et leur mémoire périra.

» Ils entreront tout tremblants dans la pensée de leurs péchés, et leurs iniquités s'éleveront contre eux pour les accuser. »

Le plus audacieux sceptique ne pourrait s'empêcher de reconnaître l'esprit prophétique qui marque chaque ligne de ce chapitre ; et ici la prophétie n'a rien de vague, elle précise chaque circonstance de l'agonie et de la mort de l'homme-Dieu. Il est une pensée qui se présente sans cesse à l'âme du croyant, et qui lui cause tous les jours la même surprise ; c'est que tant de preuves évidentes de la divinité de Jésus ne frappent pas tous les yeux.

Quelle que soit l'insuffisance des traductions, l'incroyable bonheur d'expression de l'original perce encore, « et ils tomberont sans honneur en opprobre à jamais entre les morts... Ils entreront tout tremblants dans la pensée de leurs péchés ! »

Il faut remarquer que Salomon s'est plus spécialement occupé que les autres grands poètes du bonheur de l'homme. Cette question d'un si puissant intérêt fait de ses poésies un des plus hauts enseignements de morale. L'unité des livres de Salomon est évidente, la recherche du bonheur a rempli sa vie. Après avoir foudroyé dans l'Ecclésiaste toutes les jouissances sensuelles et toutes celles de l'orgueil, il chante, dans le Cantique des

cantiques, l'amour qui monte jusqu'à Dieu, et le livre de la Sagesse n'est que le résultat de ces deux idées.

L'Ecclésiastique qui se trouve dans la Bible, entre Salomon et Isaïe, est un recueil de sentences dans le genre des Proverbes et de la Sagesse. Ce sont des préceptes applicables à toutes les circonstances de la vie humaine. L'auteur est Jésus, fils de Sirach. Le traducteur grec nous apprend qu'il a trouvé ce livre en Égypte, sous le règne de Ptolémée Évergète.

Cet ouvrage échappe à l'analyse; au milieu d'une foule de beautés, j'ai remarqué cette poétique peinture de la sagesse :

« Je suis sortie de la bouche du Très-Haut, je suis née avant toutes les créatures;

» C'est moi qui ai fait naître dans le ciel une lumière qui ne s'éteindra jamais, et qui ai couvert toute la terre comme d'un nuage;

» Seule, j'ai parcouru le cercle des cieux, j'ai pénétré la profondeur des abîmes, j'ai marché sur les flots de la mer;

» Je me suis assise dans tous les lieux de la terre et parmi tous les peuples. . . . .
. . . .

» J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré;

» Je me suis élevée comme les cèdres du Liban, comme les cyprès de la montagne de Sion;

» J'ai poussé mes branches en haut comme les palmiers de Cadès et comme les plants des rosiers de Jéricho ;

» J'ai grandi comme un bel olivier dans la campagne et comme le platane placé dans un grand chemin sur le bord des eaux ;

» J'ai répandu la douce odeur du cinnamome et du baume, le plus délicieux parfum de la myrrhe la plus précieuse. . . . .

» J'ai donné des fleurs d'une agréable odeur comme la vigne, et mes fleurs deviendront des fruits de gloire et d'abondance ;

» Je suis mère du pur amour, de la crainte et de la science, de l'espérance sainte. . . . . . .

» Venez à moi, vous tous qui me désirez avec ardeur, et remplissez-vous des fruits que je porte,

» Car mon esprit est plus doux que le miel.....

» Ceux qui me trouvent auront ma vie éternelle.

». . . . .

» Moïse nous a donné la loi avec les préceptes de la justice, la loi qui contient l'héritage de la maison de Jacob et les promesses faites à Israël.

» Le Seigneur a promis à David son serviteur de faire sortir de lui le roi et le puissant qui doit être éternellement assis sur un trône de gloire ;

» Qui répand la sagesse comme le Phison répand ses eaux, et comme le Tigre au temps des nouveaux fruits ;

» Qui répand l'intelligence comme l'Euphrate qui se déborde durant les moissons;

» Qui fait rejaillir la science comme la lumière, et qui multiplie ses eaux comme le Géhon au jour de la vendange.

» C'est lui qui le premier a connu la sagesse, et l'âme faible ne peut la pénétrer,

» Car ses pensées sont plus vastes que la mer, et ses conseils plus profonds que l'abîme immense. »

XIV

Isaïe.

> C'est aujourd'hui que cette écriture que vous venez d'entendre est accomplie.
>
> ÉVANGILE.

Nous voici devant cette grande figure du prophète Isaïe. Job, David et Salomon sont les poëtes de l'homme. Leur poésie est psychologique. C'est l'âme repliée sur elle-même, et jetant au dehors, en sons d'une harmonie ravissante, ses espérances, ses douleurs, ses joies et ses remords. Isaïe est le poëte des nations. Choisi de Dieu pour être l'interprète de sa pensée, son génie plane toujours sur ces vastes contrées de l'Asie, à cette époque l'asile de la plus haute civilisation humaine ; sur ces villes si pleines du bruit des hommes, Babylone, Moab, Damas, Tyr ! — Elles n'ont pas de vie à ve-

nir comme l'homme; elles doivent expier leurs forfaits sur la terre. Aussi ces peuples ont disparu; les prophéties d'Isaïe s'accomplirent avec une scrupuleuse exactitude; cet accomplissement dure encore. « Cette superbe Babylone..... elle sera déserte jusqu'à la fin des siècles; les générations ne la verront pas rétablie. » Toutes les ruines annoncées par le prophète se sont amoncelées; mais au milieu de cette immense destruction, il voyait sept siècles avant Jésus-Christ celui qui apportait la vie au monde, la véritable vie, celle de l'âme. Ses yeux s'abaissaient devant cette grande lumière, et il jetait cette bonne nouvelle à la face des hommes parmi les formidables avertissements de l'austère justice de Dieu. Les hommes n'entendaient pas.

Sous le rapport de l'art, aucun poète lyrique n'a approché d'Isaïe, et l'on peut dire, sans crainte d'être démenti, que la poésie lyrique des peuples modernes n'a été qu'une imitation du prophète, imitation le plus souvent pâle et sans vérité. Comparez l'enthousiasme compassé de nos lyriques français à cette ardente parole qui brûle comme la foudre, ou comme le charbon ardent, que le prophète sentit sur ses lèvres au milieu du sanctuaire; comparez cette langue française, si merveilleuse sous beaucoup de rapports, mais si peu lyrique, au mouvement passionné du latin de la Vulgate, qui n'est encore qu'un écho affaibli de la

langue hébraïque, et vous tomberez à genoux devant cette sublime manifestation de la pensée divine.

« Nations de la terre, venez, écoutez-moi ; peuples, soyez attentifs; terre, prêtez l'oreille ! que l'univers se taise, qu'il entende ma voix !

» La colère du Seigneur est sur les nations, et sa fureur sur leurs armées ; il les dévoue à la mort, il les livre au carnage.

» Jetés çà et là, leurs cadavres infecteront l'air ; les montagnes dégoutteront de leur sang.

» Toutes les étoiles s'obscurciront ; les cieux se rouleront comme un livre ; la milice du ciel tom bera comme en automne la feuille de la vigne et du figuier.

» Mon glaive s'est enivré de sang du haut des cieux : voilà qu'il descendra sur l'Idumée et sur un peuple qui va devenir un monument de ma justice.

» . . . .

» Il est enfin venu pour le Seigneur le jour des vengeances, et pour Sion l'année de la justice.

» Les torrents d'Edom sont brûlants ; la poussière est changée en soufre, et la terre couverte de flammes.

» Le feu ne s'y éteindra ni le jour ni la nuit ; il en sortira un tourbillon de fumée ; sa désolation subsistera de race en race, et personne n'y passera dans toute la suite des âges,

» Sion sera abandonnée au pélican et au hérisson, elle deviendra le séjour des corbeaux et des hiboux ; Dieu étendra sur elle le cordeau pour la raser, le niveau sera sur ses ruines.

» Il n'y aura plus là de princes; on n'y rétablira jamais un royaume; tous ses chefs seront anéantis.

» Les épines et les orties couvriront les palais; les ronces croîtront dans les citadelles : là se traîneront les serpents; là s'entendra le cri du hibou.

» Les vautours et les hyènes s'appelleront les uns les autres; les oiseaux de nuit s'y retireront et reposeront en paix.

» Le hérisson y creusera sa tanière; il y nourrira ses petits; ils croîtront à l'ombre de la caverne; les milans s'y rassembleront en foule.

» Examinez avec soin le livre du Seigneur et lisez: Rien ne sera vain de ce que j'annonce ; ces calamités se succéderont, parce que ma bouche prononce ce que lui ordonne le Seigneur; l'esprit du Seigneur assemble toutes mes paroles. »

Cette sombre prophétie effraie encore après vingt-cinq siècles : Isaïe voit dans l'avenir la délivrance du peuple juif et la venue du Messie. Avec quelle grâce charmante il dit :

« Le désert se réjouira; la solitude sera dans l'allégresse, et fleurira comme un lis.

» Elle germera de toutes parts; ses hymnes, ses transports, témoigneront sa joie; la gloire du Liban lui est donnée, la beauté du Carmel et la fertilité

de Saron : reconnaissez la gloire du Seigneur et la grandeur de notre Dieu.

» Fortifiez les mains languissantes, affermissez les genoux tremblants.

» Dites aux cœurs chancelants : fortifiez-vous et ne craignez point, voilà que votre Dieu ramènera la vengeance due à sa gloire ; il vient lui-même et vous sauvera.

» Alors les yeux des aveugles et les oreilles des sourds seront ouverts

» Le boiteux sera agile comme le cerf, la langue du muet sera prompte et rapide ; alors les rochers du désert seront brisés, les fleuves arroseront la solitude.

» La terre la plus aride est devenue un lac, des fontaines jaillissantes arrosent des terres desséchées : là où habitent les serpents s'élèvera la verdure des roseaux et des joncs.

» Et là sera une voie, la voie sainte : l'impie n'y passera pas, et elle vous fut ouverte ; les insensés n'y marcheront pas.

» Aucun lion, nulle bête farouche n'y entrera ; c'est le chemin des hommes qui ont été délivrés.

» Le Seigneur les a rachetés ; ils retournent à lui, ils courent à Sion en chantant ses louanges ; une joie éternelle couronne leurs têtes ; ils vivront désormais dans l'allégresse et le ravissement ; la douleur et les gémissements ont fui à jamais leurs cœurs. »

C'est la plus magnifique poésie appliquée au plus grand fait de l'histoire.

Au milieu de cette vaste inspiration on est porté sur les ailes d'un enthousiasme inconnu.

« Une voix m'ordonne de crier, et j'ai répondu.

» Que dirai-je par mes cris ? Tous les mortels ne sont que de l'herbe, et toute leur beauté ressemble à la fleur des champs.

» Le Seigneur a répandu un souffle brûlant, l'herbe de la prairie s'est desséchée, sa fleur est tombée. Oui, les peuples sont comme l'herbe de la prairie.

» L'herbe sèche, la fleur tombe ; mais la parole de notre Dieu subsiste dans l'éternité. . . . .

. . . .

» Malheur à l'homme qui dispute contre celui qui l'a fait. . . . .

» Assieds-toi en silence, entre dans les ténèbres, fille des Chaldéens, on ne t'appellera plus la reine des nations.

» Écoute, cité voluptueuse, qui reposes en assurance, et qui dis en ton cœur : Je suis et il n'y a que moi ; je ne serai jamais veuve et j'ignorerai la stérilité. Ces deux maux te viendront soudain en un jour.

» Jérusalem, ceux qui doivent te rétablir sont venus ; tes ennemis s'éloignent de ton enceinte.

» Lève les yeux et regarde autour de toi : ces peuples assemblés viennent vers toi. Je jure par

moi-même, dit le Seigneur, ils seront pour toi le vêtement dont se pare la nouvelle épouse.

» Tes déserts, tes solitudes, ta terre autrefois semée de ruines ne pourront suffire à la multitude qui se rend vers toi. Tes ennemis seront dissipés. »

. . . .

La grande idée de Jésus-Christ et de l'établissement de l'Église donne à toute la prophétie d'Isaïe une majesté infinie; l'homme n'a jamais parlé si haut et si ferme. Et comment les poètes lyriques modernes approcheraient-ils de ce géant, eux qui écrivent le plus souvent pour écrire, qui cultivent la poésie comme un art? Lui, marqué du doigt de Dieu dès son enfance, plein des vérités célestes qui débordent de son sein, instrument sonore dans la main du Très-Haut, s'en allait jetant la vérité aux sourds, et se faisant tuer par le roi de Juda, Manassès, parce qu'il blâmait ses crimes. Isaïe mourut scié par le milieu du corps; mais que lui importait? Sa mission était remplie; il avait légué au genre humain la parole qui annonçait *celui qui devait venir!*

Oh! qu'il était admirable lorsque, pénétré de douleur à la vue des maux du peuple, il s'écriait :

« Ouvrez les cieux, Seigneur, descendez : à votre aspect les montagnes s'écouleront.

» Elles seront consumées comme tout ce que le feu dévore, les eaux bouillonneront, votre nom sera

connu parmi vos ennemis, les nations trembleront à votre présence.

» Quand vous ferez ces merveilles, nous ne pourrons les soutenir : vous êtes descendu, et les montagnes se sont écoulées devant vous.

» Depuis l'origine des siècles, les hommes n'ont point conçu, l'oreille n'a point entendu, aucun œil n'a vu, excepté vous, Seigneur, ce que vous avez préparé pour ceux qui vous aiment.

» Vous venez à la rencontre de ceux qui vivaient dans la joie et selon la justice. . . . . . .
. . . .

» Qui vous invoque aujourd'hui, Seigneur? qui se tient attaché à vous? Vous nous avez voilé votre face, vous nous avez brisés contre nos iniquités.

» Cependant, Seigneur, vous êtes notre père. . .

» Ne vous irritez pas dans votre justice, ne vous souvenez pas désormais de nos crimes. Regardez-nous ; nous sommes tous votre peuple.

» La ville de votre saint est devenue déserte : Sion est une solitude, Jérusalem est désolée.

» La maison de notre sainteté et de notre gloire, où nos pères vous ont chanté, n'est plus qu'un amas de cendres ; nos palais les plus beaux, un monceau de ruines.

» Seigneur, ne nous regarderez-vous pas en pitié? Resterez-vous dans votre silence, et nous laisserez-vous en proie à la douleur?

XV

Jérémie.

Voici encore un homme que les puissances de la terre ont martyrisé parce qu'il disait la vérité aux mortels. Ce prophète, fils du prêtre Helcias, naquit à Anathoth, près de Jérusalem; il commença à prophétiser vers l'an 629 avant Jésus-Christ. Les Juifs, indignés qu'il osât leur reprocher leurs désordres, le firent jeter dans une fosse, d'où il fut retiré par un ministre du roi Sédécias.

Cependant ses prophéties s'accomplirent; Jérusalem devint captive. Le général de Nabuchodonosor proposa à Jérémie d'aller vivre en paix à Babylone. Le prophète voulut rester parmi les Juifs pour les défendre et les guider. Lorsque malgré lui

ils se rendirent en Égypte, le prophète les suivit avec Baruch, son disciple. Il continua sur la terre étrangère cette grande mission qu'il avait reçue de Dieu. L'Écriture ne parle pas de sa mort ; on croit qu'il mourut lapidé par ceux qu'il voulait convertir au Seigneur.

Jérémie est surtout le poète de la douleur ; il n'a peut-être pas l'éblouissant éclat de cet Isaïe, terrible comme l'aigle qui jette un cri du sein de la nue ; mais il est le créateur de cette poésie sombre qui gémit sur les tombeaux et sur les ruines, et, en la créant, il l'a donnée au monde dans toute sa sublimité ; il est resté, selon la belle expression de Bossuet, le seul homme qui ait égalé les lamentations aux calamités. Le cœur du prophète est un abîme de larmes ; on se sent saisi d'admiration devant cette grande simplicité du début des Lamentations.

« Et il arriva, après que le peuple d'Israël eut été emmené en captivité et Jérusalem réduite en solitude, que le prophète Jérémie s'assit pleurant, et il fit entendre ses lamentations sur Jérusalem, soupirant dans l'amertume de son âme ; et, gémissant, il dit :

» Comment est-elle assise solitaire, la ville pleine de peuple ? Elle est devenue comme veuve, la maîtresse des nations ; la reine des cités est tributaire.

» Elle a été vue pleurant dans la nuit ; ses larmes coulaient sur ses joues ; parmi tous ses amis, il

n'en est pas qui la console; ceux qui lui étaient chers l'ont méprisée et se sont faits ses ennemis.

» Juda s'en est allé à cause de son affliction et du fardeau de son esclavage; il a habité entre les nations et il n'a pas trouvé le repos; ses persécuteurs l'ont saisi dans ses angoisses.

» Les chemins de Sion pleurent, parce qu'on ne vient plus à ses solennités : toutes ses portes sont désolées, ses prêtres gémissent, ses vierges sont couvertes de leur douleur comme d'un voile, elle-même est oppressée d'amertume.

» Ses ennemis se sont élevés sur sa tête; ses persécuteurs sont en paix, parce que le Seigneur a parlé sur elle à cause de la multitude de ses iniquités. Ses petits-enfants ont été traînés en captivité devant la face d'un dominateur. »

Il faudrait tout citer dans cette admirable poésie élégiaque qui serre encore le cœur après cette longue succession de siècles. Bientôt le prophète est fatigué de gémissements, et Sion elle-même déplore ses souffrances. Puis Jérémie reprend la parole. On trouve au milieu de ces sanglots une strophe de douloureux sarcasme qui produit un effet merveilleux.

« Tous ceux qui passent par le chemin ont frappé des mains sur toi; ils ont sifflé et secoué la tête sur la fille de Jérusalem, disant : Est-ce là cette ville d'une beauté parfaite, la joie de toute la terre? »

Jérémie paraît un moment oublier Jérusalem

pour parler de lui ; il jette vers Dieu des cris et des prières ; puis il revient à sa douce patrie, et, loin que son génie ou plutôt sa douleur aient été épuisés dans leur première expansion, il semble trouver dans son âme des expressions plus énergiques encore pour peindre l'immensité de son malheur.

« Les animaux les plus féroces ont découvert leurs mamelles et ont allaité leurs petits ; la fille de mon peuple a été cruelle comme l'autruche du désert.

» La langue de l'enfant encore à la mamelle s'est attachée à son palais dans l'ardeur de la soif ; les petits enfants ont demandé du pain, et personne n'était là pour leur en donner. »

Quelle image !

En terminant ces sublimes élégies, le prophète s'adresse à Dieu.

« La joie de notre âme s'est éteinte ; nos chants sont changés en lamentations.

» La couronne de notre tête est tombée : malheur à nous, parce que nous avons péché !

» C'est pourquoi notre cœur languit, nos yeux sont couverts de ténèbres.

. . . .

» Vous seul, Seigneur, demeurerez éternellement ; votre trône est affermi de génération en génération.

» Pourquoi nous oublieriez-vous pour jamais ?

pourquoi nous abandonneriez-vous dans la longueur des jours? »

Telles sont ces immortelles plaintes qui n'ont point d'égales sur la terre; les plus grands noms de la poésie, Homère, Dante, ayant de semblables scènes à retracer, sont restés loin de cette hauteur. Dieu a passé par-là.

Les prophéties de Jérémie annoncent principalement la destruction du royaume de Juda, la ruine de Jérusalem, l'exil de ses habitants à Babylone, et leur retour après soixante-dix ans de captivité, la restauration de la république judaïque, sa constance dans le culte du vrai Dieu, et le bonheur temporel qui en fut la suite. Jérémie prédit aussi les temps des Machabées, leurs conquêtes sur les nations voisines, la venue du Messie, la ruine de Babylone avec toutes ses circonstances, enfin plusieurs évènements plus prochains, concernant la mort de Joachim, qui s'y trouvent déterminés avec beaucoup d'exactitude.

Les prophéties de Jérémie se distinguent surtout d'Isaïe par le ton élégiaque qui les domine. Toutefois, il ne faut pas croire qu'il n'ait pas lui aussi sa grandeur et son éclat.

«Voici ce que dit le Seigneur : Moi je susciterai contre Babylone et contre ses habitants, qui ont élevé leur cœur contre moi, un vent brûlant.

» Et j'enverrai contre Babylone des hommes le van à la main, qui la vanneront, et ils videront sa

terre, parce que de tous côtés ils seront venus contre elle au jour de son affliction.

» Une coupe d'or dans la main du Seigneur, c'est Babylone enivrant toute la terre : toutes les nations ont bu de son vin ; c'est pourquoi les nations ont chancelé.

» Babylone est tombée soudain et s'est brisée : poussez des hurlements sur elle.

. . . .

» Tout homme devient fou par la science ; tout forgeur est confus de son idole, parce que leurs statues ne sont que mensonge, et l'esprit n'est pas en eux.

» Vanités, voilà toute l'œuvre de leurs erreurs.

. . . .

» Le coureur viendra au devant du coureur, les messagers rencontreront le messager, pour aller dire au roi de Babylone que sa ville est prise d'une extrémité à l'autre ;

» Que le fleuve est au pouvoir de l'ennemi, qu'il a mis le feu dans les marais, et que tous les hommes de guerre sont dans l'épouvante...

» La mer est montée sur Babylone ; elle est couverte de la multitude de ses flots.

» Ses cités sont devenues en stupeur, sa terre déserte et inhabitable, terre où personne ne demeure, où ne passe pas le fils de l'homme. »

XVI

Baruch, — Ézéchiel, — Daniel.

Baruch fut disciple de Jérémie ; il partagea tous les périls de ce prophète, eut part à toutes ses persécutions. Il fut envoyé, avec son frère Saraïas, au roi Nabuchodonosor, pour réclamer les vases sacrés du temple, emportés à Babylone lorsque la ville de Jérusalem fut prise sous le règne de Jéchonias. Baruch était chargé d'une lettre de Jérémie aux Juifs captifs. Il leur exposait les malheurs qui devaient fondre sur Babylone, et leur promettait qu'ils seraient un jour affranchis. Le prophète avait ordonné qu'après avoir fait lecture de cet écrit, on le jetât dans l'Euphrate. Baruch exécuta fidèlement sa commission ; il lut la lettre au roi Jéchonias et à tous les captifs, qui en furent tou-

chés; ayant fait une quête, ils en envoyèrent le produit à Jérusalem par les mains de Baruch, pour en offrir des sacrifices au Seigneur.

Ils écrivirent aussi à leurs frères de Jérusalem une longue lettre, citée dans les cinq premiers chapitres de Baruch. Le livre de Baruch contient des plaintes éloquentes, une poésie toujours grande et pure. Il se termine par un très remarquable chapitre sur les idoles, écrit aux Juifs prisonniers à Babylone, pour les préserver de l'idolâtrie. Rien de plus ingénieux que tout ce que le prophète leur dit sur l'absurdité de ce culte.

Ézéchiel est une figure bien autrement étrange et gigantesque. Il offre la plus mystérieuse poésie que nous ayons encore rencontrée dans la Bible. C'est quelque chose d'inouï et d'effrayant. Ces mots, dans leur nouveauté, semblent n'avoir pu être écrits de cette terre :

« En la trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, lorsque j'étais au milieu des captifs près du fleuve de Chobar, les cieux s'ouvrirent, et je vis les visions de Dieu. . . . .

. . . .

» Le Seigneur parla à Ézéchiel, prêtre, fils de Buzi, dans le pays des Chaldéens, près du fleuve de Chobar, et la main du Seigneur fut là sur lui ;

» Et je vis, et voilà qu'un tourbillon de vent venait de l'aquilon, et une énorme nuée, et un feu tournoyant, et tout autour une grande lu-

mière, et au milieu du feu comme un œil étincelant ;

» Et au milieu du feu la ressemblance de quatre animaux, et dans leur aspect il y avait la ressemblance d'un homme.

» Chacun d'eux avait quatre faces et quatre ailes. » La vision continue à être exposée dans ce langage hiéroglyphique ; mais ces termes étaient clairs pour les hommes auxquels ils s'adressaient.

Il faut voir dans le prophète avec quel emportement lyrique il jette au peuple sa colère, son indignation pour tant de crimes ; comme les désastres de Juda sont déjà annoncés d'une voix haute et terrible ; avec quelle fureur, pour ainsi dire, il foudroie les abominations du peuple qui avait oublié Dieu ! Puis viennent les promesses du rétablissement des enfants d'Israël et de Juda.

Pour la grandeur des pensées, Ézéchiel a peut-être, dans Isaïe et dans David, des rivaux au-dessus de lui ; mais il y a dans ce prophète une étrangeté de conception qui en fait une figure à part.

Cherchez dans votre mémoire si vous avez jamais entendu rien de semblable à ceci :

« La main du Seigneur fut sur moi, et le Seigneur m'emporta en esprit ; et il me déposa au milieu d'un champ, et ce champ était plein d'ossements ;

» Et il me conduisit autour de ces os, et ils

étaient en grand nombre sur la face du champ, et très secs;

» Et il me dit : Fils de l'homme, ces os vivront-ils? Et je dis : Seigneur Dieu, tu le sais.

» Et il me dit : Prophétise sur ces os, et dis-leur : Os arides, écoutez la parole du Seigneur.

» Voici ce que dit le Seigneur à ces os : Moi, j'enverrai en vous l'esprit et vous vivrez;

» Et je mettrai sur vous des nerfs, et je ferai croître des chairs sur vous, et j'étendrai la peau sur vous, et je vous donnerai l'esprit, et vous vivrez; et vous saurez que moi je suis le Seigneur.

» Et je prophétisai comme il m'avait ordonné. Pendant que je prophétisais, un bruit s'entendit, et voilà que tout est ébranlé, et les os s'approchèrent des os chacun à sa jointure;

» Et je vis, et voilà les nerfs et les chairs qui recouvraient ces os, et la peau s'étendait, mais l'esprit n'était pas en eux;

» Et le Seigneur me dit : Prophétise à l'esprit, fils de l'homme, et tu diras à l'esprit : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Viens, esprit, des quatre vents, et souffle sur ces morts pour qu'ils revivent.

» Et je prophétisai comme il m'avait ordonné; et en même temps l'esprit entra en eux, et ils furent vivants, et une armée innombrable se leva sur ses pieds;

» Et il me dit : Fils de l'homme, ces os, c'est

toute la maison d'Israël; ils disent : Nos os ont péché, notre espérance s'est évanouie, et nous avons été moissonnés.

» C'est pourquoi prophétise, et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Moi, j'ouvrirai vos tombeaux et je vous tirerai de vos sépulcres, et je vous conduirai dans la terre d'Israël.

» Et vous saurez que moi je suis le Seigneur, lorsque j'ouvrirai vos sépulcres et que je vous tirerai du fond de vos tombeaux;

» Lorsque je répandrai mon esprit sur vous et que vous revivrez, et que je vous ferai reposer sur votre terre ; et vous saurez que moi, le Seigneur, j'ai parlé et accompli ma parole, dit le Seigneur Dieu. »

Il y a dans cette poésie je ne sais quoi de surnaturel qui épouvante. Oh! qui soufflera sur les ossements arides de ce siècle? Qui fera des corps animés de cette poussière. Dites, ô Seigneur, ces os vivront-ils? Ces âmes, qui s'allanguissent dans la torpeur du scepticisme, retrouveront-elles l'esprit de vie et de force? Ce chant du prophète convient merveilleusement à l'époque actuelle. Nul poëte n'a atteint cette rudesse si pittoresque et si terrible.

On a souvent reproché à Ézéchiel l'audace de sa parole; les philosophes du dix-huitième siècle (si remarquables par leur pudeur) ont presque crié au scandale; ils se sont montrés effrayés de la

nudité de son expression. Sans doute ce livre ne doit pas être présenté en entier à tous les regards. Mais, je le demande, est-ce la faute d'Ézéchiel si ce langage est devenu inconvenant pour nos siècles fardés? Dans son temps, les mots n'effrayaient pas et il a parlé aux hommes un langage qu'ils pussent comprendre; n'y a-t-il pas ignorance ou injustice à le juger avec les préjugés de l'époque corrompue et musquée du règne de Louis XV?

On sait peu de chose de la vie de ce prophète; on croit communément que, comme tant d'autres martyrs de la vérité, il fut mis à mort par un prince auquel il reprochait ses crimes.

Daniel, du sang royal de Juda, fut conduit, jeune encore, à Babylone parmi les captifs, après la prise de Jérusalem, l'an 606 avant Jésus-Christ. Ses talents extraordinaires le mirent en crédit près de Nabuchodonosor, qui lui confia un pouvoir élevé. Bientôt ce prince, vainqueur d'un grand nombre de nations, fit faire une statue d'or à son image et ordonna à tous ses sujets de l'adorer. Daniel refusa, ses compagnons l'imitèrent et furent jetés dans une fournaise ardente, d'où ils sortirent sains et saufs.

Daniel, sous le règne de Balthasar, expliqua à ce prince les paroles mystérieuses tracées sur la muraille de la salle du festin par une main inconnue, arrêt de condamnation du roi sacrilége.

Après la mort de Balthasar, Darius le Mède le

fit son principal ministre. Lui aussi eût la fantaisie d'être dieu, et commanda qu'on l'adorât. Daniel n'adorait que Dieu; il fut jeté dans la fosse aux lions, et sauvé deux fois miraculeusement; car il fut livré une seconde fois aux bêtes pour avoir confondu les adorateurs de l'idole de Bel [1]. Il mourut vers la fin du règne de Cyrus, à quatre-vingt-huit ans.

Les écrits de Daniel (dont la forme est historique) offrent des beautés de diverses natures. Rien de plus terrible que cette main qui apparaît au milieu des joies délirantes d'une orgie, et trace les mots mystérieux et mortels que Daniel explique au roi. Puis ce sont des visions à la manière d'Ézéchiel; puis des prophéties d'une extraordinaire clarté sur le Messie; puis enfin l'histoire de Suzanne, qui offre des passages remarquables par la suavité de cette poésie simple et primitive qui est celle des Livres saints.

Les petits prophètes ne nous ont paru, sous le rapport de l'art, qu'un reflet des grandes figures dont nous avons essayé de donner une idée; nous avons remarqué dans Nahum des pages si belles qu'Isaïe les aurait signées.

Le dix-huitième siècle a fait la guerre aux prophéties comme à tous les phénomènes du monde spiritualiste. Des hommes ont écrit qu'il était in-

[1] Voir dans ce volume le chapitre intitulé *Coup d'œil sur l'Orient.*

possible de prévoir l'avenir. Ils ont dit : Dieu a pu créer l'univers, les cieux, la terre et les mers ; il a pu créer l'âme de l'homme, et la douer de toutes les facultés imaginables, excepté celle de la prévision. Lui qui peut tout, il ne peut donner pour un temps à un homme connaissance d'un fait à venir qui intéresse l'humanité ! C'est, en vérité, une stupidité qui passe toutes les bornes, que cette limite imposée à la puissance créatrice, par l'esprit borné d'une créature. Nous croirions insulter nos lecteurs si nous nous arrêtions à prouver que Dieu *peut* annoncer l'avenir par une bouche humaine, si ce moyen lui semble convenable. Les ennemis de la raison ne peuvent dire ici : Nous ne comprenons pas, donc nous ne croyons pas. Ils ne l'oseraient par amour-propre. O homme ! qui ne crois pas parce que tu ne comprends pas, comprends-tu le brin d'herbe que ton pied foule ?

Et d'ailleurs que dire à l'univers qui crie par toutes ses grandes voix : Je crois aux prophéties ? Je ne sais, mais je trouve toujours une étrange fatuité à tenir tête au genre humain. Et ceci n'est pas une phrase : ouvrez non-seulement les Livres saints, qui sont pleins de cette croyance, mais les vieux livres de l'Inde et de la Chine, mais ceux de la Grèce, de Rome, mais l'Évangile, mais tout le monde moderne, partout vous rencontrerez mille preuves de ce que nous avançons. Platon, dans le

dialogue d'Ion, s'exprime ainsi relativement aux *prévoyants* :

« C'est ainsi que la Divinité, leur enlevant l'intelligence, se sert d'eux comme d'instruments et d'interprètes des évènements à venir, afin que nous, qui les entendons, nous apprenions par-là que ce ne sont pas des hommes, ainsi privés de raison, qui profèrent des paroles d'un si grand prix ; mais que c'est la Divinité elle-même qui nous parle et qui s'exprime par leur bouche. »

La prophétie n'ayant rien que repousse la raison individuelle ; étant admise par l'univers, étant d'ailleurs un fait accompli à la face de ce même univers, nous laisserons cette discussion, au moins inutile aujourd'hui, et nous reviendrons à l'examen des prophètes comme poètes. Nous en avons assez cité pour montrer que, même dans la traduction française, leur forme est bien supérieure à toute poésie lyrique connue. Mais ce que nous n'avons pas encore examiné, c'est leur immense supériorité sous le rapport historique. — Que mettrions-nous en regard.

Certes nous rendons toute justice à Pindare, nous savons ce qu'était cet homme pour les Grecs assemblés auxquels il rappelait tant de glorieux souvenirs! mais qu'est-il pour l'humanité? Depuis longtemps elle s'occupe peu de la généalogie des héros grecs et de l'histoire de leurs dieux, qui ne sont plus que des fables dont s'amuse notre en-

fance. Pindare, si grand pour ses compatriotes, est pour les peuples modernes un poète incompris. Horace est plus intéressant, ses livres, pleins de la grandeur romaine, auront toujours une véritable importance historique; mais, en vérité, le souvenir de Régulus et de Caton pâlit devant celui de l'homme-Dieu! Abandonnant l'ordre de foi et ne nous occupant que de considérations humaines, les prophètes sont les poètes du plus grand fait qui se soit passé dans l'univers, la venue du Christ qui a changé la face du monde. S'il y a quelque chose d'imposant sur la terre, c'est cette voix solennelle qui part des temps primitifs, et crie à travers les siècles et les peuples qui passent : Un Dieu naîtra!

XVII

Machabées.

« Après qu'Alexandre, roi de Macédoine, fils de Philippe, qui établit le premier la monarchie des Grecs, fut sorti du pays de Céthim, et qu'il eut vaincu Darius, roi des Perses et des Mèdes,

» Il donna plusieurs batailles ; il prit les villes les plus fortes de toutes les nations ; il tua les rois de la terre.

» Il passa jusqu'à l'extrémité du monde ; il s'enrichit des dépouilles des nations, et toute la terre se tut devant lui.

» Il assembla de grandes troupes et forma une armée puissante ; son cœur s'éleva et s'enfla. »

Ces paroles magnifiques sont gravées dans toutes

les mémoires en traits plus ineffaçables que sur le bronze et le marbre. Cette grande trace de la puissance d'Alexandre, du monde grec sur l'Orient, ouvre admirablement une histoire admirable. Le premier livre des Machabées nous raconte la barbare conquête d'Antiochus, un des héritiers du Macédonien, qui se rua sur Israël, souilla les temples et réduisit le peuple au plus dur esclavage.

« Les princes et les anciens furent dans les gémissements...... et la beauté des femmes fut toute changée. »

Ce dernier trait peint la misère et les douleurs d'un peuple avec une rare énergie et une grâce bien touchante. Voilà de ces images saisissantes que l'on est heureux de rencontrer et d'indiquer à l'enthousiasme des hommes qui sentent l'art.

Au sein d'Israël il y avait une famille de héros. — Matathias, son chef, se retire avec elle dans les montagnes. — Un de ses fils est Judas Machabée; depuis on l'a nommé le Lion de Juda. —

C'est de cette famille que sort la glorieuse résistance à l'oppression étrangère, la délivrance de deux choses sacrées, la religion et la patrie. Il faut entendre le grand vieillard exhorter ses enfants, qui sont dignes de leur père.

« Tout ce que nous avions de saint, de beau et d'éclatant a été désolé et profané par les nations.

» Pourquoi donc vivons-nous encore? »

Il meurt; et Judas Machabée, lui succédant,

marche de victoire en victoire. Tous ces détails sont d'un style simple et ardent. Cette sainte retraite dans les montagnes m'a rappelé les guerres pour l'indépendance de la Suisse, et surtout la vie de Pélage en Espagne, à l'époque de la conquête des Maures.

Ici apparaît la puissance la plus colossale de l'histoire.

« Le nom des Romains fut alors connu de Juda. »

Après avoir fait alliance avec la reine des nations, Judas Machabée meurt. Voici un verset qui est une sublime oraison funèbre :

« Après la mort de Judas, les méchants parurent de tous côtés dans Israël, et tous les hommes d'iniquité s'élevèrent de toutes parts. »

Jonathas succéda au Lion de Juda ; Israël triompha encore et se reposa dans son triomphe.

Le second livre répète le premier ; c'est une autre histoire des mêmes faits. Il s'arrête aussi sur la retraite de la famille libératrice, et la peint de couleurs fortes et sauvages.

« Cependant Judas Machabée s'était retiré, lui dixième, dans un lieu désert, où il vivait avec les siens sur les montagnes, parmi les bêtes ; et ils demeuraient là sans manger autre chose que l'herbe des champs, afin de ne prendre point de part à ce qui souillait les autres. »

C'est dans ce second livre que l'on rencontre l'épisode célèbre du martyre des sept frères Ma-

chabées et de leur mère. Il n'y a rien de plus pathétique ni de plus sublime.

L'héroïsme des six premières victimes expirant aux regards de cette mère a quelque chose qui terrifie; mais l'admiration n'a plus de bornes lorsqu'Antiochus, voyant que le supplice ne dompte pas ces cœurs d'hommes, promet au plus jeune de le combler de biens et d'honneurs. — Voyant cet enfant inébranlable, il s'approche de cette déplorable mère, et l'exhorte à inspirer à son fils des sentiments plus doux.

C'est alors que cette femme se baisse vers son dernier enfant, et lui dit :

« Mon fils, ayez pitié de moi qui vous ai porté neuf mois dans mon sein, qui vous ai nourri de mon lait pendant trois ans..... »

Oh! oui, elle implore sa pitié, mais c'est pour lui demander de mourir pour la loi.

« Qu'attendez-vous de moi? cria le glorieux enfant. Je n'obéis point au commandement du roi; mais au précepte de la loi qui nous a été donnée par Moïse. »

Puis il prédit au tyran sa chute et sa mort, et précède au ciel son héroïque mère.

Il n'y a point de paroles pour louer dignement de telles choses.

XVIII

Synthèse de l'Ancien-Testament.

Après avoir essayé de donner une idée des principales parties des Livres saints, nous croyons convenable de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la Bible, d'en grouper les beautés pour faire mieux sentir encore l'admiration dont elles sont dignes.

D'abord c'est Moïse.—Alors sur toute la surface de la terre l'idolâtrie la plus grossière insultait Dieu ; la corruption la plus effrénée dévorait les nations. Les Juifs eux-mêmes, chez qui seuls la véritable notion de Dieu n'était pas éteinte, s'abandonnaient à toutes sortes d'erreurs et de crimes. Moïse eut tout à refaire, la science, les lois, les mœurs, et il refit tout. D'abord, dans cette

magnifique histoire de la création, nous le voyons réhabiliter Dieu. Sur toutes les rives du grand fleuve de l'Égypte, comme en Phénicie, on adorait les astres, les éléments, d'autres objets encore bien moins dignes d'admiration. Moïse proclama l'unité d'un Dieu créateur de l'univers, d'un Dieu qui récompense la vertu et punit le crime. — Il fonde ainsi la science métaphysique et morale. —Puis vient la faute d'Adam et Ève, qui corrompt la race humaine, mystère qui seul peut expliquer l'histoire des hommes. — Puis ces admirables chroniques qui racontent la vie des patriarches, et nous montrent Dieu choisissant la race d'Abraham pour en faire un peuple à part, conservateur des saintes doctrines, un peuple d'où doit sortir le Sauveur du monde, quand sera venue l'heure de ce grand avènement; et ce déluge universel, immense châtiment des crimes des hommes, qui avaient *pénétré Dieu de douleur* [1].

« Puis la nouvelle formation des peuples après cette vaste destruction. Trois grandes familles ou races différentes par l'esprit et le caractère, celles de Sem, de Japhet et de Cham. La première répandue dans l'Asie centrale et plus éclairée que les autres, dès les temps les plus reculés; la seconde disséminée dans le Nord, composée de peuples rudes et grossiers, mais dont les mœurs se

[1] Genèse.

sont conservées plus pures, et qui précisément pour cela ont tiré plus tard le plus grand avantage de la supériorité intellectuelle des peuples éclairés avant eux ; enfin une troisième race qui reçut de bonne heure et partagea de hautes connaissances et un magnifique développement intellectuel, mais qui les défigura et les dégrada même dès les temps les plus reculés par la corruption la plus complète de ses mœurs et par l'abrutissement de l'esprit qui en résulta [1]. »

Et cette tour de Babel, ouvrage d'orgueil, dit Bossuet, qui tourna à l'humiliation des peuples et les divisa par la confusion des langues. Et tout cet amour de Dieu pour son peuple, vivifiant l'histoire des patriarches, si tendre dans la vie d'Abraham, de Jacob et de Joseph. Et sa justice terrible planant au-dessus du gouffre qui fume encore sur Gomorrhe et Sodome. Et toutes ces choses, dans quelle poésie ! Sublime, gigantesque, simple et d'une naïveté adorable. Il ne nous appartient pas de parler de cette longue suite de lois qui sont encore une des grandes gloires de Moïse. En lui commence la brillante série de prophéties qui annoncent au genre humain *celui qui doit venir*. « Dieu vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation et du milieu de vos frères : vous l'écouterez [2]. »

[1] F. Schlegel.
[2] *Deutéronome*.

Après les écrits de Moïse, on rencontre dans la Bible les livres historiques, pleins de détails merveilleux, retraçant les annales du peuple saint, si remplies de miracles et de foi. C'est là qu'il faut étudier l'ensemble des égarements et des travaux de ce peuple, et les vues providentielles sur lui. F. Schlegel a remarqué avec raison que les livres de Ruth, de Judith, d'Esther et de Tobie, qui semblent n'être que des épisodes détachés de ce grand tout, nous montrent sur des individus les vues miraculeuses de la Providence, que les livres historiques nous ont montrées appliquées aux peuples. —L'admirable poème de Job ouvre cette série d'aspirations vers Dieu, de chants d'amour, divine exposition de ce qu'il y a tout à la fois de plus élevé et de plus tendre dans l'âme humaine. Il nous fait assister à un grand spectacle : la force qui vient du ciel terrassant toutes les souffrances morales et physiques. Et avec quel art l'humanité y est peinte ! Rappelez-vous toutes les crises d'une faiblesse près de succomber sous le poids de ses douleurs et se relevant au souffle de la grâce ! Quelle abondance de hautes pensées et d'images sublimes !

David vient continuer cette œuvre d'adoration; il fait entendre à la terre ces accents consolateurs qui soutiennent les cœurs brisés. Les Psaumes sont peut-être le livre où l'intimité de Dieu et de l'âme est peinte avec le plus de chaleur et de

charme. C'est une prière perpétuelle qui va deviner en nous toutes les nuances du chagrin qui nous broie; elle élève vers Dieu nos désirs et nos pensées.

Salomon, en nous annonçant aussi le mystère de l'amour divin, foudroie avec une éloquence inconnue tous ces plaisirs de la terre si enivrants quand on les rêve et que l'on ne s'est pas élevé aux hauteurs du monde spiritualiste, toujours si amers et si trompeurs, abreuvant le cœur de l'homme de dégoûts et de remords.

Job, David et Salomon sont les livres poétiques par excellence de l'Ancien-Testament. Ce sont ceux qui offrent la lecture habituelle la plus suave et la plus féconde.

En les quittant on se trouve devant les grands prophètes. — Isaïe nous éblouit comme la foudre; nous baissons devant lui nos fronts avec respect. C'est la parole la plus haute, la poésie la plus pittoresque et la plus vibrante que Dieu ait données aux hommes. Elle flagelle les peuples coupables comme le glaive d'Attila et de Gengis, et fait pâlir toute autre inspiration lyrique.—Jérémie se traîne sur les ruines en poussant des gémissements comme une mère qui voit mourir le dernier de ses enfants. — Tandis qu'Ézéchiel nous étonne par l'étrangeté de ses visions et l'accent sauvage de sa voix, Daniel est terrible comme la main qui trace les mots mystérieux du festin de Balthasar. Les petits pro-

phètes, reflétant les beautés de ces grandes figures, étincellent comme les petites étoiles qui entourent les grands astres; et l'Ancien-Testament se ferme par la forte et belle chronique des Machabées.

Mais ce qui emplit tous ces hommes d'un esprit surhumain, c'est cette grande voix de Dieu qui parle clairement par leur bouche, et qui crie au monde : Un Sauveur naîtra, qui apportera la vie et la liberté.

Oh! oui, tous sont pleins de ce grand mystère, la venue de Jésus-Christ et l'établissement de l'Église. C'est cette idée gigantesque qui domine tout ce monde comme un phare lumineux, comme le soleil dans sa plus haute splendeur. Ils voient le Christ, ils l'entendent, ils le touchent, ils le suivent pas à pas, des siècles avant sa venue, comme s'il était réellement là devant leurs yeux. — « Il a goûté le fiel et le vinaigre [1]. — Il annonce la vérité aux gentils dans la grande Église [2]. — Ses pieds et ses mains sont percés, ses habits divisés et sa robe jetée au sort [3]. — Enfant, homme-Dieu, fort et tout-puissant [4], c'est pour nos fautes qu'il souffre, et nous sommes guéris par ses blessures [5]. Le fils de l'homme à qui est donné un empire [6]. »

[1] David.
[2] Ibid.
[3] Ibid.
[4] Isaïe.
[5] Ibid.
[6] Daniel.

Tout est là. Ce que l'art offre de plus tendre, de plus suave, de plus gracieux, de plus gigantesque, de plus étrange, de plus fantastique, de plus effrayant, de plus céleste, voilà la poésie de la Bible.

Au bruit de ces eaux qui noient la terre, de cette terre qui disparaît, de ces peuples qui se heurtent et se massacrent, au bruissement de la flamme qui dévore ces villes coupables, succède toujours une voix consolante pleine de clarté et de douceur, qui crie : Un Dieu naîtra pour sauver le monde! Du sein de ces gouffres de sang et de larmes s'élève toujours, comme un astre éblouissant qui perce les ténèbres, cette grande image du Dieu d'amour qui mourra pour nous racheter.

La Bible est la grande source d'où sont sortis les fleuves de la pensée humaine. Brûlez les livres de l'Inde, brûlez les livres d'Homère, ce grand peintre de la nature et de l'homme, et la poésie sera tout entière conservée au monde. Il nous semble en effet que la Genèse contient les caractères les plus saillants de la poésie homérique. — Le lyrisme d'Eschyle rappelle parfois Isaïe et les autres grands lyriques des Livres saints; mais qu'il est encore loin de ces modèles sacrés! — La Grèce n'a donc réellement enseigné aux hommes que certaines formes de l'art; la forme dramatique, par exemple, que l'on a dernièrement retrouvée dans l'Inde, est à peine indiquée dans Job, dans Jérémie et dans le Cantique des cantiques. — Ainsi le monde doit le drame

à Sophocle et à Euripide, à Aristophane et à Ménandre. Mais quant à l'esprit de l'art, à la connaissance profonde des passions de l'homme, à l'exposition éloquente de ces passions et des grandes scènes de la nature, enfin à ce qu'il y a de réellement vivifiant et divin dans la poésie, aux rapports de Dieu et de la créature, à l'amour qui les lie, la Bible aurait seule tout appris aux hommes. Et voyez avec quelle abondance, et pendant quelle suite de siècles, la poésie des Livres saints s'est répandue dans le cœur des mortels.

Le Christ, durant son passage sur la terre, rappela souvent ces vieux monuments de la pensée divine, et saint Jean vint clore par son admirable Apocalypse la majestueuse série des prophéties dont il est le complément.

Puis on rencontre cette adorable poésie dans les écrits des apôtres, et saint Paul nous offre un magnifique développement de toute la loi évangélique. Morale, métaphysique, tout est renfermé dans ses épîtres que Bossuet admirait si profondément! Les Pères continuent, pour ainsi dire, sans interruption la poésie biblique et en nourrissent les peuples. Saint Augustin se lève, et, au milieu de ses vastes investigations sur toute la science du christianisme, il laisse déborder de son cœur des torrents de poésie, d'amour et de foi. Voyez à toutes les pages de ses Confessions ses brûlantes aspirations vers Dieu; et que sont les méditations

et le manuel de ce grand homme, autre chose que des odes sublimes, des élans de la création vers le créateur ?

Conservée comme un dépôt sacré dans tous les couvents et les églises, dans les chants des prêtres et dans le cœur des croyants, la poésie biblique traverse le moyen âge, inspire le divin livre de l'Imitation, puis éclate de nouveau d'une voix sublime et pathétique dans les chants de Dante Alighieri, qui s'élèvent de la fournaise ardente d'une guerre civile italienne. Pétrarque la reproduit souvent aussi en des vers délicieux, et ces deux grands hommes seront à jamais la gloire de cette Italie dont j'aime tant la voix mélodieuse ! Puis elle se repose en Angleterre sur la tête puissante de Milton, qui, reprenant la Genèse en sous-œuvre, nous décrit en langage plein d'attraits et de chasteté le Paradis terrestre, l'amour du premier homme et de la première femme, et toute cette grande catastrophe qui a nécessité la venue du Rédempteur. Nous oublions qu'avant de quitter les peuples méridionaux, la poésie biblique a trouvé dans l'imagination espagnole de Calderon un interprète que F. Schlegel considère comme le dernier retentissement du moyen âge catholique. Enfin elle entra dans cette France qui a reçu du ciel la mission de généraliser toutes les idées. Notre vieux Corneille lui doit les fortes scènes de Polyeucte, Racine les merveilles d'Athalie et d'Esther. Bossuet se pose

comme un géant. Se nourrissant des Livres saints, méditant saint Paul, les Pères et surtout Tertullien et Augustin, il reproduit leurs pensées dans un style qui n'a encore été égalé chez aucun peuple littéraire. Fénélon semble consacrer sa vie et sa voix à faire admirer et aimer cette brûlante charité qui est l'apogée de la vertu humaine. — Puis au dix-huitième siècle la poésie biblique abandonne cette terre frappée un moment de vertige et se réfugie en Allemagne dans l'âme extatique de Klopstock, pour reparaître de nos jours en France avec un nouvel éclat.

FIN DU PREMIER VOLUME.

APPENDICE

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Opinion de F. Schlegel sur la Bible.

Je me servirai souvent dans le cours de cet ouvrage de la critique allemande, mais en la dépouillant de sa forme enveloppée et obscure.

« Plus que les ouvrages d'esprit de toute autre nation, les Écritures sacrées des Hébreux forment un tout à part; aussi est-ce avec raison qu'on les nomme un livre divin, où tout se rattache à un même objet, développé sans interruption pendant des siècles. Ce livre est *un*, parce qu'il n'a qu'un sujet, l'homme et le peuple de Dieu; c'est un livre pour tous, parce que le contenu en est partout symbolique pour tous les âges suivants, et renferme le type de toute l'humanité. Ce contenu et ce sujet,

qui, au fond, ne sont qu'un, peuvent cependant être compris et présentés sous un double rapport. C'est ainsi que le livre sacré a aussi un double centre, puisque quelques parties principales ont trait à la parole de vie, ainsi qu'à la délivrance et à la rédemption qui doivent être opérées par elle, tandis que d'autres se rapportent à l'Église ou à l'union et au lien des élus, à qui cette parole de vie et de l'amour de Dieu a été donnée et confiée comme un bien sacré de la révélation pour en faire usage, la conserver et la répandre. Ces deux sujets ne peuvent être aucunement séparés l'un de l'autre ou être compris et annoncés séparément; quoique, à la vérité, dans quelques parties, une idée puisse l'emporter momentanément sur l'autre, ce que nous expliquerons complètement aussitôt que nous entrerons dans les détails. Quatre parties principales de l'Ancien-Testament se rapportent particulièrement, comme à un centre commun, à l'Église de l'ancienne alliance ou le peuple élu de Dieu. Ce sont la Genèse, la Thora ou la loi mosaïque, les livres historiques et les prophètes, où nous sont représentées l'origine et la première constitution de l'ancienne Église; comment celle-ci s'éleva sur les ruines du monde primitif et de l'époque patriarcale la plus reculée; puis sa fondation propre, sa législation complète et sa composition organique; en troisième lieu, dans les livres historiques, la destinée, les crimes, les épreuves et les voies miracu-

leuses du peuple élu; enfin, dans les prophètes, la renaissance, la gloire spirituelle et le futur achèvement de l'Église, comme promesse qui couronne l'ensemble. Le merveilleux livre de la Genèse, bien qu'écrit et coordonné par Moïse à une époque déjà postérieure, présente partout le cachet du monde primitif, dont les traces se retrouvent dans chacune des syllabes qui le composent; c'est l'Évangile de l'ancienne alliance : il nous dévoile le grand mystère de l'homme, comme il renferme la clé de toute révélation; il sert aussi particulièrement à déchiffrer et expliquer les hiéroglyphes du monde primitif, qui, sans cela, serait incompréhensible. C'est là que nous trouvons une certitude véritable sur l'origine du mal sur la terre, que les autres doctrines antiques, les cosmogonies poétiques et les védas païennes ont toutes pour principe : au lieu de la fausse Maya des Indiens, nous y voyons la véritable Ève, mère de tous les hommes; comment le serpent conduisit l'homme au fruit de la fausse science, et comment l'arbre entier de la création terrestre fut frappé de mort et de stérilité aussitôt après la chute du premier homme, qui en était le roi. Nous voyons l'origine de toutes les actions inspirées par le démon dans Caïn et dans sa race maudite; comment celle-ci s'étendit au midi, dans le pays de Cham, et comment la magie et le culte de l'enfer sont devenus et restés dominants sur une grande partie de l'humanité. Babel nous

montre ensuite la première origine de tous les bouleversements politiques et de la dispersion éternelle des peuples et des États; comment ils se sont étendus au nord et à l'est de la terre, et ont passé d'un hémisphère dans un autre. Nous apercevons dans cette genèse de l'homme le lien des divines vérités et des saintes traditions, subsistant caché au milieu des progrès toujours croissants d'un culte naturel, et ne se rompant jamais dans l'intervalle qui s'écoule depuis Adam, père du genre humain, jusqu'à Abraham, avec qui commence l'époque d'une foi particulière en la Providence, jointe à une soumission complète de la volonté de l'homme à celle de Dieu. En effet, Adam transmet ce précieux dépôt à Seth et à Énos; ensuite il arrive à Énoch, particulièrement éclairé de Dieu, et que d'autres nations désignent également comme le plus ancien sage; puis au juste Noé, qui offre le sacrifice universel pour le salut de toute la nature; puis enfin à Sem, l'élu de Dieu, que les plus nobles nations honorent comme leur roi et comme leur père. Nous y voyons comment la vraie religion du monde primitif n'était point un culte astronomique de la nature, mais une connaissance pure de Jéhova, un véritable christianisme, quoique encore imparfait; non comme religion de la loi, qui, sous cette forme, est postérieure, mais comme une religion naturelle. Ce n'était pourtant point la nature et sa force de production infinie que recon-

naissaient et adoraient les patriarches, mais Dieu ou le Christ dans la nature. Aussi devons-nous prendre bien garde de ne pas confondre la religion pure de ces saints patriarches avec le culte astronomique du paganisme postérieur. Ce fut toujours Jéhova, le Christ ou le Verbe miraculeux de la nature qu'adoraient Énos par la prière, Énoch et Noé par une illumination céleste et par une pieuse soumission. Melchisédech est représenté comme le dernier qui ait possédé la connaissance du vrai Dieu et qui appartienne encore à cet ordre de patriarches; il forme le point de transition entre la parole de la nature et la parole de la loi qui commence avec Abraham; ce fut lui qui transmit à celui-ci, comme premier serviteur de la foi, cette parole de la nature dont il était le grand-prêtre. C'est avec Abraham, et bien plus encore avec la législation mosaïque, que commence la seconde partie, à proprement parler, nationale et juive du livre saint; et les Écritures historiques en forment la troisième partie, laquelle a rapport à la constitution divine, au développement ultérieur et à la conduite miraculeuse de l'ancienne Église et du peuple élu. Parmi les prophètes qui, par des torrents de prophéties, couronnent ce grand ensemble, brillent particulièrement les quatre grands prophètes, semblables aux chérubins placés près de l'arche encore fermée de la future magnificence, selon le nombre toujours consacré dans l'Écriture

pour la révélation de la magnificence divine et caractérisé par le mystérieux symbole des animaux. Les douze petits prophètes sont comme autant d'étoiles d'une moindre grosseur qui gravitent autour de ces quatre grands génies de la prophétie divine et leur forment comme une auréole. D'ailleurs l'Ancien-Testament n'est pas étroitement ou minutieusement clos, ainsi qu'un système purement humain ou comme les sciences mondaines; c'est un arbre vivant et d'une belle venue, poussant de vigoureux rejetons. Si, par exemple, les principaux livres historiques nous représentent dans leur ensemble les égarements, les épreuves et les voies miraculeuses du peuple élu, ces histoires particulières, ces légendes hébraïques, qui, d'après le point de vue historique ordinaire et littéral, ne formeraient qu'une partie accidentelle et purement épisodique du tout, comme le livre de Ruth, celui de Judith, d'Esther et de Tobie, nous montrent les mêmes voies miraculeuses de la Providence à l'égard de personnes isolées et d'individus élus. Il faut considérer ces livres tout biographiques comme les paraboles historiques de l'Ancien-Testament; c'est pourquoi, dans cette grande histoire, ils servent comme d'application au particulier, comme de commentaire; et, en apparence d'un intérêt historique moindre, ils renferment un sens symbolique d'autant plus riche; c'est pourquoi aussi il ne faudrait jamais les perdre

de vue dans une appréciation plus haute et plus spirituelle de l'ensemble de l'Écriture. Les livres historiques seuls doivent être considérés comme formant le tronc de cet arbre vivant de l'Écriture sainte. La révélation mosaïque, et particulièrement la Genèse, en est le sommet et la couronne, s'élevant vers le ciel comme un point lumineux ; les prophètes en sont le quadruple pied, qui étend ses racines dans un terrain choisi, et d'où le christianisme doit s'élever et verdir dans la plus haute perfection. Indépendamment de ces livres de l'Ancien-Testament, que j'ai déjà nommés, qui se rapportent tous à l'Église de l'ancienne alliance, ou du peuple élu de Dieu, comme à leur sujet principal et à leur centre, il y a dans la collection sacrée une autre suite d'écritures que j'appellerai les livres d'aspirations, parce que, pleins de foi, d'amour, d'aspiration et de promesses, ils n'ont trait qu'à la parole de la vie et de la rédemption, sans avoir un rapport immédiat avec l'Église ou l'histoire du peuple élu. Du moins ces écritures sont-elles entièrement indépendantes de ce qu'il y a de positif dans la loi et de toutes les particularités de son économie. Parmi ces livres de sainte aspiration apparaît en première ligne le livre de Job, qui, sans avoir aucun rapport à la constitution mosaïque, est cependant, par son esprit, un complément presque indispensable de la révélation mosaïque, parce qu'il rappelle l'esprit de foi et de confiance en Dieu

dans une époque de la religion où les prophéties de l'avenir ne brillaient pas encore d'une lumière aussi éclatante. Ce n'est qu'ainsi coordonné et dans cet ensemble que le livre de Job paraît à sa véritable place et dans sa véritable signification, si importante pour le tout. Dans cette série, les Psaumes forment le second, et les livres de Salomon le troisième membre; et, suivant le triple degré de la vie chrétienne intérieure, laquelle consiste dans le triton de la foi, de l'espérance et de l'amour, ils se distinguent et sont caractérisés de la manière la plus claire; car, de même que Job n'a qu'un but, qui est de rendre la foi patiente, de même que les livres de Salomon nous annoncent le mystère de l'amour divin, et que les Proverbes nous annoncent cette sagesse qui procède de l'amour éternel et n'est même autre chose; de même les Psaumes sont les chants de la promesse et de l'aspiration divine au milieu du combat et de l'espérance pleine d'amour. Mais comme Job se rattache plus particulièrement à l'ancienne époque mosaïque, les livres de Salomon, et surtout les Psaumes, dans le cercle d'images et dans la marche de pensées qui leur sont propres, sont souvent le type et la source des prophètes. Ces trois membres forment donc, avec ces quatre masses principales, un tout composé de mille liens divers, entourant vitalement, avec la triple force de l'esprit de Dieu, la souche essentielle de la fondation, de l'histoire et de la

prophétie. Dans ces trois livres sacrés, la perfection et la félicité chrétiennes sont enveloppées d'un nuage sublime; Job nous montre la foi dans la résignation héroïque à la douleur; Salomon nous annonce l'amour dans le mystère symbolique, « voilé d'un vêtement magnifique; » et les Psaumes renferment et peignent l'espérance combattant les désirs terrestres. Dans ces derniers, le Christ, le Verbe éternel de la réconciliation et de la vie, s'exprime partout de la manière la plus évidente; c'est pourquoi les Psaumes ont été de tout temps, sont encore et seront toujours employés et considérés dans la chrétienté comme la base des chants d'église. Bien plus, devenus livre de prières, ils forment la riche et pure source de toute prière chrétienne. C'est la réunion du père et du fils qui se retrouvent, l'élan plein d'amour du fils séparé du père et cherchant Dieu à travers la lutte terrestre, la miséricordieuse condescendance du père éternel; comment tous deux se cherchent dans les flots de la création et se rencontrent dans le centre de l'amour. Voilà le point d'où l'idée particulière de la divine révélation peut recevoir surtout une lumière toute nouvelle, c'est-à-dire l'essence intérieure de l'inspiration, pendant que le cycle fermé des saintes Écritures, ou le canon qui doit comprendre tout ce qui est nécessaire et essentiel à la doctrine et à la constitution de l'Église, est, d'après cette règle, positivement décidé et dogmati-

quement fixé par la tradition reçue et l'autorité légitime. Mais si l'esprit de Dieu procède en même temps du père et du fils, il domine surtout là où le cœur caché du père dans son aspiration créatrice et dans la profondeur toute-puissante de son amour, ainsi que la parole mystérieuse du fils éternel, se rencontrent et se confondent pour former une flamme qui éclaire. Cette force pleine et unie de la vie et de l'œuvre divine est le cachet irrécusable que les saintes Écritures portent dans tout leur esprit et dans toutes leurs formes, bien que dans quelques parties le cœur tout-puissant du père domine davantage, et que dans d'autres la lumière du fils apparaisse plus visiblement. Que si maintenant nous nous demandons ce que cet enthousiasme plus que pindarique, ce que cette sublime contemplation de la Divinité, plus élevée que celle de Platon, a prêté à la Bible, même dans ses parties poétiques, nous dirons : C'est cet esprit même qui procède du père et du fils. Que si nous voulions préciser davantage le caractère et l'esprit de l'Ancien Testament d'après les quatre symboles sacrés d'animaux qui, dans toute révélation de l'existence divine, désignent et signifient les quatre côtés ou sphères diverses, nous pourrions dire que les livres de l'Ancien Testament portent le plus souvent l'empreinte du lion, qui doit être regardé comme l'emblème de la force de volonté brûlant dans le feu divin. Mais comme ce pieux courage du lion

est dirigé au dehors et doit cacher dans l'intérieur du cœur les doux et paisibles sentiments de l'amour et de l'agneau, et que de toute antiquité ces deux symboles sont étroitement unis, la figure chrétienne de l'agneau, symbole et évangile du sacrifice éternel et de l'amour divin, apparaît encore même dans l'empreinte de cette force du lion [1]. »

Sans doute cette appréciation de la Bible offre de la profondeur et de la poésie ; mais ce fragment suffirait pour prouver que la critique allemande pure, sans aucune modification dans sa forme, ne trouverait qu'un bien petit nombre de lecteurs dans le public français.

[1] *Histoire de la littérature ancienne et moderne*, t. I, p. 195 et suivantes.

Extraits des Leçons sur la poésie sacrée des Hébreux, par le docteur Lowth.

La poésie des Hébreux est métrique.

Nous croyons donc pouvoir affirmer, sans crainte d'erreur, que la poésie des Hébreux est une poésie métrique, et qu'il nous soit permis de faire remarquer deux propriétés de ces vers ou divisions, qu'il est facile d'apercevoir dans les pièces dont les versets ou strophes sont marqués et distingués par les lettres initiales, et que par conjecture on peut attribuer à toutes les autres. La première, c'est que ces vers diffèrent en longueur: les plus courts sont composés de six ou sept syllabes, et les plus longs en ont à peu près le double; de telle sorte cepen-

dant que le plus souvent, dans toute l'étendue d'un poëme, il y a peu d'inégalité quant à la longueur des vers; la seconde, c'est que la fin de ces vers concourt presque toujours avec la division des divers membres de la phrase.

Pour ce qui concerne la mesure réelle de ces vers, leur rhythme, leur prosodie, tous ces points nous sont entièrement inconnus; et ni l'art, ni l'industrie humaine ne parviendront jamais à les retrouver, comme le démontre la nature de la chose elle-même. Il est notoire que l'ancienne et véritable prononciation des Hébreux est absolument perdue. Les règles imaginées à ce sujet par les Juifs modernes, lorsque la langue de leurs ancêtres était déjà tombée en désuétude depuis plusieurs siècles, n'ont point obtenu le suffrage des savants; et s'il fallait en effet régler la prononciation d'après les principes qu'ils ont établis, on serait réduit à convenir, non-seulement que la versification des Hébreux, comme l'expérience nous le prouve, ne conserve plus pour nous ni douceur ni harmonie, mais encore que jamais elle n'a possédé aucun de ces avantages. . . . .

Quoique nous soyons dans l'impuissance d'établir rien de positif sur la mesure de chaque vers pris séparément, il est une remarque à faire sur ces mêmes vers considérés par groupes : cette observation se rapporte au mécanisme de la versification. La poésie hébraïque, comme nous en avons

déjà dit un mot, a une conformation de phrase qui lui est particulière. Cette conformation consiste en ce que la phrase entière se divise en un certain nombre de parties à peu près égales, et en ce que chacune de ces divisions forme un vers entier. Ainsi, de même que chaque poème se partage naturellement en plusieurs périodes presque égales, de même aussi chaque période se résout ordinairement en deux membres, et quelquefois en un plus grand nombre. On remarque ce mode de division surtout dans ces passages, qui s'offrent presque à chaque instant chez les poètes hébreux, où, s'arrêtant à une idée, ils la reproduisent de diverses manières, tantôt rendant la même pensée par des expressions différentes, tantôt au contraire présentant des pensées différentes sous la même forme d'expressions; ici rapprochant des objets semblables, et là opposant des objets différents. Or, tous ces procédés donnant à la simple prose une marche symétrique et cadencée, on ne peut douter que la poésie hébraïque ne leur soit redevable de beaucoup d'agrément et de beauté. Ainsi donc nous sommes contraints d'avouer que, dans la plus grande partie des compositions dont il s'agit, nous ne reconnaissons pas la loi fixe qui règle leur versification; mais en même temps nous pouvons affirmer que nous y découvrons un caractère général exclusivement réservé à la poésie de cette nation, et qui la distingue. Aussi le mot consacré chez elle

pour désigner la poésie présente-t-il l'idée d'un discours coupé d'une manière particulière en phrases courtes, multipliées et marquées par des intervalles déterminés [1].

Origine et forme de l'élégie chez les Hébreux.

. . . .

L'origine et la forme de ce poème chez les Hébreux se déduisent évidemment des cerémonies qu'ils observaient dans leurs funérailles. Pleurer et gémir sur le cercueil de leurs amis et de leurs proches était pour eux une pratique dictée par la nature plutôt que commandée par un usage particulier ou par les lois. Dans l'affliction profonde et vraie dont ils étaient pénétrés, ils n'avaient pas honte de céder à la nature et d'épancher sur-le-champ sans contrainte les plaintes que la douleur leur suggérait. Les accents de la douleur sont simples et ingénus; son discours est plaintif, interrompu, concis, si l'on peut donner le nom de discours à des gémissements et des soupirs.

[1] In-8°, Lyon, 1812, t. I, pag. 50 et suivantes.

«O mon père! ô ma patrie! ô palais de Priam!» s'écrie dans une tragédie une Andromaque supposée. Dans l'histoire sainte, un père à qui un fils chéri vient d'être enlevé s'écrie avec non moins de pathétique: «O mon fils Absalon! ô Absalon mon fils! mon fils!» Il n'est donc pas fort nécessaire de nous occuper à rechercher de quelle sorte de complaintes les Hébreux faisaient usage dans leurs funérailles. Cependant, puisque les Livres saints nous en fournissent des exemples, nous en rapporterons un ou deux. Le prophète de Béthel recueille le corps de l'homme de Dieu qu'un lion avait déchiré, et le porte à la ville pour l'ensevelir; il le place dans son tombeau, et on le pleure en s'écriant: «Hélas! mon frère!» de même, dans Jérémie, le Seigneur fait entendre ces paroles à Joachim, fils de Josias, roi de Juda:

«On ne le pleurera pas en disant: Hélas! mon frère! ou hélas! sœur malheureuse!

» On ne le pleurera point en disant: Hélas! ô Seigneur! hélas! ô prince glorieux!»

Ces exclamations suffisaient à la nature et à une douleur sans art; mais une douleur commandée par le devoir, et dont il fallait faire montre, demandait quelque chose de plus raffiné. Elle s'appliquait à examiner avec plus d'étendue et de soin les pensées et les sentiments qu'elle ne pouvait rendre par des sanglots; elle s'étudiait non-seulement à adoucir son affliction, en s'exhalant au dehors, mais en-

core à la faire partager aux autres et à tirer des larmes de tous les yeux. Ainsi, lorsqu'Abner eut succombé dans les piéges que Joab lui avait dressés, David, qui avait ignoré ces trames criminelles, qui en éprouva la plus vive douleur, mais qui n'osa punir le meurtrier, à cause du malheur des circonstances, et parce qu'il venait de monter sur le trône; voulant cependant se justifier et justifier Abner auprès du peuple, se charge en personne du soin de le pleurer :

« Il élève la voix; il pousse des cris de doulenr auprès de sa tombe, et tout le peuple le pleure avec lui [1]. »

Bientôt, appelant à son secours la poésie et la versification, il imprime une impulsion plus forte à la douleur générale.

« Le roi fit entendre cette plainte sur Abner :

» Non, Abner n'est point mort comme meurent les coupables.

» Tes mains, ô vaillant guerrier, n'ont point été liées; tes pieds n'ont point été chargés de fers.

» Mais tu es tombé comme tombent les justes devant les enfants de l'iniquité.

» A ces mots le peuple entier redoubla ses larmes. »

Ces démonstrations inutiles d'une douleur même réelle, qui se persuade qu'il ne peut y avoir d'excès dans les honneurs rendus aux morts; l'empor-

[1] II Rois, III, 32 et suivantes.

tement de cette passion violente qui s'écoute avec trop de complaisance, et qui préfère ce qui l'irrite à ce qui peut la guérir; enfin, cette opinion importune qui, dans tous les temps, s'est emparée de l'esprit de l'homme, que c'est une justice et un devoir de s'affliger cruellement à la mort de ses proches; tous ces motifs donnèrent naissance à la coutume qui s'introduisit d'abord chez les Hébreux, d'où elle se répandit chez les Phrygiens et jusque chez les Grecs et les Romains, d'appeler aux funérailles des personnes qui se louaient, à prix d'argent, pour pleurer. Presque toujours cette fonction était remplie par des femmes; soit qu'on jugeât qu'elle leur convenait davantage à cause de la faiblesse ordinaire à leur âme, soit que la flexibilité de leur esprit, leur sensibilité, leur voix douce et touchante, fussent cause qu'elles s'en acquittaient avec plus de succès. Dans toutes les occasions on trouvait de ces femmes habilement formées à l'art de pleurer et toujours prêtes à engager pour un salaire leurs gémissements et leurs larmes. Le premier mérite de cet art, comme de tous les autres, était d'imiter la nature; aussi donnaient-elles presque toujours à leurs complaintes la forme de celles qu'une véritable douleur, qui n'écoutait que la nature, faisait entendre dans de semblables circonstances. Les périodes en étaient courtes, plaintives, pathétiques, simples et sans ornements; tournées cependant et travaillées avec un peu plus de soin,

parce qu'elles suivaient une certaine mesure et qu'elles devaient se chanter au son des flûtes.

On aperçoit beaucoup de traces de cette coutume dans les écrits des prophètes, qui, par un procédé d'une élégance singulière, sont dans l'usage de terminer les prédictions des calamités dont ils menacent les villes et les peuples par une sorte de complainte funèbre. — Quelques exemples éclairciront encore mieux ce que nous venons d'avancer, et serviront en même temps à confirmer ce que nous avons dit jusqu'ici de cette coutume.

Amos, adressant la parole aux Israélites et leur annonçant les ravages et la ruine de leur pays, leur dit :

« Écoutez cette parole et cette plainte funèbre que j'élève sur vous ;

» La maison d'Israël est tombée et ne se relèvera plus désormais ;

» La fille d'Israël a été renversée sur sa terre natale, et nul ne pourra la redresser. »

Peu après il ajoute :

« C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur, le Dieu des armées :

» Que dans toutes les places retentisse la plainte.

. . . .

» Qu'à cette plainte soit appelé le laboureur, et à ce chant funèbre ceux qui sont instruits dans l'art de pleurer. »

Ainsi s'exprime encore dans une occasion à peu

près semblable le Dieu des armées, par l'organe de Jérémie :

« Appelez celles qui pleurent aux funérailles, et qu'elles viennent [1]. »

Nous pensons que ces idées suffiront pour donner une idée du traité de Lowth.—Comme nous l'avons dit dans une note, le savant professeur s'est surtout occupé de la forme; de là quelque froideur dans ce travail.

[1] Tome II, pag. 103 et suivantes.

Extraits du discours préliminaire placé par La Harpe en tête de la traduction des Psaumes.

Ce morceau nous a paru supérieur au Cours de littérature du même auteur. La Harpe était catholique lorsqu'il l'écrivit.—La foi est une meilleure inspiratrice que la moqueuse philosophie de Voltaire.

« Quand les poèmes de Moïse, de David, d'Isaïe et des autres prophètes ne nous auraient été transmis que comme des productions purement humaines, ils seraient encore, par leur originalité et leur antiquité, dignes de toute l'attention des hommes qui pensent, et, par les beautés uniques dont ils brillent, dignes de l'admiration et de l'étude de

tous ceux qui ont le sentiment du beau. C'est aussi l'hommage qu'on leur a toujours rendu...

» La mode de l'irréligion, qui date en France du milieu de ce siècle, n'a pas même détruit parmi nos littérateurs l'impression que doivent faire les poésies sacrées sur quiconque est capable de les sentir. On a vu les plus déterminés ennemis de la religion révérer comme poètes ceux qu'ils rejetaient comme prophètes, et Diderot laissait à la Bible une place dans sa Bibliothèque choisie, à côté d'Homère.

» Voltaire seul, parmi les gens de lettres dont l'opinion peut marquer, a toujours fait profession d'un grand mépris pour les Psaumes et les prophéties, comme pour toute l'Écriture en général; et ce n'était pas chez lui jugement, mais passion. Le goût qu'il a montré d'ailleurs ne permet pas d'en douter, et l'on convient que c'est à lui surtout qu'on pouvait appliquer ce vers d'une de ses tragédies :

Toutes les passions sont en lui des fureurs.

» Il n'a cessé pendant trente ans de travestir l'Écriture en prose et en vers pour se donner le droit de s'en moquer. Il n'en fallait pas davantage pour entraîner à sa suite une foule d'ignorants et d'étourdis qui n'ont jamais connu la Bible que par les parodies qu'il en a faites, et qui, n'étant pas même en

état d'entendre le latin du Psautier, ont jugé des poèmes hébreux d'après les facéties de Voltaire, comme ils parlaient des pièces de Voltaire lui-même d'après les feuilles de Fréron. »

(Nous renverrons au livre ; car cette polémique contre Voltaire serait trop longue. — Il est curieux de voir comment La Harpe châtie son ancien maître.)

—

De l'esprit des Livres saints.

—

« Je trouve dans les poètes, dans les écrivains de toutes les nations les grandeurs de Dieu, et je n'en suis point surpris. Il suffit de regarder le ciel et la terre pour avoir l'idée d'un grand pouvoir, et cette idée est à tous les hommes, hors aux athées, qui se sont mis hors de l'espèce humaine. — Mais la bonté de Dieu !... Elle a été aussi aperçue chez tous les peuples, j'en conviens : elle est si visible ! Cependant e ne la vois sentie que par les auteurs de la Bible et les chrétiens. Eux seuls sont éloquents et inépuisables sur cet attribut de la Divinité, qui de tous est le plus près de nous. — Les anciens ont eu assez de sens pour saisir cette vérité ; ils ont dit *optimus maximus*, mettant ainsi la bonté au premier rang, du moins pour nous ; car on sait bien qu'il n'y

a point de rang dans l'infini, et que tout est égal dans les attributs divins. Mais en effet il est naturel que ce qui rapproche le plus Dieu de nos pensées, ce soit sa bonté, parce que c'est elle qui le rapproche le plus de nos besoins. L'idée de son immense pouvoir, considérée seulement quelques minutes, nous confond et nous accable; méditez un moment l'infini en étendue ou en durée; cherchez à le concevoir; vous serez bientôt comme étourdi, et obligé d'éloigner une idée qui vous fait tourner la tête. L'infini nous entoure de toute part, et nous ne pouvons pas plus le fixer sous notre pensée que sous nos sens. L'un et l'autre ne laissent pas d'atteindre loin, témoin l'astronomie; mais, quoique le monde ait des bornes pour Dieu qui l'a fait, il en a si peu pour nous, que les seuls calculs de la distance possible des étoiles fixes n'ont point de terme arithmétique. Ainsi l'infini nous environne et nous repousse; mais apparemment que notre cœur est plus grand que notre esprit; car, quoique l'infini en bonté ne soit pas plus à la portée de nos conceptions que tout autre, nous pouvons considérer celui-là, non-seulement sans peine et sans fatigue, mais avec un plaisir toujours nouveau : nos idées s'y perdent, mais nos sentiments s'y retrouvent. Je ne sais quoi nous dit que la puissance de Dieu n'est qu'à lui et pour lui; mais que sa bonté est aussi à nous et pour nous; et, quoiqu'en y pensant nous ne puissions

en trouver les limites ni dans ce qu'il donne, ni dans ce qu'il promet, il semble pourtant qu'il n'y ait rien de trop pour notre cœur, pour ses besoins, pour ses désirs. L'apôtre saint Jean a dit dans une de ses épîtres un mot sublime : *Major est Deus corde nostro* : Dieu est plus grand que notre cœur. Il l'a dit en ce sens que Dieu en sait plus sur nos fautes que la conscience même la plus éclairée ; mais ce mot est tout aussi vrai de la capacité de notre cœur en désirs : rien ne nous paraît pouvoir aller plus loin, et Dieu seul est au delà.

» Comment se fait-il donc que le sentiment de cette bonté, qui est si doux et qui semblerait si naturel, ne se trouve exprimé et approfondi que dans l'Écriture, et n'ait été familier qu'aux chrétiens ? C'est qu'eux seuls ont en effet connu Dieu ; et c'est en bonne philosophie une preuve péremptoire que l'homme avait besoin d'une révélation pour le connaître ainsi. Je ne suis pas surpris qu'on ait peu parlé de la bonté des dieux du paganisme : il s'en fallait de tout qu'ils fussent bons. Des philosophes anciens, il est vrai, ceux du moins qui ont reconnu l'unité d'un Dieu, ont senti que la bonté était un de ses attributs essentiels. Mais cette vérité ne passa jamais la spéculation ; et jusqu'à l'Évangile, où la bonté divine parut en personne, parut en action et en paroles, au point que les incrédules eux-mêmes, en refusant d'y voir Dieu, y ont au moins vu la perfection de l'homme (ce qui

est beaucoup pour eux); jusqu'à la publication de ce livre qui a conquis le monde en condamnant le monde, la bonté divine n'a été sentie et représentée que dans les livres de l'ancienne loi, qui annonçaient les mystères de la nouvelle. — Mais aussi quelle place elle y tient! de quels traits elle y est peinte! comme il est clair que ces traits-là ne sont pas de main d'homme! Vous qui croyez seulement à l'existence d'un Dieu, si cette idée n'est pas chez vous une idée vide et stérile (ce qui serait d'autant plus honteux qu'elle est la plus noble et la plus féconde de toutes les idées de l'esprit humain), il ne faut ici que réfléchir et être conséquent; mais combien l'un et l'autre est rare!

» Un caractère particulier, dont je crois devoir dire un mot dans ce discours, où je ne fais qu'effleurer ce qui est fait pour être développé dans un ouvrage, c'est cette confiance pour ainsi dire familière entre Dieu et l'homme, que naturellement aucun écrivain ne se permettrait si elle ne lui était inspirée [1].

» Il me reste pour terminer ce discours à rappeler le vrai sens de quelques expressions de l'Écriture et des Psaumes, dont les calomniateurs ont abusé d'une manière assez spécieuse pour en imposer aux personnes peu éclairées. Quel bruit n'a pas fait Voltaire d'un Dieu qui se repent, qui

[1] Pag. 31 et suivantes.

se met en colère, qui endurcit le cœur de Pharaon, qui se venge, qui tourne le cœur des Égyptiens à la haine contre Israël, etc.! Combien de fois n'a-t-on pas invoqué les notions métaphysiques pour nous apprendre que toutes ces impressions ne pouvaient pas entrer dans l'essence divine! — Belle découverte! Vous verrez que les prophètes, qui partout ont fait parler Dieu si dignement, et comme grand, et comme bon, et comme juste, n'en savaient pas autant que nos *philosophes* sur l'essence divine! Mais s'ils avaient fait parler Dieu en rigueur métaphysique, leurs écrits n'auraient pas produit plus d'effet que le Manuel d'Épictète. Pour agir sur le cœur de l'homme, il faut parler aux affections de l'homme; et si toutes ces affections sont en lui susceptibles de vices, parce qu'elles peuvent y devenir un désordre, elles ne sont dans la pensée divine que l'ordre essentiel. Dieu est impassible pour lui sans doute; mais s'il nous parlait comme impassible, qui l'entendrait? S'il nous avait dit qu'il ne peut ni aimer comme nous, puisque l'amour est un besoin et que Dieu n'a besoin de rien, ni haïr comme nous, puisque rien ne peut lui faire de mal, ni s'irriter, ni se venger, ni se repentir, etc., par ces mêmes raisons, n'aurait-on pas rangé cette divinité-là parmi celles d'Épicure, qui ne se mêlent ni ne se soucient de rien [1]? »

[1] Pag. 83 et suivantes.

Sacrifices humains. — Expiation.

La fille de Jephté nous présente une grande question, celle des sacrifices humains. — Nous les retrouverons partout, en Grèce, à Rome, dans les Gaules, en Amérique, dans toutes les parties de l'univers. — Nous renverrons ceux de nos lecteurs qui s'effraieraient de ce spectacle au précieux livre des Soirées de Saint-Pétesbourg. — Souvent, lorsque Joseph de Maistre touche une question, il l'épuise. — Nous allons citer quelques fragments.

Nous ferons observer d'abord que la philosophie du dernier siècle avait pour principe (si toutefois elle avait un principe) de ne jamais tenir compte des faits. Si une coutume la choquait, elle se met-

tait à en rire et proclamait avec une incroyable fatuité tous les siècles et tous les peuples imbéciles. Elle n'a eu garde de dire que Jésus-Christ était venu abolir cette coutume barbare de sacrifier des victimes humaines. — Les philosophes chrétiens ne méprisent pas tant le genre humain. Ils étudient les faits et cherchent à en percer le sens philosophique.

« Les hommes n'ont jamais douté que l'innocence ne pût satisfaire pour le crime ; et ils ont cru de plus qu'il y avait dans le sang une force expiatrice ; de manière que la vie, qui est le sang, pouvait racheter une autre vie.

» Examinez cette croyance, et vous verrez que, si Dieu lui-même ne l'avait mise dans l'esprit de l'homme, jamais elle n'aurait pu commencer. Les grands mots de superstition et de préjugé n'expliquent rien ; car jamais il n'a pu exister d'erreur universelle et constante. Si une opinion fausse règne sur un peuple, vous ne la trouverez pas chez son voisin ; ou si quelquefois elle paraît s'étendre, je ne dis pas sur tout le globe, mais sur un grand nombre de peuples, le temps l'efface en passant.

» Mais la croyance dont je vous parle ne souffre aucune exception de temps ni de lieu. Nations antiques et modernes, nations civilisées ou barbares, époques de science ou de simplicité, vraies ou fausses religions, il n'y a pas une seule dissonance dans l'univers.

» Enfin l'idée du péché et celle du sacrifice pour le péché s'étaient si bien amalgamées dans l'esprit des hommes de l'antiquité, que la langue sainte exprimait l'un et l'autre par le même mot. De là cet hébraïsme si connu, employé par saint Paul, que *le Sauveur a été fait péché pour nous*[1]. »

« Comment ne pas croire que le paganisme n'a pu se tromper sur une idée aussi universelle et aussi fondamentale que celle des sacrifices, c'est-à-dire de la *rédemption par le sang?* Le genre humain ne pouvait deviner le sang dont il avait besoin. Quel homme livré à lui-même pouvait soupçonner l'immensité de la chute et l'immensité de l'amour réparateur! Cependant tout peuple, en confessant plus ou moins clairement cette chute, confessait aussi le besoin et la nature du remède.

» Telle a été constamment la croyance de tous les hommes. Elle s'est modifiée dans la pratique, suivant le caractère des peuples et des cultes. . .

. . . .

» Il est entré dans les incompréhensibles desseins de l'amour tout-puissant de perpétuer jusqu'à la fin du monde, et par des moyens bien au-dessus de notre faible intelligence, ce même sacrifice, matériellement offert une seule fois pour le salut du genre humain. La chair ayant séparé l'homme du ciel, Dieu s'était revêtu de la chair pour s'unir à

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 166.

l'homme par ce qui l'en séparait ; mais c'était encore trop peu pour une immense bonté attaquant une immense dégradation. Cette chair divinisée et perpétuellement immolée est présentée à l'homme sous la forme extérieure de sa nourriture privilégiée ; et celui qui refusera d'en manger ne vivra point.

. . . .

» On a droit de s'étonner sans doute que l'homme puisse s'élever jusqu'à Dieu ; mais voici bien un autre prodige ! c'est Dieu qui descend jusqu'à l'homme. Ce n'est point assez : pour appartenir de plus près à sa créature chérie, *il entre dans l'homme,* et tout juste est un temple habité par la Divinité. (Sénèque, ép. 74.) C'est une merveille inconcevable sans doute, mais en même temps infiniment plausible, qui satisfait la raison en l'écrasant. Il n'y a pas dans tout le monde spirituel une plus magnifique analogie, une proportion plus frappante d'intentions et de moyens, d'effet et de cause, de mal et de remède. Il n'y a rien qui démontre d'une manière plus digne de Dieu ce que le genre humain a toujours confessé, même avant qu'on le lui eût appris : sa dégradation radicale, la réversibilité des mérites de l'innocence payant pour le coupable, et *le salut par le sang* [1]. »

[1] *Soirées de Saint-Pétersbourg. — Éclaircissement sur les sacrifices.*

Authenticité des Écritures.

Nous avions d'abord pensé qu'il était inutile de citer les passages du Génie du christianisme et de l'Essai sur l'indifférence relatifs à la Bible, à cause de leur popularité ; mais il nous a paru important de placer ici l'extrait suivant du quatrième volume de l'Essai :

« Les institutions du peuple juif, ses pratiques religieuses, ses usages, ses fêtes, ses hymnes, supposent d'ailleurs la réalité des évènements qu'ils rappellent et dont ils sont destinés à conserver le souvenir. Ainsi, à moins de nier l'existence de ces institutions, de ces pratiques, de ces usages, de ces fêtes, ou à moins de nier l'existence des Juifs,

on ne peut nier leur histoire. Quand elle ne serait pas écrite, on la retrouverait encore presque tout entière dans leur impérissable législation et dans la tradition qui en est comme le vivant commentaire.

» Que les incrédules se résolvent donc à nier qu'il existe et qu'il ait jamais existé des Juifs, ou qu'ils prouvent que les Juifs sont régis, et le furent toujours, par des coutumes et des lois différentes que celles qu'on lit dans l'Écriture, qu'ils avaient d'autres institutions, un autre culte, d'autres fêtes ; ou qu'ils nous montrent le rapport de ces institutions, de ces lois avec une histoire autre que celle qui est consignée dans les Livres saints. Qu'ils nous disent où ils ont découvert cette autre histoire, qu'ils en produisent les preuves, qu'ils citent les témoignages qui l'appuient ; et lorsqu'ils auront achevé ce léger travail, qu'ils sachent que leur tâche est loin d'être remplie et qu'ils n'ont rien fait encore.

» Car enfin il sera nécessaire que cette histoire nouvelle, et jusqu'à ce jour inconnue du monde entier, remonte jusqu'à Moïse ; qu'elle explique et l'autorité qu'il exerçait sur les Juifs, et les lois qu'il leur donna, et les fables sur lesquelles on prétend qu'elles sont fondées. Elle devra rendre clairement raison de l'imposture du législateur et de l'incompréhensible crédulité du peuple.

» Le penchant des Juifs à l'idolâtrie est certain,

de leur aveu. Jamais ils ne réclamèrent contre cette imputation si souvent reproduite dans leurs livres, ni contre les reproches de leurs prophètes, ni plus tard contre ceux des chrétiens. Ils confessent leur inclination à ce crime si énorme à leurs propres yeux; et l'on conçoit qu'un peuple sensuel dût aisément être porté à cette violation de la loi divine par l'exemple général des peuples qui l'environnaient. Le contraire serait opposé à tout ce que l'on connaît de l'homme. L'idolâtrie n'était que le règne des passions. Or, dira-t-on que les Juifs étaient exempts de passions, qu'ils étaient au-dessus de la nature humaine?

» Si l'on avoue qu'ils ressemblaient à tous les autres hommes, il n'est point d'absurdités égales à celles qu'on serait obligé de soutenir pour nier le récit de la Bible. Car il faudrait dire que Moïse a contenu dans le devoir et soumis aux lois les plus sévères, aux pratiques les plus gênantes, aux châtiments les plus terribles, un peuple violent, opiniâtre, et toujours prêt à la révolte, en lui persuadant qu'il était journellement témoin d'une suite de prodiges dont pas un n'avait frappé ses regards. Choisissons par exemple le passage de la mer Rouge. Pense-t-on qu'il y ait un peuple au monde à qui l'on pût faire croire, contre le témoignage uniforme de ses sens et de sa mémoire, qu'il a traversé à pied sec un bras de mer dont les eaux, pendant son passage, sont restées miracu-

leusement suspendues pour engloutir ensuite en retombant ses ennemis qui le poursuivaient? Voilà ce que raconte Moïse, voilà ce qu'il rappelle aux Israélites pour les ramener au culte du vrai Dieu, lorsqu'ils l'abandonnent. Or, si ce fait eût été faux, conçoit-on rien de plus extravagant que de l'alléguer à un peuple emporté par ses passions, pour le détourner de l'idolâtrie et le faire rentrer dans l'obéissance?

» L'Angleterre, en se séparant de l'Église de Jésus-Christ, a renoncé depuis plusieurs siècles au véritable culte de Dieu. Supposons que, pour ramener les habitants de Londres à ce culte saint, un catholique leur tînt ce langage : « Eh quoi! avez-vous donc oublié si vite les miracles opérés en votre faveur : la Tamise suspendant son cours, son lit desséché pour vous ouvrir un libre passage, ses flots arrêtés sans aucune digue, et recommençant à couler quant vous avez atteint l'autre bord? » Se trouverait-il un homme, un seul, que ce discours persuadât? Quel autre effet produirait-il que d'exciter la risée des enfants mêmes? Et que devrait en attendre l'auteur, sinon d'être aussitôt enfermé comme fou?

» Or, toute l'histoire des Juifs est remplie de faits aussi étonnants que le passage de la mer Rouge. Il n'y a presque point eu chez ce peuple de génération à qui, de siècle en siècle, on n'ait dit qu'elle avait été témoin de semblables prodiges. Il y en avait

de perpétuels, tels que le rational du grand-prêtre, la nuée qui couvrait le propitiatoire; et toujours les Juifs ont cru ces prodiges, et pas un doute ne s'est élevé dans un seul esprit sur leur réalité, même après que les Sadducéens eurent attaqué l'immortalité de l'âme; c'est-à-dire que, pendant quinze cents ans, il a existé une nation de fous, qui croyaient voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas; en un mot, dont les sens et la raison, toutes les fois qu'ils avaient un puissant intérêt à ne se point abuser, étaient constamment en contradiction avec la raison et les sens des autres hommes.

»Quand quelques esprits obstinément aveugles admettraient la possibilité d'un pareil renversement de toutes les lois de l'ordre moral, que s'ensuivrait-il, si ce n'est que quelques esprits peuvent dépasser toutes les limites connues de l'extravagance? Condamnés par le sens commun universel, qu'importerait leur opinion particulière opposée à la décision sans appel du genre humain? La question n'est pas de savoir si l'homme est maître de résister à l'évidence jusqu'au point de nier la vérité de l'Écriture sainte, mais si la vérité de l'Écriture sainte est certaine ou appuyée sur des témoignages irrécusables; et là-dessus nous en appelons au jugement du monde entier.»

Suit un magnifique passage où l'illustre écrivain

questionne le peuple juif sur Jésus-Christ. — Nous le citerons ailleurs.

Voici quelques fragments du même ouvrage sur les beautés des Livres saints.

« Jusque dans le langage de l'Écriture, son inspiration se manifeste. On pourrait dire des écrivains sacrés ce que disaient de Jésus-Christ les émissaires des Pharisiens : *Nul homme ne parla jamais comme cet homme.* On voit en les lisant que le doigt de Dieu a touché leurs lèvres. Quelle simplicité naïve dans les récits ! quel charme de candeur et de vérité ! quelle grâce ingénue ! c'est la parole dans sa pureté et son innocence primitives. Et puis quelle force ! quelle profondeur ! quelle richesse d'images ! quels regards jetés jusqu'au fond de la nature humaine ! Qui a mieux senti ses misères ? qui a mieux connu sa grandeur ? On entend des plaintes déchirantes sur le sort des enfants d'Adam ; je ne sais quoi de funèbre enveloppe leurs destinées ; un long gémissement, des cris d'angoisse, saisissent l'âme de tristesse et d'une secrète terreur : pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur, qui attendent la mort, et elle ne vient point[1] ?

» Voilà l'homme touché, l'homme qu'un crime antique tourmente intérieurement ; et tout à coup

[1] Job, III, 20.

une voix d'espérance s'élève et domine cette voix de douleur. L'œil du prophète a découvert le salut dans l'avenir. Sion tressaille d'allégresse ; elle relève sa tête couverte de cendres, et salue par des chants de joie, que l'univers entier redira, le libérateur qui s'avance. . . . .

. . . .

» Des chants pleins de douceur, des hymnes d'une beauté sublime, reposent l'âme effrayée par ces sombres tableaux. Quelquefois on entend comme une voix du ciel, comme le son ravissant des concerts des anges ; quelquefois l'oreille est soudain frappée d'un bruit sinistre ; elle a entendu dans la nuit comme les soupirs de l'abîme.

» Et que de préceptes admirables, que d'instructions profondes, que de vérités inaccessibles à notre faible esprit, nous sont révélés dans l'Écriture ! Ce n'est pas l'homme qui converse avec l'homme, qui se fatigue pour l'éclairer ; c'est Dieu qui, d'un seul mot, illumine son intelligence et remue tout son cœur. Il jette en quelque sorte, à pleines mains, dans le style des prophètes, les merveilles de sa pensée, comme les mondes dans l'espace ; et sa parole, élevée à une hauteur infinie au-dessus du langage humain, a un tel caractère de magnificence et d'empire qu'on n'est point étonné que le néant lui ait obéi. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



